T. XXXIV. N° 11. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er SEPT. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Divine Douleur

Votre tristesse se changera en joie.
SAINT JEAN, XVI, 20.

Les deuils.

LE TESTAMENT DE L'AUTEUR

CECI *est mon testament :*

Je laisse à ma femme l'ombre de mon humble foyer, plus sonore de grillons que de pièces d'or, et les enfants qu'elle m'a donnés au péril de sa vie dans de grandes épreuves; et encore, pour s'en faire un collier, le seul qu'elle aura possédé, les pleurs que j'ai versés, en secret, quand une fièvre torride et délirante la mit aux portes du tombeau; et quand nous crûmes que notre petite Marie allait devenir infirme. Dieu soit loué! Il ne reste rien de ces épreuves que, dans l'église Saint-Louis de Pau, sur une plaque de marbre, le témoignage des deux miracles.

Je me reporte à cette époque où j'étais si chargé! La chambre de la malade qu'éclairait un feu mourant de fin d'après-midi d'automne; un livre sur saint Paul que je lisais en attendant que commençât, chaque soir, durant un mois, une divagation au cours de laquelle je l'entendais appeler nos enfants. Ses veines en de pareils moments charriaient de la lave. J'ai alors

tenu avec Dieu des colloques, de tout près, car il s'agissait de consentir au sacrifice.

Je lui laisse l'esprit chrétien que nous avons accru ensemble, le souvenir de la prière en commun quand la lumière fait ressortir l'ombre des maîtres, des petits, des serviteurs agenouillés. A quelque moment que je la quitte, tout de suite ou dans de longues années, qu'elle sache que je reviendrai pour cette prière du soir. Je me tiendrai, comme d'habitude, en avant d'elle, tout auprès du crucifix qu'elle m'a donné lors de nos fiançailles, fixé au même clou qui retient le hochet de corail de mon père aux Antilles.

Ce hochet, quand je serai mort, elle voudra bien le déposer entre mes mains avec le chapelet dont j'userai à ce moment et ma petite croix de voyage.

Je laisse à mon fils aîné Paul, un bouquet de ces belles fleurs d'or que l'on nomme soucis *— car quel père n'a point de soucis touchant celui qui, bien jeune encore peut-être, devra le remplacer? Mais je dis qu'ils sont d'or parce que son cœur est d'or aussi. Et je lui lègue notre prière du soir.*

Je laisse à mon second fils Michel les portraits que je fais ici de lui :

Le premier quand il avait quatre ans, par une journée d'un bleu implacable, d'un bleu tel que ses yeux aussi bleus se confondaient absolument avec le vague de l'espace et avec les ailes bleues d'un geai qu'il avait ramassé au bord d'un ruisseau de la campagne d'Orthez. Un chapeau de paille tout rond, presque invisible à force de lumière, le coiffe.

Le deuxième portrait, à l'âge de treize ans, où il est aussi joli : sanglé dans son uniforme bleu des Jésuites, une casquette trop grande parce qu'il l'a échangée avec celle d'un camarade. Il a des boutons d'or, de la boue aux souliers, quelques taches sur sa tunique.

Je lui lègue encore mon outre de chasse, car il aime le vin, et un gai catalogue de fleuriste avec le hamac pour qu'il fasse la sieste.

S'il n'a pas, comme son frère Paul, le goût des langues mortes, je ne pense pas que ce soit pour lui déroger que de cultiver les légumes et les fleurs : mais, qu'à chaque mois de mai, il fasse à la Vierge Marie de belles gerbes.

Je lui laisse mes graines de melon d'eau. Il aime tant à

appliquer sur les croissants de ce fruit découpé, pareils à d'humides lunes roses, sa lèvre aussi humide et aussi rose de petit enfant encore...

Je lègue à Bernadette, ma fille aînée, le dernier porte-plume dont je me serai servi, car elle me fut, un temps, un secrétaire appliqué dans notre solitude. Et, avec ce porte-plume, la règle qui est sur ma table, en signe de la droiture qu'elle montra toujours et de la classe qu'elle faisait aux petits du village quand l'institutrice libre était absente.

A Emmanuèle, en famille Neillon, dont les fantaisies ont des reflets changeants comme les poissons, je lègue ma canne à ligne qui connut toute la lumière et toutes les ombres des eaux. Je lui laisse le panier à pêche où elle et moi emportions notre goûter pour le manger au bord de la Joyeuse si mélancolique, malgré son nom, à la fin des grandes vacances! O ma Neillon!...

Je lui laisse, au cas où il me survivrait, l'un des deux chats, celui auquel j'ai donné le nom de Carnaval de Venise, *parce qu'il porte un loup de velours noir naturel autour des yeux et jusque sur le museau. Il a sa vivacité, son indépendance, son caractère un peu farouche, sa douceur cachée, sa patte de velours.*

Je lui lègue, mais où le retrouverions-nous maintenant, sinon au paradis des insectes, le papillon qu'elle poursuivait, un jour de ses quatre ans, sur une immense et déserte plage des Landes hérissée de chardons d'un pâle azur.

Je lui lègue ma coquille de Saint-Jacques pour qu'elle y boive de l'eau pure en se souvenant que son père fut un pauvre pèlerin dont les cantiques ne furent pas tous compris, et le chapelet usé, ébréché, raccommodé avec des ficelles, de notre ange gardien le R. P. Théodore, mort à Vitailles.

Je lui lègue enfin ma reconnaissance pour les bons conseils qu'elle a donnés à son frère Paul qui l'aime et qu'elle aime tant. Que l'un et l'autre, quand ils viendront me retrouver au ciel — si Dieu veut bien m'y mettre — s'avancent comme ils faisaient vers leurs quinze ans, côte à côte, sur la route d'Itxassou tout incendiée du corail des cerises.

Je laisse à ma fille Marie le chapelet que m'a donné Claudel en 1905 *et qui demeure suspendu à mon chevet sur la face du divin Rédempteur.*

Je lui laisse le souvenir d'un mot qu'elle prononça quand, miraculée, ressurgie du tombeau, toute droite et joyeuse, elle me dit devant les coteaux de la Vallée heureuse, dans l'azur de midi qui nous submergeait : « O le beau pays! »

Je lui laisse encore son nom clair comme l'eau de Lourdes qui l'a guérie, sa jolie simplicité, sa naïveté intelligente, sa gaieté, sa bonté, son étourderie, ses yeux noirs comme des raisins d'Espagne, ses lèvres bien rouges, ses cheveux bien noirs, une branche de fenouil de mer que je cueillais sur un rocher de la frontière, la rumeur profonde, rauque, impérieuse de la cloche de Fontarabie.

Je lègue à ma blonde petite Anne qui marche comme les chats, le chat, celui qui nous suit dans l'allée en tournant et en ronronnant; et les boutons d'or et les pâquerettes et les violettes de la pelouse qu'elle aime tant à cueillir, et un oiseau bleu qui chantera dans le pêcher rose au mois de mars. Et une gravure que l'on trouvera dans mon paroissien, qui représente beaucoup de petites filles qui font leur communion solennelle, encadrées de myosotis.

A Françoise, dite Mourrette, je laisse mon aplomb, mon regard et la sûreté de soi-même. Avec la grâce de Dieu, ils lui serviront dans la vie. Je lui laisse enfin la cage à grillons que m'a donnée la bonne petite professeur de mathématiques du lycée de Toulouse pour qu'elle les écoute chanter quand il lui plaira de ne pas écouter les gens qui la grondent.

Hasparren, le quatorze mars mil neuf cent vingt-huit.

[Écrit et signé de ma main.]

Francis JAMMES.

En deuil du père.

LA MORT D'UN FONCTIONNAIRE

A son fils.

Ton père est allongé dans l'immobilité. Sa roideur, sa pâleur, sa froideur, et ce pauvre habit noir disent que c'en est fini de lui ici-bas. Tu ne l'attristeras plus, lui dont les

bras s'ouvraient pour le pardon. Il t'aimait plus que tu ne l'aimais parce que c'est vrai ce que disent les paysans que le père et la mère de l'oiseau tombé du nid lui apportent la nourriture à travers les barreaux de la cage où l'on l'a mis, et le contraire n'est jamais vrai. Son âme délivrée parle à son Dieu. Elle lui dit : « Je suis heureuse au ciel, mais prenez soin de mon vieil enfant qui avait encore besoin de moi. Il y a encore ceci et cela qui peuvent le détourner. La jeunesse ne croit pas que la vieillesse a raison et c'est la jeunesse qui se trompe comme l'eau qui se perd en ses débordements. »

Voilà celui qui s'est réjoui quand tu es né, qui a ressenti tout à coup dans son cœur un amour nouveau et terrible que les femmes ressentent avant d'être mères, quand elles jouent à la poupée, mais non pas l'homme à qui il se révèle seulement quand tu sors du sein maternel.

Il t'a aimé d'un amour que les poètes n'osent chanter tant il est au-dessus de toute expression, qui se fait pour te défendre plus terrible que celui de la lionne dont la portée est menacée, plus doux pour te plaire, que d'une brebis qui allaite.

Souviens-toi de ce jour où tu avais gravement fauté. Tu avais vingt-trois ans, tu en as trente-cinq. Le scandale était sur toi à cause d'une femme que tu avais prise et qui ne t'appartenait pas, mais il était surtout sur ton père parce que le père épouse plus profondément la honte du fils que celui-ci sa propre honte. Durant un an que tu courus dans le désert, avec ta complice qui avait laissé mari et enfants, s'accumula jour et nuit dans le cœur de ce père un de ces orages sourds qui chargent l'horizon de sa menace pareille à de la chair meurtrie. Tantôt il lui semblait qu'il souhaitât de te voir mourir que vivre ainsi. Et il se disait : « C'est mon fils, c'est mon grand petit qui m'a infligé cela. Que Dieu me prenne en pitié » !

Du temps passa. Vous viviez séparés l'un de l'autre. Mais un jour béni tu revins, ô prodigue ! trompé à ton tour, versant des larmes amères. Qui fut là pour t'accueillir? Lui. Il avait ce même costume qu'il avait acheté parce qu'il était devenu veuf depuis ton départ. Il te pressa entre ses bras. Il était midi. La longue horloge de la salle à manger sonna. Rappelle-toi de quel ton rendu timide par son amour il te dit quand vous fûtes à table seuls en face l'un de l'autre : *Veux-tu du pain?* »

Ce pain, comme il te l'avait gagné à la sueur de son front, selon qu'il est dit dans la Bible : l'apprentissage du jeune bureaucrate qui est pauvre ; les soupçons qui pesèrent sur lui durant un mois jusqu'à ce que l'on eût découvert celui qui avait pris dans la caisse ; l'humiliation d'avoir échoué par les intrigues d'un rival moins prêt que lui, dans un examen qui lui eût permis d'embrasser une carrière plus lucrative ; tant d'affronts reçus de supérieurs dont l'acariâtre ironie s'exerce sur ceux qui font partie du troupeau sans défense. Les désillusions de cœur d'un garçon qui n'a que son métier pour vivre ; un mariage sans fortune qui lui apportait sans doute des joies inconnues jusque-là, mais toutes les sollicitudes et croix qu'il entraîne : la terreur de la maladie qui suspend le traitement ; la perte d'un frère et d'une sœur que tu eus ; ton instruction à payer, ta paresse qui nécessitait de coûteuses répétitions ; quelques dettes de jeu que tu fis et qu'il dut couvrir ; les subsides qu'il t'envoyait en se saignant aux quatre veines lorsque, en des lettres plus ou moins feintes, tu lui représentais ton dénuement et celui de ta maîtresse qui disait : « Ton vieux est un imbécile. »

« *Veux-tu du pain?* » Que cette phrase, qui marqua ton retour et la limite du désert, soit bénie ! Qu'il est beau ce pain qu'ont pétri ces mains de glace, aux veines bleues, qu'une voisine a jointes et nouées d'un chapelet. C'est le même pain que le pain qu'Abraham servit à l'Éternel sous les chênes de Membrée ; celui que multiplia Jésus-Christ sur la montagne herbeuse.

Le jour baisse. La flamme du cierge, au-dessus de l'assiette dans laquelle le laurier trempe dans l'eau sainte, est comme un cœur qui fume et qui palpite. Une femme à genoux ne se distingue plus de l'ombre. Sur une table, recouverte d'un tapis râpé, sur laquelle tu jouais aux cartes lorsque tu étais petit, il y a un encrier et une plume.

Ce n'est pas une plume d'aigle ou de cygne d'où sont sortis les mémoires d'un soldat ou les vers d'un poète — mais celle du pauvre fonctionnaire qui s'est usé à la besogne. « *Veux-tu du pain?* » De cet encrier dont l'encre est boueuse il a tiré, par miracle, les gerbes qu'obtiennent de la terre ruisselante de ciel les moissonneurs heureux.

Pose, ami, ton front fatigué de fils coupable et repentant sur ce drap raide qui borde la couche : Là, repose-toi. Ne crains pas. Dis : « Voici mon père. Que votre miséricorde,

Seigneur, se répande sur nous dans la mesure que nous aurons espéré en vous. »

Et si, de la brume de tes larmes, monte une vapeur qui puisse te représenter quelque fugitive et pénible image d'une faute que ce pauvre a commise — car l'homme est l'homme — rends-lui amour pour amour, et jette sur ce souvenir l'antique manteau dont, en marchant à reculons, deux des fils de Noé voilèrent leur père.

En deuil de la mère.

A sa fille.

Tu es seule, malgré ceux qui t'entourent. Ces bruits familiers de la maison, que vous entendiez ensemble, n'ont plus de sens pour toi. Qu'importe maintenant que l'argenterie se bosselle et rebondisse sur le carrelage de la cuisine, tombée des mains d'une maladroite servante? Qu'importe que l'on heurte à la porte d'entrée? Ce n'est pas sûrement ta mère qui a heurté ! On ne revient pas de la mort. Cette femme dont vous riiez parce qu'elle se dit toujours enceinte pour se faire donner l'aumône? Le facteur? Le marchand de légumes? Ils te sont devenus indifférents puisque ta mère et toi ne les animez plus de concert. Leurs actes n'offrent plus aucun intérêt dans la mort que tu portes, car tu portes en toi la mort de ta mère. La vie? Le repas que tu as servi à ton père et à tes frères n'était, paraît-il, pas bon. Ils ont grogné comme des hommes. Mais qu'est-ce que ça te fait? Ça ne t'agace même pas. Ils auraient pu jeter par la fenêtre leur viande trop salée, ou pas assez, et leurs réflexions saugrenues. Pour toi, le sel de la terre était ta mère. Si le sel se dessale, avec quoi le salera-t-on? Et la saveur de toute la maison, n'était-ce elle? Sans doute papa est généreux et bon, mais il ne comprend pas ces choses, ni mes frères ne les comprennent. Faut-il dire qu'ils sont ingrats? Non ; mais ils ont du chagrin à leur manière. Ils retournent à leurs affaires.

Toi, durant de longues années, tu travaillas en face d'elle, et vous finissiez par vous intéresser à ces détails qui eussent ennuyé presque tout le monde. Quand vous étiez ensemble dans le salon, elle élevait, à bout de bras, pour juger du progrès, un canevas où, parmi les feuilles d'un vert d'étang, les capucines poussaient un cri de lumière.

— Ma petite, disait-elle je crois que j'ai entrepris une tâche au-dessus de mes forces.

Et tu portais à tes dents le bout de l'une des aiguilles de bois de ton lainage. Tu hochais la tête en regardant vaguement l'ouvrage de ta mère. Ce hochement de tête ne signifiait ni oui, ni non. Mais c'était l'intimité, l'entente presque sans paroles par quoi l'on épouse les mêmes inimitiés, les mêmes sympathies, l'on s'intéresse au même cancan dans cette uniforme grisaille de la vie à laquelle échappe l'homme par un bon dîner.

O fille de trente-deux ans ! Tout et tous t'ont manqué, à part ta maman. Les père et frères, oui, sont difficiles à vivre. L'époux longtemps rêvé n'est pas venu. Pas de dot : chrétienne, tu as comprimé ton cœur et tu as détesté les affres de la chair de peur de les entendre de trop près. Ta pauvre maman, elle, devinait tout cela. Il n'était nul besoin, pour te confier à elle, que tu lui parlasses. Elle savait d'instinct tes malaises, tes fatigues, tes prostrations, tes dégoûts, tes migraines, et cette sourde tempête qui agite les cimes des nerfs et cerne les yeux. Alors les hommes disent que vous êtes instables. Ils n'y démêlent rien. Maman comprenait, maman qui est morte encore jeune, à soixante ans. Pour une vieille fille, une mère n'est jamais âgée.

Par un décret de la « toujours tranquille et resplendissante Trinité », dont les divines Personnes se renvoient le flux et le reflux de l'Amour infini, ta mère vint se poser sur la terre, telle qu'une petite graine légère en un jour d'été.

Cette humble graine, bientôt humide de la rosée baptismale, était une petite fille sage, qui grandit réchauffée sur le sein de sa mère et qui, de celle-ci, reçut peu à peu cette flamme terrible que la chrétienne tient en main sans se brûler et qui peut incendier l'enfer : la foi. Douce flamme parfois à peine perceptible, car elle se confond avec la lumière ordinaire de chaque jour, flamme alimentée par les vertus de l'enfance : la résignation précoce à n'être qu'une femme ; l'acceptation docile du catéchisme ; une pudeur prise de la Reine des Vierges ; une résistance indéfectible aux insinuations railleuses et aux objections des frères qui s'éloignent de la Sainte Table ; le don de soi aux besognes obscures du ménage.

Puis ce fut une fête d'un bonheur un peu triste puisqu'il fallut quitter les siens. Mais, tout de blanc vêtue, elle remit

son cœur fidèle, sans réserves, entre les mains toujours rudes d'un homme.

Et, dans l'année qui suivit ce mariage, tu descendis du ciel à ton tour, telle aussi qu'une graine, mais au prix de quelles souffrances de celle qui t'a reçue ! à ton tour réchauffée contre son sein, ainsi que lui avait fait ta grand'mère.

Dis-moi, ô ma sœur, voudrais-tu renoncer à ton deuil insondable, mais nécessaire, voudrais-tu n'avoir point connu celle dont la mort te désespère presque?

Songe à la couvée dont tu fis partie quand, déjà malade, celle qui t'a donné son lait plaçait, sur son cœur oppressé, sous son aile, vos fronts bouclés.

Ah ! bénis Dieu, car tu pourras la rejoindre dans la demeure qu'il a préparée à ses pareilles dont tu es, ô sa fille ! Tes yeux se mouillent à regarder les pantoufles éculées qu'elle ne chaussera plus. Mais, plutôt, relève ton front vers le Royaume de Dieu où elle entre. Conduite par les anges, elle semble leur résister parce qu'elle ne se trouve pas digne et, la poitrine gonflée d'un dernier sanglot, avant l'éternelle joie, elle te cherche encore.

En deuil de la femme.

I

LA MORT DE LA FEMME D'AMBROSIO

Je crois qu'il est rare ce fleuve Amour que les poètes ont chanté, qui a sa source à la fleur de l'âge dans le ruissellement des vergers et des rossignols ; qui suit son cours sans heurt à travers les prés en fleurs, les blés mûrs, la vendange et va se perdre paisiblement dans la mer.

Ambrosio me dit :

— Marie et moi nous nous aimions depuis l'enfance, et c'est bien sous les lilas et les fleurs de pommier qu'à vingt ans nous nous sommes fiancés.

La noce eut lieu non loin de Vitoria, dans notre village natal, et dans le parc du château ; il y eut un grand festin comme aux noces de Gamache, et des danses locales au son du tambourin et de la flûte.

Quand nous eûmes quitté nos parents, nous nous sentîmes

si ivres de bonheur que nous ne songeâmes même pas à nous embrasser et, la main dans la main, étendus dans la nuit, nous écoutâmes longtemps le souffle l'un de l'autre.

Ce ne fut qu'à l'aube que la douce folie, par qui le monde continue, nous prit et nous enchanta comme Daphnis et Chloé.

L'été vint et, quand les blés se mettent à fleurir, Marie crut ressentir l'odeur de leurs épis et, en riant, nous sûmes qu'elle était enceinte.

Elle porta vaillamment ce fruit, à l'avance chéri, jusqu'en janvier. Pas un trouble n'agita ce berceau de vivant ivoire qui déployait, le soir, son pavillon de deuil : une chevelure de sirène. Nous vivions au paradis terrestre.

Le 20 décembre, à cinq heures du matin, elle accoucha d'une fille pleine de santé. Tout s'était passé sans la moindre difficulté. Je m'approchai, le cœur en fête, de ma femme, et, en moins d'une minute, elle mourut.

Voilà, maître, continua Ambrosio, pourquoi je suis venu vous voir : pour que vous sachiez cela qui s'est passé il y quatre ans.

— Et votre petite fille?

— Elle est jolie comme était sa mère, et elle s'appelle aussi Marie.

Je regardais ce jeune homme dont j'ignorais, tout à l'heure, l'existence. Que de drames sont voilés aux hommes qui vivent et si près et si loin les uns des autres ! Pourtant cet Ambrosio était tout un pays : un pays avec ses vergers détruits, sa moisson saccagée, son ciel chargé de nuages, son toit écroulé par l'un de ces coups de foudre qui éclate dans une journée sereine.

Il nous faut longtemps pour découvrir les nouveaux mondes et les aborder. Mais les îles des âmes sincères se laissent facilement approcher. Ambrosio venant me voir dans ma solitude, et seulement poussé par le vent de sa douleur, répondait bien, par son extérieur, au drame intime dont il venait de me faire part en peu de mots.

L'air noble et fier d'un vrai hidalgo, tout en lui était en deuil : du costume fort bien taillé, jusqu'aux yeux d'une nuit profonde, aux cheveux, à son teint de tabac clair. Mais l'on apercevait chez lui, au delà de l'irréparable humain interdit par sa foi, une lumière dans les ténèbres, comme une brillante étoile, l'étoile de la mer au-dessus du désastre

lavé par la force même des flots et par les larmes salées.

L'une de mes filles, âgée de huit ans, entra dans la pièce où nous nous tenions tous les deux. Je la lui nommai. Il la salua, puis se rassit pour demeurer longtemps dans un silence que je respectai. N'osait-il reprendre devant mon enfant le cours de ses confidences, ou craignait-il de lui montrer qu'il s'exprimait en français avec une certaine gêne?

Au bout d'un long temps il se releva, les yeux humides, regardant fixement ma petite fille assise. Il plongea sa main dans l'une des poches intérieures de son veston, en retira un carnet qu'il ouvrit et faisant deux pas vers elle qui ne savait rien de son histoire, il lui tendit en souriant, comme un arc-en-ciel dans la pluie, une photographie. Et, d'une voix étranglée par l'amour :

— C'est ma fille, dit-il. Regardez.

II

LA MORT DE LA FEMME A DURANTON

Tout en fumant sa pipe de terre, noire et blanche, le père Duranton, commis de l'Enregistrement, écoutait ce soir-là, au cercle Voltaire, pérorer le citoyen Malafille dépêché à Bordeaux par *les Amis de la Sibérie*.

Le père Duranton ne possédait qu'un chat, qu'un enfant et qu'une femme, malade des reins depuis six ans, mais qui, nonobstant, continuait à laver les planches et les carrelages pour rapporter à la maison une pièce de plus. Elle avait quarante-cinq ans, son mari cinquante, et leur fils Gustave treize.

Malafille débitait :

« Qu'importe si, d'enthousiasme, enlevé dans le tourbillon cosmique, je me solidarise dans la mort avec un avenir meilleur?... Si mon corps, généreux dans sa fermentation même, engraisse la moisson de l'humanité future? Je n'attends point les réalisations des promesses fallacieuses de ces messieurs de la Robe-noire. Je n'ai jamais découvert d'âme sous la pointe de mon scalpel ; encore moins de Providence. »

A ce moment Gustave entra, se faufila entre les chaises des auditeurs, vint à son père et lui dit :

— Viens. Maman est plus malade. Cadichonne a été chercher le prêtre.

Cadichonne était une voisine.

Duranton vida brusquement sur la manche de sa veste la cendre de sa pipe, renfila son pardessus, et sortit.

Il marchait vite. Il n'adressa pas la parole à Gustave durant le trajet. Il mit la main au loquet de la porte qui s'ouvrit mais poussée du dedans. Et, sur le palier, Cadichonne lui dit :

Elle a fait : O mon Dieu !... Puis elle est morte.

Il était devant le cadavre d'Alice, car elle s'appelait Alice. Il semblait ne pas comprendre, debout, les mains dans les poches de son pardessus, son gigantesque chapeau melon en arrière de ses cheveux rares et longs, sa maigre barbe se détachant sur un cache-nez qui avait été blanc.

Quant au petit, il n'avait pas l'air d'y croire non plus. Certains événements brusques paralysent d'abord la sensibilité.

Deux jours après, le père Duranton et son fils suivirent, en tête de quelques voisins et amis, la boîte, car de quel autre nom appeler ce cercueil des pauvres dont on dirait qu'il va éclater de minceur comme ces boîtes que portent les modistes.

Le lendemain matin, de la chambrette où il couchait, Gustave cria à son père :

— Papa ! Je n'ai pas de bas à me mettre. Ceux que j'ai sont tout troués.

Le père Duranton éleva la voix :

— Alice ! Le gosse te dit qu'il n'a pas de bas à se mettre. Donne-lui-en donc !

Quand il eut ainsi parlé, il se souvint que sa femme était morte.

Le cœur gros, il se leva, courut en chemise de nuit à l'unique commode, et il dit :

— Je ne trouve là que des bas de ta mère.

Il passa un pantalon, ouvrit la porte, appela Cadichonne qui lui demanda :

— Que voulez-vous, monsieur Duranton?

— L'enfant n'a pas de bas en état. Je ne sais pas comment il faut que je fasse.

— Attendez, monsieur Duranton.

Cadichonne revint un moment après, avec une paire de bas à la main, disant :

— Prenez ceux-ci, monsieur Duranton. C'est des bas de ma petite ; mais Gustave et elle ont à peu près la même grosseur de mollet.

Gustave grogna :

— Si maman avait été là, je n'aurais pas mis des bas de fille.

En entendant cela, le père Duranton sentit dans sa gorge le chagrin remonter comme un os.

Il s'en fut à l'Enregistrement, et son garçon à l'école qui lui parut plus froide encore que d'habitude.

Le dimanche suivant, le père Duranton qui n'allait jamais à l'église — Gustave se rendait à la messe avec sa mère — pensa qu'il lui fallait s'acquitter des frais d'enterrement dus à la paroisse.

Il se rendit à la sacristie vers six heures de relevée, comme écrivent les huissiers dans leurs exploits. C'est-à-dire bien après vêpres. Un seul prêtre s'y trouvait.

— Monsieur le curé, je suis M. Duranton. Vous avez procédé à l'inhumation de ma femme, cette semaine. Je viens vous régler ce que je vous dois.

Il ajouta :

— Bien que je ne partage pas vos idées.

Le prêtre auquel il s'adressait était un Jésuite qui, pour un motif que j'ignore, faisait en ce moment, dans cette paroisse, fonction de vicaire. Il répondit fort gravement :

— Les pensées des hommes sont diverses.

Puis, d'une voix nette, il demanda :

— Où en est votre ménage, mon bon monsieur, depuis que votre femme est morte?

— Ah! c'est bien là le chiendent. Je n'ai pas de quoi payer une femme de ménage. Moyennant quelques sous une voisine nous garde, matin et soir, un peu de soupe chaude. J'achète du pain et quelque dessert en revenant du bureau. Le fromage est ce qu'il y a de mieux.

— Et vos lits, qui les fait?

— Nous-mêmes, l'enfant et moi. Puis, je donne un coup de balai.

Quand le prêtre eut encaissé les quelques francs dus à la paroisse, et remis une quittance au père Duranton, il lui fit signe de demeurer assis comme s'il avait quelque autre chose à lui dire. Néanmoins il demeurait silencieux.

Il pouvait compter quarante ans. Sa figure était magni-

fique, un peu du Jean-Baptiste de Vinci. Sur son masque se lisaient la noblesse, la gravité, l'oubli total de soi, la volonté. Enfin :

— Vous êtes bien éprouvé, monsieur.

— Vous pouvez le dire, monsieur le curé.

— Votre femme, m'a-t-on assuré dans le quartier, était un modèle d'abnégation. Elle vous aimait vous et votre fils jusqu'à ne pas écouter un moment ses tortures physiques.

— Elle est morte à la tâche, monsieur le curé, vous pouvez le dire.

— Ne pensez-vous pas que, pour avoir montré un tel dévouement, elle ne reçoive de Dieu une récompense sans fin?

— Vous pouvez le dire, monsieur le curé.

— Vous croyez donc à la vie éternelle. Nous avons donc, là-dessus, les mêmes idées?

— Monsieur le curé, on pense ceci ; on pense cela. C'est suivant les circonstances. Ainsi, tenez, avec vous, je crois ce que vous me dites. Au cercle Voltaire je n'y croirai plus.

— Ah ! vous appartenez au cercle Voltaire?

— Parfaitement, monsieur le curé.

— Au revoir monsieur Duranton.

— Bonsoir, monsieur le curé.

Dans les six mois qui suivirent, la gêne, puis la misère presque, se firent sentir au foyer sans femme du père et du fils Duranton. Et Duranton pleura amèrement. Ni le receveur qui l'occupait, ni le cercle Voltaire ne vinrent à son secours. Alors, en dernier ressort, il songea au curé qui l'avait reçu dans la sacristie.

Il demanda à Gustave :

— Sais-tu comment s'appelle le curé qui est venu faire la levée du corps de ta pauvre maman? Tu vas quelquefois à l'église.

— M. de Bruyère de Chautemps.

— Il faut que tu ailles le trouver à la sacristie ; que tu lui dises comme ça : nous sommes trop malheureux, papa et moi, parce qu'il n'y a plus maman à la maison ; nous nous sommes, depuis sa mort, endettés de plus de mille francs. Les fournisseurs ne veulent plus nous vendre à crédit.

Gustave retint bien la leçon et la répéta mot pour mot à M. de Bruyère de Chautemps qui lui dit :

— Veuillez dire à votre papa de venir me trouver demain au soir vers huit heures.

Le père Duranton fut exact au rendez-vous.

— Je me suis occupé de vous, lui dit le Jésuite.

— Ah ! monsieur le curé, je vous suis bien reconnaissant.

— Voici deux mille francs. De plus, je vous annonce que, deux fois par semaine, une femme de ménage vous sera envoyée gratis par la même personne à qui j'ai demandé cette somme et qui me l'a remise pour vous.

— Monsieur le curé !... Cette personne, ne puis-je connaître son nom et son adresse pour aller me jeter à ses genoux?

— Elle s'appelle la Providence. C'est elle qui dit : « Si même ta mère t'abandonne, je ne t'abandonnerai pas, moi ! »

Et elle vient vers vous *parce que votre femme est morte.*

III

LA MORT DE MADAME BOREL

Mme Borel avait le même âge que son mari. Mme Borel était asthmatique. M. Borel l'est aussi. Ils brûlaient la même poudre pour inhalations. Cette infirmité les empêchait de jamais sortir de leur logement exigu. Elle fut professeur, il le fut aussi jusqu'à ce que la maladie les obligeât, en même temps, à cesser de donner des leçons, ce qui ne fut pas sans amener chez eux, depuis seize ans, une grosse gêne.

Ils s'étaient mariés à trente ans, sans qu'aucune croyance, aucune idée, aucun trait de caractère pût les diviser, car ils avaient la même humeur pacifique, la même intelligence pondérée, la même foi indéfectible.

Ils ont eu trois enfants : Berthe, morte tuberculeuse à la fleur de l'âge ; Madeleine morte deux ans après Berthe ; Jérôme qui s'est éteint l'an dernier d'une lente consomption provoquée par des gaz de guerre. Il était au noviciat des Jésuites.

On s'aimait profondément chez Borel, mais on n'y riait, on n'y souriait même presque jamais. Les enfants apprenaient de bonne heure que le pain est cher et que la maladie empêche de le gagner ; et qu'il y a beaucoup d'autres choses que le pain qui sont coûteuses comme le vestiaire, les frais d'éducation, etc...

Les enfants morts, l'on pense bien que la maison des

Borel n'en parut pas moins triste. Je ne dis pas davantage, car à chaque deuil on eût dit ces père et mère insensibles. Ils ne manifestaient rien au dehors. Ils demeuraient immobiles et pâles sur le même canapé d'un canevas élimé, comme craignant de trop parler et de dévoiler ainsi un secret, toujours dans cette atmosphère de drogue consumée.

C'est que l'un et l'autre, depuis leur jeune âge, s'étaient trouvés appartenir à des milieux tout à fait semblables au foyer qu'ils avaient ensuite fondé, dont le sens est la privation, les maladies, les deuils, en un mot la douleur. Mais aussi la pudeur d'avouer sa gêne, de dire ses impressions, la crainte d'en fatiguer les autres ; avec cela, une pratique rigoureuse de la religion catholique allant jusqu'au scrupule. Aucun d'eux ne s'en écarta. Ce fut, dont ils n'ennuyèrent jamais les autres, mais qui leur permit d'embrasser ensemble les mêmes épreuves avec un amour mutuel infini, des dévotions sans doute exagérées aux yeux de beaucoup : neuvaines et obtentions d'indulgences sans nombre, rosaires et chemins de croix sans cesse renouvelés, excessive sévérité dans les lectures, pénitences multipliées, communions les plus fréquentes possible — réduites hélas ! pour les parents que leur névrose du poumon tenait loin de l'église.

Donc Mme Borel est morte à soixante-huit ans.

Comme elle avait jadis fait fonction de secrétaire des Dames de la Charité, celles-ci firent paraître dans un journal local une notice où l'on rendait hommage à sa piété, à son dévouement, à son intelligence.

J'allai, peu de jours après l'enterrement, rendre visite à M. Borel. Ce fut la seule fois que je l'entendis livrer un peu de son cœur humble et magnifique. Se parlait-il à lui-même?

Comme je le félicitais de l'article paru sur sa femme :

— Elle était trop modeste, me dit-il, pour que cet éloge, si elle avait pu le prévoir, elle ne l'eût empêché.

Il reprit avec difficulté, à cause de son oppression qui s'accompagnait d'un pénible sifflet :

— Ce qui me console de la mort de ma femme c'est que j'ai compris que, parfois, elle avait souffert de notre gêne financière, à cause de certains soins que je ne pouvais me donner. Elle souhaitait pour moi une saison au Mont-Dore.

Maintenant je souffrirai seul.

Francis Jammes.

(A suivre.)

La Légion d'honneur

Sa grandeur et son déclin

Si notre société, victime de ses erreurs, doit disparaître dans les derniers remous de sa déliquescence, la postérité lui reconnaîtra, du moins, un faible mérite : celui d'avoir dressé avec sincérité son bilan. Elle aura tracé, par le soin de plumes averties, non seulement le tableau de ses profits et pertes sur le plan matériel comme sur le plan moral, mais celui des causes et des effets responsables du naufrage commun. C'est à l'une de ces enquêtes, à celle qui, en France, porte sur le déclin continu des indices de la vie morale, que nous voudrions, avec cette courte étude sur la Légion d'honneur, sur son origine, son sens, et la crise peut-être mortelle qu'elle traverse, apporter une modeste contribution.

Car, il y a bien plus qu'une question, il y a une crise de la Légion d'honneur. Depuis des années, on en chuchotait dans les salons et les cercles ; de-ci, de-là, elle inspirait une chanson, un mot de théâtre, parfois un cri au Parlement. Puis, tout retombait dans le silence discrètement entretenu par la foule de ceux qui désirent ne lever aucun lièvre, quand il s'agit d'un abus dont ils croient pouvoir profiter.

Brutalement, dans les six premiers mois de l'an dernier, trois faits ont posé le problème devant le grand public : le scandale Ruotte, la formation du groupement des « Décorés

au péril de leur vie », enfin, la loi proposée par le gouvernement et votée en juin, pour mettre une barrière à certains vices devenus trop flagrants et surabondamment trahis par toute une série d'extravagantes promotions.

Devant l'émoi soulevé par ces trois événements, l'idée nous est venue de revoir à vol d'oiseau la parabole décrite par notre ordre national, au cours des cent vingt-six années qui nous séparent de sa fondation solennelle, en 1802, par Bonaparte, à l'apogée de son génie, dans la grande détente de la paix d'Amiens, entre le Concordat et le Code civil.

*
* *

Chacun sait qu'en créant l'ordre national de la Légion d'Honneur, le Premier Consul se proposait surtout de récompenser les exploits accomplis par nos armées, depuis la chute de la monarchie. Avec l'ancien régime avaient disparu les diverses catégories de récompenses militaires que le roi distribuait à ses serviteurs méritants :

L'ordre de Saint-Louis avec ses divers grades, attribué aux officiers, gentilshommes pour la plupart, qui s'étaient distingués dans les régiments royaux ou qui avaient longtemps servi dans les cadres.

La croix de *Vétérance* réservée aux soldats et sous-officiers ayant passé au moins vingt-cinq ans sous les drapeaux. Deux de ces périodes, cas qui se présentait assez souvent, donnaient droit à deux insignes ;

La croix du *Mérite* donnée aux officiers étrangers, Suisses, Allemands, Polonais, venus mettre leur épée au service de la France, dans les vingt-cinq régiments étrangers dont se grossissaient les armées royales.

Aux yeux du Premier Consul, les armes d'honneur, sabres, fusils, trompettes, grenades et autres trophées conférés aux héros de la grande épopée devenus de plus en plus nombreux, constituaient, en fin de compte, un système de récompenses insuffisant, coûteux et sans hiérarchie suffisamment caractérisée. Mais, tel n'était pas le seul objectif de la création mise sur pied.

« ... Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte. »

Dans le vaste système qui allait devenir impérial, et autour duquel s'accumulaient déjà tant de gloires, devait figurer, en effet, une échelle de distinctions honorifiques

susceptibles d'être conférées, sous le même titre, à tous les degrés de la nation, depuis le sommet, où l'on verrait scintiller des couronnes, jusqu'à la base, où le dernier citoyen pourrait entrevoir dans sa besace le cordon suprême, comme le dernier soldat porterait dans sa giberne le bâton de maréchal. C'était l'égalité dans la gloire.

Seulement, pour qu'il y eût vraiment un rayon de cette gloire attaché au plus modeste insigne, on serait obligé, pour en être digne, de le mériter, non pas une, mais cent fois. C'est sur cette condition tacite, mais absolue, qu'il convient d'arrêter les yeux, si l'on veut bien comprendre, dans son esprit et dans sa structure, l'organisme prestigieux auquel la pensée consulaire avait donné le jour. C'était une élite qui allait surgir du milieu des élites, condensation suprême de tout ce qui pouvait concourir à la haute renommée du pays. Rigoureuse comme elle allait l'être, une telle sélection devait entraîner, la chose était fatale, autant d'apparentes injustices que de sacrifices réels. Mais, étant donné les mérites restés en dehors, nul ne pouvait avoir l'outrecuidance de se plaindre d'un passe-droit, si des deux côtés du seuil abondaient les titres les plus éclatants. C'est sur une inspiration analogue, qu'au quatrième siècle était sortie du cerveau de Constantin la vaste construction hiérarchisée du patriciat byzantin, qui, jusqu'au delà des Croisades, devait être la parure et le support de l'Empire d'Orient.

*
* *

C'est le 29 floréal an X que fut promulguée, après ratification par le Corps législatif et le Tribunat, la loi portant création de la Légion d'honneur.

Il faut relire, dans les cahiers du capitaine Coignet, qui fut le premier décoré choisi dans le rang, le tableau de la solennité avec laquelle eut lieu l'inauguration officielle du nouvel ordre national :

« On fit venir les sous-officiers et soldats marqués pour recevoir la croix et nous nous trouvâmes 1 800 dans la Garde. Le 1er juin 1804, la cérémonie eut lieu au Dôme des Invalides. Voilà comment nous étions placés : A droite en entrant, sur des gradins jusqu'en haut, était la Garde ; les soldats de l'armée étaient à gauche sur des gradins pareils,

et les invalides étaient au fond, jusqu'au plafond. Le corps d'officiers occupait le parterre. Toute la chapelle était pleine.

« Le Consul arrive à midi, monté sur un cheval couvert d'or ; les étriers étaient massifs, en or. Ce riche coursier était un cadeau du Grand Turc : on fut obligé de mettre des gardes autour pour ne pas laisser approcher (ce n'était que diamants sur la selle).

« Il se présente ; le plus grand silence règne dans la chapelle ; il traverse tout le corps d'officiers et va se placer à droite, dans le fond, sur son trône ; Joséphine était en face, à gauche, dans une loge ; Eugène au pied du trône tenait une pelote garnie d'épingles et Murat avait une nacelle (1) remplie de croix. La cérémonie commence par les grands dignitaires qui furent appelés par leur rang d'ordre. Après que toutes les grandes-croix furent distribuées, on fit porter une croix, à Joséphine, dans sa loge, sur un plat que Murat et Eugène lui présentèrent.

« Alors, on appela : « Jean-Roch Coignet ! » J'étais sur le deuxième gradin ; je passai devant mes camarades, j'arrivai au parterre et au pied du trône. Là, je fus arrêté par Beauharnais : « Mais on ne passe pas... » Et Murat lui dit : « Mon prince, tous les légionnaires sont égaux ; il est appelé, « il peut passer. »

« Je monte les degrés du trône, je me présente droit comme un piquet devant le Consul qui me dit que j'étais un brave défenseur de la patrie et que j'en avais donné des preuves. A ces mots : « Accepte la croix de ton Consul », je retire ma main droite qui était accolée contre mon bonnet à poil et je prends ma croix par le ruban. Ne sachant qu'en faire, je redescendis les degrés du trône, en reculant, mais, le Consul me fit remonter près de lui, prit ma croix, la passa à ma boutonnière et la fixa avec une épingle prise dans la pelote de Beauharnais, et je redescendis en traversant tout cet état-major qui occupait le parterre. Je rencontrai mon colonel, M. Lepreux, et mon commandant, Merle, qui attendaient leur décoration. Ils m'embrassèrent tous les deux, au milieu de tout ce corps d'officiers, et je sortis du Dôme.

« Je ne pouvais avancer tant j'étais pressé par la foule qui voulait voir ma croix. Les belles dames qui pouvaient

(1) Cette « nacelle » était le casque de Bayard.

m'approcher pour toucher ma croix me demandaient la permission de m'embrasser ; j'ai vu l'heure où j'allais servir de patène à toutes les dames et messieurs qui se trouvaient sur mon passage. J'arrivai au pont de la Révolution, où je retrouvai mon ancien régiment qui formait la haie sur le pont. Les compliments pleuvaient de tous côtés ; enfin, pressé de toutes parts, je finis par entrer dans le jardin des Tuileries, où j'eus bien du mal à gagner ma caserne. En arrivant à la porte, le factionnaire porte les armes. Je me retourne pour voir s'il n'y avait pas d'officier près de moi, j'étais tout seul. Je vais près du factionnaire, je lui dis : « C'est donc pour moi que vous portez les armes? — « Oui, « me dit-il, nous avons la consigne de porter les armes aux « légionnaires. »

« Je lui pris la main, et la serrai fortement.

« Mon lieutenant, qui m'avait vu décorer le premier, ne m'avait pas perdu de vue et s'était emparé de moi. Il me dit obligeamment : « Vous ne me quitterez pas de la soirée. « Nous allons voir les illuminations et de là, nous irons au « Palais-Royal prendre notre demi-tasse... »

« Nous nous promenâmes dans le jardin pendant une heure. Il me mena au café Borel, au bout du Palais-Royal, et me fit descendre dans un grand caveau où il y avait beaucoup de monde. Là, nous fûmes entourés tous les deux. Le maître du café vint près de mon lieutenant et lui dit : « Je « vais vous servir ce que vous désirez ; les membres de la « Légion d'Honneur sont régalés gratis. »

« Que cette soirée fut belle pour moi qui n'avais rien vu de pareil ! »

*
* *

Voici, d'autre part, comment Thiers s'exprime dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, au sujet de la nouvelle création :

« Le Premier Consul imagina un ordre militaire par la forme, mais non pas destiné aux militaires seuls. Il l'appela *Légion d'honneur*, voulant imprimer l'idée d'une réunion d'hommes voués au culte de l'honneur et à la défense de certains principes. Elle devait être composée de 15 cohortes, chaque cohorte de 7 grands-officiers, 20 commandeurs, 39 officiers et 350 simples légionnaires, en tout 6 000 indi-

vidus de tout grade. Le serment indiquait à quelle cause on devait se consacrer, lorsque l'on faisait partie de la Légion. Chaque membre jurait de se vouer à la défense de la République, de l'intégrité de son territoire, du principe de l'égalité, de l'inviolabilité des propriétés dites nationales... Des décorations et des dotations étaient attachées à chaque grade.. Il était alloué aux grands-officiers 5 000 francs, 2 000 aux commandeurs, aux officiers 1 000, aux simples légionnaires 250 francs. Une dotation en biens nationaux devait suffire à ces dépenses. Chaque cohorte devait avoir son siège dans la province où seraient situés ses biens particuliers. Toutes les cohortes réunies devaient être administrées par un Conseil supérieur formé de sept membres : les trois Consuls, d'abord, et puis quatre grands officiers dont le premier serait désigné par le Sénat, le second par le Corps législatif, le troisième par le Tribunat, le quatrième par le Conseil d'État. Le Conseil de la Légion d'Honneur composé de la sorte était chargé de gérer les biens de la Légion et de délibérer sur la nomination de ses membres. Enfin, ce qui achevait de compléter l'institution et d'en indiquer l'esprit, c'est que les services civils dans les carrières telles que l'administration, le gouvernement, les sciences, les arts, les lettres étaient des titres d'admission aussi bien que les services militaires. Pour partir du présent état de choses, il était décidé que les militaires qui avaient des armes d'honneur seraient de droit membres de la Légion, et classés dans ses rangs selon leur grade dans l'armée.

« Cette institution, continue l'historien, ne compte guère plus de quarante ans, et elle est déjà consacrée comme si elle avait traversé les siècles, tant elle est devenue, dans ces quarante ans, la récompense de l'héroïsme, du savoir, du mérite en tous genres ! tant elle a été recherchée par les grands et les princes de l'Europe les plus orgueilleux de leur origine ! Le temps, juge des institutions, a donc prononcé sur l'utilité et la dignité de celle-ci... Reconnaissons ce qu'avait de beau, de profond, de nouveau dans le monde, une institution tendant à placer sur la poitrine du simple soldat, du savant modeste, la même décoration qui devait figurer sur la poitrine des chefs d'armée, des princes et des rois. Reconnaissons que cette création d'une distinction honorifique était le triomphe le plus éclatant de l'égalité même, non de

celle qui égalise les hommes en les abaissant, mais de celle qui les égalise en les élevant... »

Pour bien marquer le caractère mixte, c'est-à-dire civil et militaire de l'ordre, le premier grand-chancelier fut le fameux naturaliste Etienne de Lacépède, continuateur de l'œuvre de Buffon, et auquel échut la tâche d'organiser les maisons d'Ecouen, de Saint-Denis, de la rue Barbette et des Loges, destinées à donner une éducation gratuite aux filles des membres de la Légion.

*
* *

Telle était donc, dans ses assises superposées, la structure de l'imposant édifice qui, pendant les treize années à parcourir de sa fondation jusqu'à Waterloo, fut, pour le cycle napoléonien, non seulement le temple, mais le tabernacle de l'honneur. Pour y être admis, nous l'avons dit plus haut, il fallait en être cent fois digne. Naturellement, la gloire militaire devait y être prépondérante pour entretenir autour de cette arche sacrée un rayonnement triomphal et salué de loin. Six mille légionnaires, au début, deux mille de plus, pris dans l'armée en 1805, tel était le cadre primitif. Rien n'est plus évocateur que ces longues promotions qui suivaient chaque victoire, entourée elle-même de cent combats glorieux, Austerlitz, Iéna, Auerstaedt, Friedland, Eylau, Wagram, Eckmühl, et la guerre d'Espagne, et la campagne de Russie, et la campagne de France. Promus chevaliers de la noble Légion, les simples soldats fraternisaient, et dans une proportion écrasante, avec les grosses épaulettes. Rien ne pouvait égaler la valeur du ruban rouge que le Petit Caporal attachait, dans la fumée plus claire des batailles finissantes, sur la poitrine de ses braves, souvent soutenus par deux camarades à peine moins méritants :

Il partageait ses croix à ces hommes stoïques,
Et des larmes coulaient de leurs yeux héroïques;
Muets, ils contemplaient leur demi-dieu vainqueur.
On eût dit qu'embrasant leur âme avec son âme,
En touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
Il leur faisait jaillir une étoile du cœur... »

Toutes les relations du temps, depuis les *Mémoires* du général comte Marbot, jusqu'aux *Cahiers* plus modestes du

capitaine Coignet, sont pleines de ces épisodes mémorables dignes de figurer aux plus beaux chants d'une autre *Iliade*.

Bien suggestive de la faveur incomparable qui entoura, dès l'origine, la radieuse phalange, est la lettre par laquelle Jourdan, le général de division Jourdan, le vainqueur de Fleurus, sollicitait du Premier Consul, en 1803, un an après la création de l'ordre, la faveur d'y être admis :

30 fructidor an XI.

Le Général Jourdan, Conseiller d'Etat, au Premier Consul.

Citoyen Premier Consul,

Vous avez eu la bonté d'applaudir quelques fois les services que j'ai rendus à la patrie. Tout récemment vous m'avez donné un témoignage de satisfaction qui excite ma plus vive reconnaissance.

Vous ne trouverez donc pas mauvais qu'à l'occasion de l'organisation de la Légion d'honneur, je me mette au rang de ceux qui aspirent à l'honneur d'y être admis.

Daignez, Citoyen Premier Consul, accueillir ma demande avec bonté et ce nouveau bienfait ne s'effacera jamais de mon souvenir.

J'ai l'honneur de vous saluer très respectueusement.

JOURDAN.

C'est dans un rayon de cette gloire que Napoléon envoya à Gœthe, on s'en souvient, le prestigieux ruban rouge comme un hommage égal au génie du fameux écrivain. Gœthe fut si touché de ce témoignage de l'estime impériale qu'il écrivit une lettre dont les moindres termes doivent être rapportés :

Monsieur le Grand Chancelier,

Depuis l'époque où S. M. l'Empereur et Roi étonna le monde par ses hauts faits, je me sentais pressé d'avouer hautement la vénération profonde que ses grandes qualités m'inspiraient.

Aujourd'hui que S. M. Impériale et Royale daigne me distinguer en me décorant de son ordre, je me sens très heu-

reux de continuer par devoir et par reconnaissance ce que j'avais commencé par l'impulsion du sentiment.

En osant mettre mes très respectueux hommages au pied du trône, Votre Excellenee voudra bien suppléer à tout ce que je ne pourrais exprimer que bien faiblement.

Flatté d'avoir reçu ce gage précieux des mains de Votre Excellence, etc...

DE GŒTHE.

Weimar, 12 novembre 1808.

*
* *

Sans doute, durant le dix-neuvième siècle, l'éblouissant empyrée ne demeura pas intact. Napoléon lui-même, débordé par le flot montant de ses victoires, avait dû y porter la main. Encore l'avait-il fait avec scrupule, et comme avec un sentiment de regret... Quand on songe à toute la gloire dont il avait en quelque sorte accablé la France entre Marengo et Waterloo, et que cette gloire, monnayée en brevets, était un de ses moyens de gouvernement, on est stupéfait qu'aux huit mille légionnaires du début, à peine deux ou trois mille titulaires aient été ajoutés par de non moins éclatantes promotions, au cours de guerres comme celles d'Espagne et de Russie, de la campagne de France, malgré les signes du déclin impérial et la surabondance des héros...

Mais si ce moyen d'influence ne fut employé par l'Empereur que d'une main prudente, il n'en fut pas de même de ses successeurs. La Restauration, toutefois, n'y recourut encore qu'assez sobrement, d'autant plus qu'elle avait rétabli les anciens ordres de la monarchie légitime, l'ordre de Saint-Louis, l'ordre du Saint-Esprit, sans compter quelques décorations nouvelles, comme l'ordre du *Brassard*, créé à Bordeaux, en 1819. Mais, sous l'inspiration des doctrines dites libérales, la monarchie de Juillet, déjà fortement imprégnée d'idées démocratiques, crut naturellement devoir répudier, avec le drapeau blanc, ces legs surannés de l'ancien régime. Elle comprit surtout de bonne heure la vérité formulée dans cette boutade de Mme de Girardin : « Le privilège pour tous, voilà l'égalité telle que la rêvent les Français !... » Toutefois, là encore, la mesure monarchique restait une règle modératrice. Le chiffre des légionnaires, qui

était de 15 ou 18 000 au 28 juillet 1831, n'avait guère dépassé 25 000 en 1848, quand Louis-Philippe partit à son tour pour l'exil.

Le Livre d'Or des inscriptions honorifiques était un trésor demeuré précieux. L'ensemble des décorations au titre civil, bien qu'en croissance sur les proportions des régimes antérieurs, empruntait un indéniable relief aux grands épisodes des campagnes d'Afrique, à nos explorations navales, qui justifiaient, au titre militaire, plus d'une libéralité. Le remarquable essor des lettres et des arts, l'éclat du romantisme dans sa première période, les noms illustres ou brillants auxquels s'appliquaient les diverses catégories de la haute distinction nationale, conservaient à cette dernière un singulier éclat entre tous les ordres européens. Alfred de Musset était chevalier de la Légion d'honneur. Victor Hugo, pair de France, dont l'amour-propre fut précoce, ne s'étonnait pas, à trente-cinq ans, de n'être qu'officier. Alexandre Dumas ne fut rien. Dans l'administration, déjà beaucoup plus compliquée que sous le premier Empire, le ruban rouge restait une récompense enviée, que bien des fonctionnaires n'obtenaient pas toujours, après toute une carrière d'estimables services. Des progrès marqués dans les sciences, dans l'industrie, désignaient à la bienveillance royale les candidats éminents. « Enrichissez-vous ! » avait proclamé Guizot, et, sous cette formule, le monde des affaires, sans être comme aujourd'hui une pépinière grouillante de décorables et de décorés, se vit attribuer un lot de croix dont souriraient, sans doute, nos arrivistes de la Bourse et de la Coulisse — voire du Pari Mutuel. On ne songeait pas encore à décorer les gens de théâtre, quelle que fût leur célébrité. La couronne de lauriers d'or offerte par Napoléon à Talma, pour son rôle de Néron dans *Britannicus*, paraissait la reconnaissance la plus appropriée de son talent, et nul ne songeait à attirer du côté des planches un insigne qui, dans l'esprit de chacun, devait rester à l'abri des sifflets.

Les rallonges apportées à l'ensemble de la Légion étaient ainsi compensées par la haute tenue générale de ses cadres, et par le rayonnement de la pléiade de talents supérieurs qui en étaient en quelque sorte les porte-bannière et les garants. On pouvait présumer que, sur la plupart d'entre eux, se serait posé avec bienveillance le regard attentif du grand fondateur de l'ordre, interprète de l'admiration et de la

gratitude nationales. En face des petits groupes de promus, se rangeaient maints hommes de valeur qui ne l'étaient pas, faute de place, quelques-uns, peut-être, réellement méconnus, ou ceux auxquels, pour quelque faux pas, la vigilance royale tenait rigueur. A l'Académie française, l'un des sièges les mieux occupés n'est-il pas, suivant le dicton, le quarante et unième fauteuil? Si, à maints noms déjà célèbres, ne correspondaient ainsi ni plaque, ni cravate, ni rosette, ni ruban, il n'en résultait pour les ajournés aucun sujet fondé d'amertume. Le principe que le caractère d'élite entre les élites devait être maintenu à notre ordre national était encore à peu près sauf. Les honneurs extérieurs rendus aux légionnaires, d'après leur grade, n'avaient pas varié et, malgré quelques épigrammes, quelques flèches de caricaturistes comme Gavarni, le prestige de l'insigne n'avait pas sensiblement souffert quand vint le jour où la République démagogique de 1848 installa ses utopies et ses outrances sur le piédestal des barricades.

Une administration économe et ferme de l'hommage national, poursuivant pendant un demi-siècle la sélection de mérites transcendants, avait constitué, Thiers le reconnaissait un peu plus haut, une épargne de gloire sans rivale au monde, et infiniment profitable au crédit général du pays. Le nouveau régime, règne de l'irresponsable et de l'anonyme, ne recula pas plus devant le gaspillage de ce trésor que devant les autres et notre ordre reçut dans son vif des atteintes où l'on peut voir les premiers antécédents de la crise dont le développement fatal frappe cruellement aujourd'hui tous les yeux.

* * *

Ce n'est pas que, par la suite, quelques mouvements de réaction n'aient été essayés contre un mal en sensible progrès. Au début du second Empire, la masse des légionnaires dépassait cinquante mille. Trois années de République convulsive avaient suffi pour doubler le cadre maintenu prudemment par la monarchie de Juillet. Et que s'était-il produit de si capital sous cette République éphémère? L'institution du suffrage universel, c'est-à-dire de la grande clientèle électorale, les ateliers nationaux, les épisodes affreux de la guerre des rues, les arbres de mai plantés un peu partout au son de la *Marseillaise*, qui avait alors, pour beaucoup, le

sens de la *Carmagnole* reprise aujourd'hui. Aucun fait d'armes un peu remarquable, au dehors, pour relever ces platitudes. C'était, comme on le voit, un bilan purement civil, où la qualité de « bon républicain » répondait à tout. En attendant plus de vingt mille noms avaient été inscrits par fournées au glorieux tableau des héros.

Contre cette submersion, Napoléon III avait cru devoir à l'intérêt dynastique d'élever une digue. Le sénatus-consulte de 1852 suspendit pendant trois ans toute promotion nouvelle. Le courant débordé rentrait peu à peu dans le lit que lui avait fait la monarchie, quand survint la première circonstance qui devait servir de type aux crues régulières de l'avenir : l'Exposition Universelle de 1856. C'était, en effet, sur ce modèle de grande envergure que seraient calquées dorénavant les larges promotions qui, en dehors des dates consacrées à l'almanach, devaient se rattacher aux événements de caractère commercial, artistique, littéraire, scientifique, faisant irruption dans la vie officielle et soumettant la règle aux caprices de l'accidentel et du bon plaisir. Encore, les premières guerres du second Empire, avec leurs victoires : Sébastopol, Magenta, Solférino, la fin des campagnes d'Afrique, prêtaient-elles à ce point de vue l'éclat des succès militaires. Puisqu'il y avait un surcroît de gloire, il n'y aurait pas grand mal à étendre le nombre des bénéficiaires. L'Exposition de 1867, le plébiscite de 1870 profitèrent de ces tendances pour orienter de ce côté quelques-unes des largesses de l'Empire qui, là comme ailleurs, se faisait de plus en plus libéral.

La capitulation de Sedan sonna le glas du régime impérial. On sait que la Commune, sinistre appendice de la troisième République, s'acharna, avant de succomber sous les coups de l'armée légale, à renverser et à détruire tout ce qui, à Paris, abritait ou symbolisait les rouages essentiels ou la dignité d'un grand État. La Banque de France, le Louvre, ne furent sauvés que par miracle. Les Tuileries, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, la Cour des Comptes furent réduits en cendres. La colonne Vendôme était abattue. Le palais de Salm, où, depuis 1804, était installé l'ordre de la Légion d'honneur, ne fut pas épargné et devint, en même temps que sa voisine, la Cour des Comptes, la proie de l'incendie révolutionnaire. Il ne retrouva les formes gracieuses, la noble ordonnance qu'il devait à son architecte Rousseau

qu'en 1874, grâce à une souscription ouverte parmi les légionnaires du monde entier. Mais les archives, perte irréparable pour l'histoire, avaient péri dans le désastre

A la chute de Napoléon III, l'avènement du nouveau régime fit tout naturellement à ses fondateurs une nécessité de consolider et d'élargir leur clientèle. Après avoir songé un moment à réserver la Légion d'honneur aux services purement militaires, ils virent bientôt, dans le ruban rouge, un moyen sûr de récompenser ou d'allécher à peu de frais tous les zèles et de répandre, dans de nouvelles couches du pays, une des monnaies les plus commodes pour solder la propagande et la popularité. Les Expositions de 1878, de 1889, furent autant d'occasions propices pour de copieuses distributions de la croix des braves. Il est intéressant de relever la progression de ces libéralités : 400 en 1878, 500 en 1889, 700 en 1900, la dernière en date de ces grandes foires qui dépassa toutes les autres par son étendue, comme par la multiplicité de ses « attractions » et de ses flatteries pour le goût de l'amusette et de la gaudriole.

Entre temps, le centenaire de la mort de Voltaire, célébré en 1878, instaurait solidement la mode de ces commémorations à grand orchestre, toujours sûres de hauts patronages quand on peut en faire une sorte de canonisation à rebours pour les apôtres de l'irréligion et de la libre pensée. Bientôt cette mode devait déchaîner la surenchère. La démocratie et la laïcité firent valoir impérieusement leurs droits. Les commémorations suscitèrent des réhabilitations non moins pompeuses. Le moindre village voulut avoir, sinon ses grands hommes, du moins ses grandes victimes ou ses grands méconnus, et tout le réservoir du passé commença à se vider sur la place publique. Chacune de ces fêtes, plus ou moins édifiantes, avait comme de juste ses promoteurs, et tout, dans la plupart des cas, s'achevait en effet dans une promotion. Les palmes académiques instituées en 1888, le Mérite agricole créé par M. Méline, les ordres coloniaux, Cambodge, Annam, Tonkin, etc., n'arrivaient pas à canaliser avec assez de succès des ambitions devenues dévorantes. Tout le monde réclamait la Légion d'honneur. En ce sens, la création de nouveaux ministères : Agriculture, Commerce, Industrie, Postes, Travaux publics, Hygiène, dotés, chacun, d'un contingent respectable de croix, firent naître, par des assimilations plus ou moins spécieuses, des

aspirations et des procédures d'apparence légitime, et la machine à décorer reçut ainsi d'importantes annexes, tandis que, d'autre part, tout un grouillement d'appétits multipliés par décret tendait encore à grossir le flot.

On avait perdu de vue le système sagement édicté par le sénatus-consulte de 1852, qui, pour rendre du prestige à l'ordre compromis, interrompait pour trois ans toute la série des promotions, ou même la pratique qui avait été adoptée pour corriger quelque peu les prodigalités de certaines Expositions Universelles, de ne procéder pour un temps qu'à une promotion contre deux ou trois vacances.

*
* *

Quoi qu'il en soit de ces conflits entre les abus et leurs remèdes, le nombre total des légionnaires, au moment où s'ouvrait la conflagration mondiale de 1914, était de quarante-cinq à quarante-six mille environ.

Dès le début des hostilités, il fut entendu qu'aucune promotion au titre civil ne serait accordée au cours de la guerre et que toutes les décorations seraient réservées à ceux qui contribuaient de leur personne et de leur sang à la défense du pays. On retrempait ainsi, dans la même gloire que celle qui avait entouré la création de l'ordre par Bonaparte, une décoration dont le discrédit commençait à se faire sentir. Mais, dès le lendemain de la paix, le civil, trop souvent l'embusqué, devait prendre sa revanche, et quelle revanche ! Le grand sabotage de la victoire ne donnait-il pas le signal de tous les autres sabotages?

On aurait pu croire, cependant, que la grande guerre, par la profusion d'héroïsme dont elle avait été la source intarissable pendant quatre longues années, allait redresser notre ordre national sur la pente où il glissait, et lui rendre, pour plusieurs générations, la splendeur de son origine. Ceux qui, depuis longtemps, suivaient du regard le progrès des efforts conjurés, dans de secrètes officines, aussi bien contre notre vie spirituelle que contre nos organes nationaux, pensèrent un moment que, devant cette prestigieuse surabondance de hauts faits et de sacrifices, la main destructive s'arrêterait comme devant une de ces profanations trop cyniques qui font reculer le sacrilège. C'était mal connaître l'ennemi. Loin d'être ébloui par le rayonnement de la France

meurtrie, il allait faire de cette gloire un prétexte pour amplifier les anciens errements, pour arrondir follement le cercle des récompenses dans un branle démocratique sans cesse élargi, en mettant le tout sur le compte de la patrie endolorie dont les blessures réclamaient ce genre de vulnéraires.

*
* *

Le malheur d'une cause comme celle que nous plaidons est que trop d'intérêts sont ligués pour l'attaque. Les parlementaires, bien entendu, ne souhaitent qu'une extension de leur champ de manœuvre en ce sens. La foule des décorés s'oppose à toute révision, à tout reclassement des titres. L'énorme multitude de ceux qui, n'étant pas décorés, prétendent l'être, combat passionnément toute réduction des cadres. La proportion considérable de ceux qui, étant décorés, sont déjà dégoûtés de leur grade actuel et veulent grimper sans délai à l'étage supérieur, tout ce monde mal satisfait ou à satisfaire est hostile d'avance à un programme d'économie qui gênerait ses calculs, ferait évanouir les promesses reçues, ou retarderait l'échéance d'avantages déchus, à vrai dire, et qui ne font plus illusion, mais qu'on peut encore escompter. C'est l'histoire de toutes les inflations, celle des assignats d'autrefois, comme celle toute récente de notre franc : on veut tirer parti coûte que coûte de la valeur qui décroît, avant qu'elle soit tout à fait égale à zéro.

C'est, hélas ! vers ce terme fatal qu'on pousse la Légion d'honneur. Plus on étend le champ des distinctions honorifiques, moins il est flatteur d'y prendre pied, et moins il devient supportable, cependant, d'en être exclu. A tout moment des comparaisons mortifiantes se font jour. On est décoré : « Ce n'était que cela? » Le chevalier est promu officier : « Ce n'est que cela? » L'officier devient commandeur, et aussitôt il s'irrite à la vue de tous les commandeurs de piètre mine ou de plus piètres antécédents qui pullulent autour de lui.

Car, c'est ce grade de commandeur qui paraît le plus visé dans la conspiration dont le but est la démonétisation finale de notre ordre. On n'a pas oublié le bruit suscité, en janvier dernier, autour des quatre brevets de commandeur distribués par le ministre du Commerce à des industriels de marque, et qu'on a nommés « les Commanderies d'Israël ».

En termes cinglants, avec la verve de Beaumarchais, doublée d'une logique pascalienne, M. Coty a relevé, dans le *Figaro*, les atteintes portées à une réglementation toute récente sur la matière, par un membre du gouvernement. Ce grade, au nom archaïque fleurant le moyen âge, avec sa cravate et son étoile oscillant sur la poitrine, est l'objectif des deux classes, imposantes par leur nombre, qui le précèdent. Pour beaucoup, une fois là, c'est le repos définitif sur un sommet. Pour beaucoup d'autres, c'est un point de départ d'où ils prendront un élan légitime vers les cimes supérieures. Il est le centre, le cœur de la Légion. L'abaisser, c'est abaisser la Légion, relâcher son ressort, sa confiance en elle-même et son espoir.

Sans doute, on ne s'explique pas, au premier abord, que la Légion d'honneur et ses insignes étant, pour les politiciens, pour le gouvernement, pour tous les suborneurs de la clientèle électorale, un moyen efficace de séduction et d'embauchage, ces mêmes gens lui fassent une guerre sourde et travaillent à sa ruine. Ils travaillent à sa ruine parce que tel est l'esprit des loges. En attendant, ils l'exploitent, parce que c'est leur intérêt du moment.

Chose curieuse : parmi les gouvernements d'Europe, les équipes gouvernementales françaises issues de la troisième République se distinguent par la singularité d'avoir adopté, vis-à-vis de l'ordre national par excellence, une attitude d'indifférence qui frise le dédain. Qu'on passe en revue les personnalités qui, depuis un demi-siècle, ont détenu les portefeuilles de nos quarante-cinq cabinets, et l'on sera, sinon surpris, du moins amusé de voir combien peu ont porté, ou portent à la boutonnière une trace, même la plus modeste, de leur inscription à ce palmarès du peuple français... Y a-t-il, dans une forte fraction de nos parlementaires, une inaptitude native à recevoir aucun titre de cette qualité? Est-ce une affectation d'austérité qui a l'air d'une « phobie », la crainte de donner, par un signe trop voyant, une prise naturelle au soupçon de s'être, là comme ailleurs, servis les premiers? Est-ce observance de rites et de « vetos » secrets? Alors qu'en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Belgique, ceux qui dirigent les affaires publiques montrent, non sans complaisance, sur leurs poitrines ou dans les annuaires appropriés, le témoignage de services reconnus par la nation, nos dirigeants paraissent accepter avec ensemble leur exclu-

sion systématique d'une élite où ils devraient brûler de figurer. Seul, dès qu'il est élu, le président de la République, après avoir pratiqué toute sa vie le même désintéressement professionnel, a licence de franchir d'un bond tous les degrés. Mais quels égards attendre de ces ministres pour un ordre qui ne leur est rien?

Qu'on en juge.

Pour la forme, des contingents prétendus *fixes* ont été assignés à diverses époques, par des lois spéciales, à chaque ministère. Les plus récentes de ces lois sont celle du 20 février 1925, pour l'élément civil, et du 21 juillet 1927, pour les militaires. Un crédit annuel de 2 300 croix est concédé aux divers départements d'État, sauf la Guerre et la Marine. Pour ces chapitres, le crédit des croix avec traitement est de 2 400, en chiffre rond.

Tels sont les contingents théoriquement rigides. On verra, par les tableaux ci-dessous, de quelles rubriques nos ministres disposent pour tourner la barrière ou pour l'enjamber.

	Chevaliers.	Officiers.	Commandeurs.	Grands officiers.
	—	—	—	—
Loi du 22 juin 1920, expositions de Lyon, de San-Francisco, de San-Diégo, de Casablanca.....	155	50	5	
Loi du 1er mai 1921, centenaire de l'École des mines de Saint-Étienne.....	12	3		
Loi du 11 juillet 1921, expositions de Strasbourg, Metz, etc.....	153	43	4	
Loi du 15 juillet 1921, centenaire de la Société de géographie.....	15	2	1	
Loi du 20 juillet 1921, Congrès international de l'histoire de l'art.	15	5		1
Loi du 31 décembre 1921, centenaire de la Faculté de médecine de Montpellier.....	12			
Loi du 12 janvier 1922, Service de l'agriculture.....	90	20	2	
Loi du 10 janvier 1922, Expansion commerciale.....	65	10	2	
Loi du 4 janvier 1922, Service aux Finances.....	65	10	3	
Loi du 13 juillet 1922, œuvres sociales.....	20	3	1	
Loi du 2 janvier 1923, exposition de Montréal.....	85	28	3	1
				35

	Chevaliers.	Officiers.	Commandeurs.	Grands Officiers.
Loi du 6 juillet 1923, exp. coloniale de Marseille.....	250	50	10	2
Loi du 30 juillet 1923, centenaire de Pasteur.....	300	95	22	5
Loi du 11 avril 1924, décoration des maires.....	240			
Loi du 14 sept. 1924, quatrième centenaire de Ronsard.....	48	18	6	1
Loi du 13 mars 1925 en l'honneur des Caisses d'épargne.....	100	10	1	
Loi du 13 fév. 1926 (Arts décoratifs).....	365	155	65	5
Etc..., etc...				

Expositions, centenaires, cinquantenaires, anniversaires, congrès, concours, records sportifs, jubilés, inaugurations, érections de statues, olympiades, noces de diamant, noces d'argent, se précipitent, se superposent, sans qu'on en voie la fin ! Sans préjudice des émissions de brevets qui fusent périodiquement en feux d'artifice, aux échéances consacrées du calendrier...

C'est ainsi que le nombre des légionnaires, qui s'élevait, aux derniers jours de juillet 1914, au chiffre de quarante-cinq mille environ, a atteint et dépasse, à l'heure où nous écrivons, le chiffre de cent quarante-six mille décorés vivants ! Quant aux décorés posthumes, leur nombre, cherché aux bonnes sources, n'est pas très loin du million. Tous les morts de la grande guerre recevront la médaille militaire ou la croix. La croix posthume décernée comme un salut collectif aux armées disparues, le ruban rouge couvrant de sa pourpre impersonnelle les montagnes et les plaines, Napoléon, qui se connaissait en hommes et en récompenses, n'avait pas songé à cet hommage symbolique et abstrait. Napoléon III, lui-même, plus épris de popularité que son oncle, et voulant glorifier d'une fois toutes nos luttes épiques de 1792 à 1815, ne visa que les survivants, bien clairsemés, d'ailleurs, — et n'institua qu'une médaille, celle de *Sainte-Hélène* (1857).

Pour les vivants, nous l'avons vu, on estime leur nombre à cent quarante-six mille environ. Mais, en haut lieu, l'on n'est sûr de rien. Les autorités départementales, débordées, ne font plus parvenir à la Grande Chancellerie les listes des

légionnaires décédés, et les évaluations se font au petit bonheur, comme pour les grains de sable au fond des mers.

Sur cette voie de l'excès prémédité ou consenti, on veut forcer l'union de choses incompatibles : on accouple des mots qui jurent de se trouver ensemble : la vulgarisation de l'élite ! Quoi qu'on en ait, le mot prêté à Mazarin obsède l'esprit : « Je ferai tant de ducs, qu'il sera honteux de l'être... et de ne pas l'être. »

Encore s'agissait-il de ducs.

L'attaque contre ce qui fut l'arche sainte de l'honneur national est, d'ailleurs, bien conduite. Le tapage que l'on mène, à l'ocasion, autour de la décoration tardive d'une sainte religieuse, d'un prêtre vénérable, d'un prélat illustre comme Mgr de Cabrières, qui reçut le ruban après quarante-sept ans de ministère épiscopal, et douze ans de cardinalat, et à côté duquel on accolait, par dérision, le nom du directeur d'un journal grivois décoré avec le prince de l'Église ; le soin qu'on prend de tirer de l'ombre, de temps à autre, quelque héros de la guerre plus ou moins oublié ; l'éclat qu'on cherche à donner à telle ou telle croix posthume, si long que soit déjà le délai écoulé, trahissent le désir de relever, ou de faire croire qu'on relève, les longs et mornes défilés qui, depuis 1920, se succèdent au *Journal officiel*. Malgré ces précautions ou ces repentirs, qui rappellent les stimulants donnés aux grands malades avant la fin, la Légion d'honneur, gonflée de parasites, perd de plus en plus sa raison d'être et jusqu'à sa figure, Pactole dénaturé, aux parcelles d'or de plus en plus rares dans un flot montant d'eaux troubles, où l'écume des « mares stagnantes » se mêle aux poisons de la rue Cadet. Un Maurras, honneur de la pensée française, n'est pas décoré ! Mais, au pôle opposé, un autre écrivain était commandeur quand il fallut lui enlever sa cravate souillée par de cyniques récidives dans la pire pornographie !

Par quelle haute ironie Gœthe répondrait-il si l'on prétendait l'honorer aujourd'hui comme il le fut autrefois? On ne s'étonne pas trop que des écrivains de grand relief, des femmes célèbres comme Mme Henri de Régnier, comme Marcelle Tinayre, aient décliné, en termes délicats, d'ailleurs, une décoration très répandue maintenant dans les milieux de la couture, et que le public n'aurait pas jugée à leur taille.

On comprend de même la réflexion qui vient à l'esprit du

légionnaire dont la décoration a précédé le conflit mondial, surtout s'il n'a été, depuis lors, l'objet d'aucune promotion ; il se sent rétrogradé. C'est-à-dire que sa récompense, que nous voulons croire méritée, n'a plus que le quart de son ancien prix, si l'on peut introduire des formules d'arithmétique dans un domaine d'impondérables tel que celui de l'honneur. Il y avait, avant la guerre, 40 000 chevaliers environ, il y en a aujourd'hui 100 000 de plus. Une simple division, et le quotient dira le préjudice résultant d'une telle inflation : le ruban a perdu plus de trois fois sa valeur. Un calcul analogue peut être fait pour les autres classes, officiers, commandeurs, etc... Qu'on stabilise ici comme dans le domaine monétaire, le vieux légionnaire ne sera pas plus enviable que le rentier...

*
* *

Certes, nous n'oublions pas que les innombrables exploits de la grande guerre ont projeté, sur certaines pages de notre Livre d'Or, les rayons d'une gloire impérissable. Mais nous ne craignons pas de dire que, dans les distributions abusives qui se succèdent sans interruption depuis la paix, l'élément militaire du front a été le moins bien servi et qu'il est débordé par le civil. Car est-il bien avéré que, parmi les myriades de croix distribuées au titre militaire à d'anciens mobilisés, beaucoup n'ont pas cherché l'électeur actuel sous l'ancien combattant? Des protestations autorisées adressées récemment au ministre de la Guerre ont mis en relief maints exemples typiques de ces escamotages? Ce n'est pas ainsi que Napoléon comprenait les croix qu'il réservait à ses vétérans. Même pour ceux-là, il se montrait économe. Après le cycle fameux de ses campagnes qui avaient coûté, elles aussi, à la France plus d'un million de morts et de mutilés, après les plus éblouissantes victoires, celles dont le chœur immortel chante sous les voûtes de l'Arc de Triomphe, le chiffre initial des légionnaires n'avait pas grossi d'un quart... En fait, la Légion d'honneur, après avoir été un ordre principalement militaire, fondé sur la gloire des armes, et où l'on n'avait accès, du civil, qu'en vertu de fonctions éminentes ou de services rendus à la face du pays, devient un ordre de caractère plutôt civil, fondé sur une conception très inférieure du mérite, et que la dé-

mocratie ouvre à toutes les intrusions et à tous les métiers, sans autre justification que l'adage commode : « Il n'y a pas de sot métier. » Déjà plus faible qu'il ne faudrait, la proportion du militaire, nous voulons dire de l'effectif combattant, va en décroissant presque sans arrêt. Chaque jour, un peu moins de panache, un peu plus d'ombre sur le drapeau... Façon sournoise de faire la guerre à la guerre, faute de pouvoir mettre l'honneur lui-même hors la loi...

C'est à cet affaissement des points de vue, à ce rapide abaissement de la toise, qu'est due la dépréciation grandissante de notre ordre national, accélérée encore, il y a peu, par des scandales retentissants. On se rappelle les lueurs projetées sur de sombres marchés d'influences, sur des trafics éhontés du ruban rouge, par l'instruction et la procédure qui menèrent le trio Ruotte, Dumoulin, Camuzet, jusque devant la Cour d'appel, avec des allusions malsonnantes à l'intervention des fonds secrets. Évoqués par ces tristes procès, les tripotages du gendre de M. Grévy, il y a près de cinquante ans, ne paraissaient plus guère que des jeux d'écolier...

C'est après tous ces épisodes, où la farce alterne avec l'opprobre, qu'on a vu se prononcer, dans le sein de la Légion, un courant de détachement, et presque de répudiation, vis-à-vis de notre ordre tel qu'il est aujourd'hui. Car qu'est-ce autre chose, en réalité, que cette formation toute nouvelle d'une « Association des décorés au péril de leur vie », sinon un retour collectif à la haute pensée du fondateur, et une sorte de sécession prononcée par des légionnaires qui, dans les cadres actuels, ne se reconnaissent plus à leur place?

Si nous ne citions pas les passages essentiels du manifeste des initiateurs, notre lecteur ne saisirait pas au juste la noble pensée qui les a conduits.

Profondément émus par certains scandales qui risquent de discréditer la Légion d'honneur, humiliés par le sourire trop souvent ironique des braves gens de France à l'égard du « ruban rouge », plus humiliés encore lorsque ce sourire émane de l'étranger, les légionnaires civils et militaires, « décorés au péril de leur vie », éprouvent aujourd'hui le besoin de se compter, de se connaître, et de contribuer, par leur exemple et leur action, à maintenir le prestige du glorieux ordre national auquel ils veulent rester fiers d'appartenir.

Ils savent que la Légion d'honneur n'a pas été créée pour eux seuls. Loin de prétendre monopoliser le mérite, ils ne contestent nullement celui de leurs collègues admis dans l'ordre pour d'autres motifs infiniment respectables... Ils désirent seulement se grouper en une vivante et utile amicale dont tous les membres sans exception auront obtenu le ruban rouge au danger...

C'est ainsi que l'Association des « décorés au péril de leur vie », du fait même de son institution, se propose de rappeler au pays, égaré par trop de rumeurs fâcheuses, qu'il y a toujours dans notre ordre de nombreuses croix attribuées pour cause de dévouement périlleux...

« Elle se propose de délivrer à ses membres une carte spéciale et un insigne ; en outre, avec la collaboration éclairée de son conseil juridique, elle dénoncera et flétrira, s'il y a lieu, toute action de nature à jeter le discrédit sur l'ordre.

Les fondateurs, invinciblement unis par les souvenirs de leurs souffrances et de leurs périls, recrutés parmi les hommes d'énergie et de volonté, s'engagent à défendre au regard de la France entière l'illustre institution qui, depuis plus d'un siècle, a stimulé tant de vertus, provoqué de si belles actions, et rendu hommage à tant de sang versé.

* * *

En peu de semaines, des centaines de noms (aujourd'hui près de deux mille) étaient, après de scrupuleuses vérifications, inscrits sur les tables d'airain de la nouvelle pléiade.

Préoccupé des témoignages de faveur qui, de tous les points du pays, venaient saluer le berceau d'une réforme si opportune, le Garde des Sceaux sentit la nécessité d'un geste de résipiscence et déposait, à la Chambre, un projet de loi qui fut voté le 7 juillet 1927. Cette loi prétendait corriger, non pas tous les abus, mais quelques vices trop notoires, et, sur un point particulier, restaurait certaines prérogatives du Conseil :

En voici le texte :

ARTICLE PREMIER. — L'article 13 du décret-loi du 16 mars 1852 est modifié de la manière suivante :

« Pour être nommé à un grade supérieur dans la Légion d'honneur il est indispensable d'avoir passé dans le grade inférieur, savoir :

« 1° Pour le grade d'officier, huit ans dans celui de chevalier ;

« 2° Pour le grade de commandeur, cinq ans dans celui d'officier ;

« 3° Pour le grade de grand officier, trois ans dans celui de commandeur ;

« 4° Pour le grade de grand'croix, trois ans dans celui de grand-officier.

« ART. 2. — En ce qui concerne les propositions présentées pour services exceptionnels, quel que soit le grade dans l'ordre dont il s'agisse, l'avis favorable du Conseil de l'ordre ne sera acquis que s'il réunit les deux tiers des membres présents.

« En pareil cas, les décrets portant des promotions et des nominations seront signés en Conseil des ministres. »

D'ailleurs, aucun considérant, aucune leçon de tempérance, aucun rappel à la pudeur. A ce geste du gouvernement, quelle fut la réponse du même gouvernement, c'est-à-dire des quatorze ou quinze ministres et sous-secrétaires d'État pressés, chacun, par une horde de postulants? Un ensemble de promotions (14 juillet, commémoration de l'armistice, 11 novembre, et 1er janvier 1928), telles qu'on n'en avait encore jamais vues, et dont les listes officielles, si on les eût mises bout à bout, auraient atteint la hauteur d'un quatrième étage.

Les promotions se suivent en listes énormes et risibles, à les croire dressées, trop souvent, par l'empereur Soulouque, fondateur lui aussi, en 1847, d'une Légion d'honneur à la mode de Haïti, au profit de ses ducs de la Limonade et de ses marquis de Trou-Bonbon. L'abondance des noirs épanouis que l'on croise avec le ruban, ou mieux encore, à leur boutonnière, donne tout son coloris à ce rapprochement.

La part de plus en plus copieuse des étrangers dans ces largesses doit retenir l'attention.

Quelques regards promenés autour de soi un jour de foule découvrent, sous la gamme polychrome des faciès exotiques, toutes les provenances d'une tour de Babel décorée en bloc. Distribué de ce côté avec moins de garanties encore qu'on n'en demande aux Français, notre insigne national devient ainsi, pour les touristes venus du dehors, un accessoire obligé de leur costume de voyage. Comme ceux-ci se croient astreints à moins de tenue, s'il se peut, que nos compa-

triotes décorés, il s'ensuit que cet emblème court un supplément d'aventures dont l'observateur est choqué tous les jours.

En somme, c'est en France que triomphe le paradoxe du droit à la gloire, proche parent du droit au travail, du droit à la paresse et du droit à la rente.

On a pu mesurer la progression accomplie en ce sens au banquet offert par la Société des cuisiniers français à son président, avec l'assistance officielle du Ministre de l'Instruction publique, pour fêter sa *rosette!* « Ce n'est pas tant, dit gravement un commentateur, en citant quelques régalades, pour avoir créé la pêche *Melba* qu'il reçoit cette distinction. C'est pour avoir été soixante ans l'ambassadeur de la vraie cuisine française dans le monde ! »

Une fois sur cette pente, on va loin.

Affirmons-le franchement, après *le Misanthrope :*

..... le temps ne fait rien à l'affaire.

En tant que facteur de mérite à lui seul, il doit être écarté. S'il n'y a pas de sot métier, ce n'est point un titre péremptoire à l'hommage national par excellence que d'avoir exercé, pendant deux ou trois générations, un métier sans reproche, mais sans lustre. C'est un heureux cas de longévité, rien de plus. Un brevet, un insigne civique, un éloge chaleureux du maire, pourquoi davantage? C'est une prétention saugrenue de notre démocratie d'avoir découvert le cachet des élites là où la nature des choses se refuse à le placer. Si l'on décore n'importe qui pour avoir été n'importe quoi pendant un demi-siècle, ou moins, Gribouille, Crinquebille et Gavroche peuvent attendre leur tour. Il viendra.

La vraie raison pour ne pas refuser le ruban rouge dans des conditions comme celles-là, c'est que ce ruban ne vaut plus rien.

Est-ce à cette règle-là que l'on veut arriver?

Il y a une règle, cependant : Elle se trouve, sauf erreur, dans la loi du 25 juillet 1873, sur les récompenses nationales, qui stipule que, pour mériter le ruban rouge, il faut avoir exercé *avec distinction et pendant quinze ans* des fonctions militaires ou civiles.

Les derniers tableaux du ministère du Travail nous montrent, parmi les promus, des ouvriers toupilleurs, des horlogers, des fabricants de bouchons, tous excellentes

gens, n'en doutons pas. On aimerait à savoir, malgré tout, si les conditions de la loi précitée ont bien trouvé, dans leur cas, un strict équivalent, ou si l'artisanat honnêtement pratiqué une vie durant n'est pas ici un simple prétexte pour capter ou pour reconnaître, par une mise en scène sans aucune proportion avec l'événement, les sympathies et les suffrages de telle ou telle corporation influente aux jours de scrutin. Nul ne se voilera la face au scandale d'une telle hypothèse.

En réalité, pour répondre à la pensée de son fondateur, la Légion d'honneur doit être une sélection des meilleurs entre les meilleurs. Pour y avoir sa place, pour lui emprunter un de ses rayons, il faut lui apporter soi-même quelque éclat, et le fait que le principe est violé tous les jours n'excuse rien. Avec le postulat démagogique que tout se vaut, que tout est égal, que tout est ouvert à tout et à tous, on arrive à cette formule que notre ordre ne sera vraiment national que lorsqu'il sera porté par toute la nation. Tout le monde l'exige, tout le monde l'aura, jusqu'à ce que personne n'en veuille plus.

*
* *

Le même phénomène d'inflation démesurée et de dépréciation consécutive se note pour la médaille militaire. Fondée en 1852 (1), elle a pour objet d'être, à côté de la Légion d'honneur, le signe exclusif de la valeur déployée devant l'ennemi. Stimulant incomparable pour les troupes, porté avec fierté par des souverains, ambitionné par les généraux, cet insigne avait gardé, jusqu'à la paix, son prestige intact aux yeux, non seulement de la nation, mais de l'étranger. Jusqu'à ces dernières années, il fallait, en principe, cinq citations pour l'obtenir. La citation répétée cinq fois faisait largement disparaître ce qu'il pouvait y avoir, parfois, de hasard et de bonne chance dans un danger affronté sans dommage, et même dans une action d'éclat. Le courage persévérant et prêt à toute heure, la fermeté inébranlable de l'âme, l'acceptation permanente du sacrifice, tout ce qui fait le héros dans son essence, les cinq citations l'attestaient.

Le relâchement de toutes les règles, joint à l'action persistante exercée dans un sens plutôt politicien que mili-

(1) Décrets du Président de la République des 22 janvier et 23 février, 1852.

taire par certains chefs de file des anciens combattants, ont amené ce résultat qu'en peu de temps les cinq citations ont été réduites à quatre, puis à trois, puis à deux, et qu'on peut entrevoir le jour où, sous la poussée des postulants, une mention accidentelle paraîtra un titre suffisant pour faire décerner à des catégories plus ou moins compactes de candidats le signe qui désignait autrefois un brave parmi les plus braves.

Ce n'est pas sans un sentiment plus attristé à chaque page que l'auteur de cette étude a suivi ainsi, de décade en décade, le déclin continu de notre ordre national, jusqu'à le voir aujourd'hui moqué par beaucoup de ceux-là même qui le portent et livré, en quelque sorte, par ses défenseurs attitrés, aux abois de la curée. Là, comme ailleurs, la démagogie délirante et sans frein a laissé la marque de sa dent et de son écume. Là, comme ailleurs, il faudra, si l'on veut faire quelque chose, refouler ces intrusions sans cesse plus audacieuses, et revenir aux principes. Les « décorés au péril de leur vie » ont commencé la lutte en choisissant le meilleur point de départ : le danger couru pour le service du pays. Au nom de la devise inscrite sur le glorieux emblème : *Honneur et Patrie*, ils ont le droit de parler ferme et de parler haut. Que le pays les entende et les appuie. Si quelque chance de redressement s'offre encore à l'ordre jadis si prestigieux dont ils sont la suprême parure, et, par là, à la conscience et à la dignité civiques, au ressort moral que cet ordre symbolise, c'est de ce côté que le salut viendra, et non d'ailleurs...

A moins que ce grand naufrage, déjà commencé, ne doive s'achever dans l'engloutissement total, pour la joie diabolique des naufrageurs, et au milieu de l'indifférence d'une époque qui se dit réaliste, et qui croit travailler à la paix en désertant l'école des La Tour d'Auvergne et des Bayard...

Paul Le Faivre,
Ministre plénipotentiaire.

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

XI

C'est seulement en janvier 1856, c'est-à-dire seize mois après la conquête de son Prix de Rome, que Carpeaux, libéré de ces obligations et tracas, et à peu près guéri des maux d'yeux si inquiétants pour sa vue, se met en route pour la Villa Médicis.

Son directeur, M. Schnetz, et les camarades qui, sans nouvelles de lui, l'y attendent, commencent à fortement s'étonner de son silence et de ses lenteurs. Leurs lettres prouvent qu'un tel retard, non justifié, est devenu sous les ombrages du *Bosco* le thème de maintes plaisanteries. C'est un jeu que de chercher où Carpeaux reste enfoui pour se dérober aux avantages du Prix de Rome qu'il a tant souhaité. Et plus tard cette même interrogation se reproduira, aussi narquoise, lorsque, en 1859, il s'attardera dans Paris pour obtenir une prolongation de séjour à Rome lui permettant d'achever son *Ugolin*, et à Valenciennes, son refuge de prédilection, où il travaillait d'après une figure qui rayonnera dans ses plus charmantes œuvres.

Dès son arrivée à la Villa, le voici en lutte avec son directeur, que déjà la fantaisie de sa conduite a indisposé contre

(1) Cf. *la Revue universelle*, des 1er et 15 août. Copyright by Librairie Plon.

lui. Le règlement en main, M. Schnetz veut qu'il exécute, d'après l'antique, le marbre traditionnel. Prétextant le périlleux mal dont il est à peine guéri et dont sa vue reste menacée, Carpeaux s'y refuse. Le directeur s'incline devant l'ordre du médecin. Mais ce nouvel incident avive en lui l'impression que Carpeaux est un hôte difficile, obstiné, à foucades, avec lequel sa vigilance doit être fermement aux aguets. Désormais, à l'égard de ce que demandera cet élève un peu rétif, son premier mouvement sera de méfiance et de refus.

Avec l'autorisation sans bonne grâce de M. Schnetz, Carpeaux se borne donc à modeler ce buste, très vivant, de *l'Enfant boudeur* dont l'image a popularisé l'observation amusante et l'intensité d'expression.

Il travaille passionnément, mais à sa manière. La découverte des rues grouillantes et pittoresques de Rome lui est un enchantement. Son carnet de croquis en poche, il les parcourt, se mêle à leur vie. Et, dès qu'il aperçoit une figure ou une attitude intéressantes, un saisissant aspect de la foule, une scène inattendue dans un éclairage qui en augmente l'effet, il note toutes ces visions en quelques traits rapides. Lui qui a toujours été à l'affût des spectacles de la rue, avec quelle joie il se tient au milieu d'une population frémissante dont la vie s'écoule au dehors et dans la lumière ! Ce preste et prodigieux observateur des rapides mouvements, des gestes les plus furtifs, ne se lasse jamais de fixer ses impressions toujours vives. Il n'est pas d'artiste qui, mieux et avec plus d'amour que lui, ait su éterniser de quelques coups de crayon, la changeante mimique de l'humanité en action.

Du plaisir de regarder le remuement des rues dans le ghetto et autres quartiers populeux, ou les figures rustiques de la campagne romaine, il passe à l'enchantement des musées. Là il découvre, avec Raphaël et Vinci, Michel-Ange, devant les œuvres duquel il reste des heures en contemplation, qu'il proclame avec ferveur son maître, et qu'il admirera pieusement jusqu'à son dernier souffle.

Loin de l'accabler, cette ardente interrogation des maîtres d'autrefois l'exalte et l'encourage à l'effort créateur. Il échappe à l' « emprise » d'Henri Lemaire, dont le souvenir l'a hanté si longtemps, de Duret, avec lequel il a trop travaillé pour ne pas être un peu marqué de son influence, et même de l'original et puissant sculpteur David d'Angers

dont il a recueilli les modes de composition, tels qu'ils se révèlent par exemple dans le fronton du Panthéon.

Alors, brusquement apparaît dans son œuvre l'empreinte de son seul et vrai maître vivant : le grand Rude.

Soit parce que ses leçons lui reviennent en mémoire plus impérieusement que jamais, soit parce qu'il est heureux de lui rendre hommage par l'une de ses premières œuvres et de lui témoigner sa gratitude en s'avouant son disciple, à Rome même il modèle son délicieux petit *Pêcheur napolitain*, connu encore sous le titre de *l'Enfant à la coquille* qui incontestablement s'apparente à *L'Enfant à la tortue* de Rude.

Déjà c'est tout ce que nous aimons le plus en Carpeaux : la vie, la vérité, la grâce, la curiosité mutine, l'espièglerie heureuse. La leçon de Rude qu'il applique est celle du modèle vivant, l'idée de sculpter un jeune corps avec la souplesse d'une de ses attitudes familières.

Dans cette charmante figure on retrouve ce qui caractérise le mieux Carpeaux, son amour de la jeunesse enivrée et rieuse, son goût très vif pour ce qu'il y a de plus frais, de plus libre et de plus joyeux dans l'humanité, tout ce qu'il saura mettre de grâce dans sa représentation.

Il n'est pas un fragment de ce petit corps qui ne participe à l'expression de surprise et de contentement. Le charmant sourire des yeux, des lèvres, des joues, des fossettes est comme l'heureux fleurissement de la tension nerveuse dont frémit cet enfant nu, qu'on sent si plein d'allégresse sous le soleil.

A la Villa Médicis, on a la certitude d'envoyer à Paris une belle œuvre. Mais, au quai Conti, l'impression est différente : l'Académie et l'École des Beaux-Arts rechignent. L'insolence de cette jeune vie effarouche des artistes dont la plupart s'accommodent paresseusement des formules. Ils confient — choix bizarre ! — à un musicien, Halévy, le soin d'exprimer, dans un rapport, leurs critiques, leur blâme et leur sévère conseil d'un art plus élevé. Pauvres gens ! Les écrits restent et l'histoire ne peut les ignorer.

Avec la sereine autorité de l'insensibilité et de l'incompétence, le musicien Halévy exprime des regrets à propos de cet adorable chef-d'œuvre. Le nom qu'il donne à cette figure, celui de « jeune berger », révèle qu'il ne s'est pas accordé le plaisir de la bien regarder. Car le bonnet et le coquillage auraient dû suffire pour le mieux renseigner. De très haut il déclare : « L'Académie aurait désiré que le modèle

dont M. Carpeaux faisait librement le choix lui eût permis de mieux montrer l'heureuse alliance de la beauté et de la vérité. L'étude de la vérité est une qualité précieuse. Que M. Carpeaux la conserve dans tous ses travaux *et qu'il cherche en même temps à élever son style en exerçant son talent sur de nobles sujets.* »

Carpeaux est furieux, mais non abattu. Sans outrecuidance il a désormais foi en lui-même. Il est sûr de ce que vaut cette charmante œuvre injustement traitée. Puis les beautés artistiques de la Ville éternelle l'enfièvrent. Il vit dans la surexcitation et l'allégresse. A la Villa Médicis même, il est dans l'enchantement d'une amitié nouvelle et de tout un monde idéal qu'elle vient de lui révéler.

Là il s'est étroitement lié avec un autre lauréat du Prix de Rome, le graveur Soumy, qui, très littéraire, l'associe à ses lectures et à ses méditations. Homme de talent et d'avenir, qu'une mort prématurée — il se suicida — empêcha de réaliser tout ce qu'il portait en lui, Soumy était un solitaire mélancolique. D'une extrême sensibilité et d'une intelligence réfléchie, il vivait replié sur lui-même. Ses camarades de la Villa ne l'intéressaient que médiocrement. Seul, Carpeaux lui avait plu par tout ce qu'il y avait d'ardent et de profond en sa nature, par sa fière indépendance et ses idées originales. Ayant beaucoup plus de lecture que Carpeaux, il se rendait compte de ce qui manquait encore à l'éducation de son esprit. De préférence il l'attira vers les livres tragiques et tourmentés où sa sombre pensée se réfugiait avec une volupté douloureuse.

Par la domination d'une âme concentrée et farouche, par la force d'une amitié délicate et grave en même temps qu'impérieuse, très vite Soumy exerce une grande influence sur Carpeaux.

Il est, lui, Carpeaux, d'esprit clair, de tempérament spontané et fougueux. Il aime la vie, ses beaux spectacles et ses joies. Il ne s'immobilise pas en rêveries désenchantées. Il a la vigueur morale d'un enfant du peuple qui, dès sa jeunesse aux prises avec les pires difficultés, a le courage de la bataille et le goût de la victoire. Son enthousiasme réagit donc contre le morbide repliement de son camarade. Mais, comme il est passionnément réfléchi et comme il a le sens du drame, il pénètre avec ardeur dans le tragique des livres qui s'offrent à sa curiosité intellectuelle.

La Divine Comédie du Dante est l'une des prédilections de Soumy. Son esprit est à l'aise dans les visions de l'enfer. Il y entraîne Carpeaux. Bouleversé par tout ce pathétique, celui-ci y trouve à chaque page des inspirations saisissantes. Il y voit palpiter et panteler tout un monde.

En particulier, à la lecture du chant XXXIII de l'*Enfer*, où, avec une sobriété poignante, le comte Ugolin narre les souffrances de ses quatre fils, mourant de faim au fond du cachot où ils sont enfermés avec lui, et ses propres tortures morales et physiques, Carpeaux est si étreint d'émotion que tout de suite ce déchirement lui apparaît sous la forme d'une statue.

L'image s'en compose dans son esprit. Elle est en lui et il vit pour elle. Désormais il lui donne toute sa pensée. Les croquis succèdent aux croquis. Et voici les formes de l'esquisse qui commencent à apparaître dans la glaise.

Pour la première fois, dans une lettre de septembre 1858 à son ami J.-B. Foucart, il fait confidence de ce projet qui va passionner et remplir quatre années de sa vie :

« ...Toutefois ma santé n'est pas atteinte, car je me sens de force à travailler et je vais bientôt commencer mon dernier envoi, *Ugolin*, chant XXXIII, *Enfer* du Dante : « Quand j'eus reconnu mon propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup disant : O père, il nous sera moins douloureux si tu manges de nous... etc... »

C'est l'une des grandes, longues et décisives batailles de la vie de Carpeaux qui s'engage.

Il était dans une trop belle exaltation créatrice pour s'attarder aux injustes critiques dont, sur un ton doctoral, un musicien venait de saluer l'une de ses plus charmantes œuvres, destinée à une célébrité rapide. Il réservait toute sa force pour l'exécution de l'image qui l'obsédait.

XII

Jusqu'alors il n'avait lutté que pour montrer, faire accueillir et réaliser, en marbre ou en bronze, les œuvres qu'il avait librement modelées.

Maintenant va commencer l'interminable bataille d'abord

contre le directeur de la Villa Médicis, puis contre les pouvoirs publics, ministères, administrations, municipalités, et contre tous les architectes des divers monuments qu'il est chargé de décorer, pour exécuter son œuvre telle qu'il la conçoit et qu'il la sent.

Et, à part la Fontaine du Luxembourg — dont on a d'ailleurs la sottise de ne lui confier que les figures tournantes de la partie haute, alors que, excellent animalier, il eût admirablement fait bondir les chevaux dans l'eau jaillissante du bassin — tous ces bas-reliefs, toutes ces statues ne seront que des réductions et des rétrécissements de ses projets.

Les ensembles de figures qu'il rêvait avec tant d'amour furent invariablement tronquées. Et ni le génie, ni le succès et la gloire, ni l'exceptionnelle faveur du souverain — qui, à maintes reprises, le préserva de mesures plus sévères — ne pourra le protéger contre ces taquineries et ces amputations.

Si splendide, riche, enivrante que soit l'œuvre de Carpeaux, elle n'est qu'une parcelle de la prodigieuse floraison des formes nées dans son cerveau. Encore lui a-t-il sans cesse fallu se mettre en défense pour ne la point trop laisser mutiler.

Mais lorsqu'en pleine ivresse de création il commença de bâtir son groupe d'*Ugolin et ses enfants*, qui depuis plusieurs mois l'obsédait et qui devait marquer une décisive étape de sa vie, il était loin de se douter de la lutte qu'il devrait soutenir quatre années durant, d'abord pour réaliser ce chef-d'œuvre tel qu'il l'avait conçu, ensuite pour l'imposer à l'incompréhension et à la mauvaise volonté de l'Académie des Beaux-Arts qui, malgré l'enthousiasme de l'élite à Rome et à Paris, prétendit refuser son exécution en bronze.

Carpeaux y pensait nuit et jour. Toute sa force nerveuse était tendue vers ce projet. Il le portait avec lui dans ses promenades à travers les rues populeuses de la Ville Éternelle. Il ne s'en laissait distraire par rien et lui sacrifiait les joies et les enchantements de sa jeunesse. Plus tard, dans l'une de ses lettres, il pourra justement parler, avec une fierté un peu mélancolique, de la « sagesse » à laquelle, fervent moine de l'art, il se condamna farouchement.

Le plus dur sacrifice auquel, par fidélité à son œuvre, ce

tendre passionné se résigna, fut celui d'un jeune amour, délicat, éperdu et touchant, qui soudain s'offrit à sa solitude embrasée.

Carpeaux était né pour l'amour. Il l'appelait de tous ses vœux. D'abord pour l'illumination qu'il met au cœur des êtres et la douce allégresse qu'il apporte dans leur vie. Dès son jeune âge il rêva d'un foyer plein de tendresse. En outre il voyait dans l'amour, non seulement une des conditions du bonheur, mais l'une des plus miraculeuses sources d'inspiration. Loin de le séparer de l'art, il l'y mêlait étroitement. Maintes lettres de lui en font foi.

Or voici que l'amour s'éveille en son âme tourmentée, et fleurit — jusqu'à la mort — dans le cœur d'une très belle jeune paysanne du Transtévère dont la magnificence bouleverse le jeune sculpteur.

C'est Carpeaux lui-même qui, bien plus tard, après son mariage si joliment et noblement heureux durant quelques mois, conta d'une voix émue ce petit drame sentimental.

Quelques amis étaient les hôtes du jeune couple dans la maison du boulevard Exelmans où il abritait son bonheur. Après le déjeuner on était venu prendre le café sous les tilleuls du jardin. On évoquait gaiement des souvenirs. Et l'un des convives ayant demandé à Carpeaux si, comme tant d'artistes, il n'avait pas eu à Rome quelque poétique aventure, tous les autres insistèrent pour obtenir la confidence d'un émoi de sa jeunesse.

Parmi eux se trouvait un ancien praticien de Carpeaux, Etienne Carjat, qui, lettré et devenu journaliste, venait de consacrer au grand artiste qu'il aimait un élogieux article. Rentré chez lui il nota le récit de cet épisode et, après la mort de Carpeaux, le publia sans que Mme Carpeaux, si vigilante gardienne de la mémoire de son mari, ait contesté l'exactitude de ces propos tenus devant elle et avec son assentiment. Et c'est Mme Clément-Carpeaux, la fille du sculpteur, qui, ayant toujours entendu sa mère les confirmer, me les a donnés comme authentiques.

A Rome, pour s'isoler selon sa fantaisie et travailler plus commodément à sa guise, Carpeaux — si modestes que fussent ses ressources — avait loué un petit atelier. Il s'y enfermait volontiers pour y mûrir ses projets hors de l'atmosphère de la Villa Médicis et pour y chercher la forme de ses imaginations.

Un jour que le travail n'allait guère et que le jeune sculpteur réussissait mal à pétrir dans la glaise son rêve, il se promenait doucement au soleil.

D'une allure nonchalante — qui ne lui était point habituelle — il longeait le haut mur soutenant une terrasse où s'étalait la luxuriance d'un vaste et beau jardin.

Et voilà que tout à coup, sur la blancheur irradiée de cette muraille, silencieusement se dessine l'ombre d'une paysanne de la campagne romaine, au torse puissant, aux hanches développées. Les bras relevés en une attitude harmonieuse, elle portait sur la tête une corbeille de fruits.

Quelle surprise que la soudaine et mystérieuse apparition de cette ombre si vivante dans la lumière ! Quelle grâce dans la plénitude des formes !

Intéressé par un tel surgissement, Carpeaux se retourne. Et le jeune visage, doré, aux fraîches transparences de fleurs sous l'ambre du teint, aux grands yeux calmes et doux dans leur cerne brun, est digne du corps que maintenant il admire dans sa vraie couleur et dans son émouvante réalité.

La sensation du mystère a disparu. Mais il arrive que le vrai soit plus beau que le songe. Émerveillé, Carpeaux reste immobile et muet. Flattée de cet étonnement qui lui est un hommage, la belle fille sourit au jeune promeneur dont le beau regard brillant et fiévreux dans un teint mat, le front puissamment lumineux font sur elle une forte impression.

Enhardi par ce sourire, Carpeaux parle à la jeune paysanne qui, amusée du trouble si naïvement révélé, abaisse sa corbeille dans un geste infiniment plus souple encore, lui offre, avec une grâce mutine, l'une des figues fraîches que contenait le panier de jonc tressé.

Au regard de ce passant qui contemple avec une ferveur chaste les lignes de son corps et les traits de son visage, la fille d'un pays de beauté où l'on a la tradition de l'art, reconnaît la noblesse de la flamme qu'elle vient de voir s'allumer pour elle.

— Toi, tu es artiste, n'est-ce pas? demande-t-elle, toujours souriante.

— Oui ! répond fièrement Carpeaux.

Et comme, en lui-même, à cette minute d'enchantement, la passion artistique domine le désir de l'homme (d'ailleurs les deux s'accorderaient fort bien), il ajoute, insinuant :

— Et si tu voulais venir poser !

Intervenant d'un air revêche et sur un ton sec, une vieille et acariâtre matrone qui l'accompagnait rompt aussitôt l'entretien :

— Impossible ! coupe-t-elle. Nous quittons Rome aujourd'hui.

Carpeaux insiste, supplie du regard l'Ève des champs. Afin de capter la duègne rustique, qu'il soupçonne d'avarice, il propose, comme rémunération des séances, un prix ruineux pour sa bourse fort plate. Mais, si cupide que pût être la vieille, elle reste inflexible et, sans plus attendre sa fille, elle se met en route en lui ordonnant, d'un geste impérieux, de la suivre.

Émue et tentée, peut-être ayant pitié de la tristesse qui trahit la déconvenue de l'artiste, la jeune fille laisse sa mère prendre les devants, s'attarde près de lui et, sur un ton grave, s'engage :

— Où demeures-tu? Je reviendrai te voir aussitôt après les vendanges.

En hâte Carpeaux inscrit l'adresse de son atelier personnel sur une feuille arrachée à son carnet de croquis. D'un gracieux geste de sa main admirable elle la prend et la met dans son corsage :

— Tu peux compter sur moi ! dit-elle simplement.

— Promis? implore, d'un mot et d'un regard, le jeune sculpteur.

— Juré ! répond-elle en souriant, d'un air ravi et mystérieux.

Le sculpteur a tout juste le temps de lui murmurer un tendre merci et déjà, d'une harmonieuse envolée, elle rejoint sa mère bougonnante.

Le prestige de l'art a conquis cette fille d'un pays où les plus simples en ont le respect et, par lui, la séduction de l'homme fiévreux, passionné, volontaire, s'est glissée dans ce jeune être ardent et sensible.

Carpeaux revient délicieusement troublé au milieu de ses maquettes. L'ombre qui s'était projetée devant ses yeux sur l'éblouissante clarté de la muraille est pour ainsi dire entrée dans son cœur. La belle image le possède. Pendant plusieurs semaines il est hanté par l'enivrante vision. De mémoire, il dessine le noble visage aux lignes pures, le corps d'une aisance divine en sa jeune plénitude. Il a du mal à se ressaisir pour ses travaux en cours et même pour son groupe d'*Ugolin*,

auquel jusqu'alors il avait donné entièrement sa pensée. Il lui faut toute son énergie pour ne plus s'en laisser distraire. Ce n'est que peu à peu, au prix d'un effort continu, qu'il redevient maître de lui et que l'*Ugolin* reprend possession de son esprit. A mesure que l'image de la jeune fille s'efface devant les personnages du fameux groupe qu'il s'agit de faire vivre, Carpeaux en arrive presque à l'oublier.

Et — tant le sculpteur est obsédé par son œuvre — la belle Transtévérine n'est guère plus pour lui qu'une étrangère lorsque, un beau matin de septembre, elle frappe à son huis et se silhouette dans l'encadrement de la porte.

La paysanne n'a pas oublié, elle. Aucune autre préoccupation n'a décoloré le charmant souvenir de la rencontre où, dans le regard admiratif d'un artiste qui laissait voir aussi une émotion amoureuse, elle avait lu un attendrissant hommage à sa beauté.

Souriante, elle entre d'un bond joyeux dans l'atelier.

— Tu vois que je tiens parole ! dit-elle gaiement.

Et elle a mis une coquetterie à réapparaître dans le costume et l'attitude même qui, quelques semaines plus tôt, firent — elle l'avait senti — une si forte impression sur le promeneur charmé. Avec le même harmonieux mouvement des bras, qui fait saillir sa jeune poitrine et la belle courbe de sa hanche, elle soutient sur sa tête une corbeille chargée de fruits. Cette fois, ce n'est pas de figues qu'elle est emplie, mais de lourdes grappes violettes et dorées.

D'un geste gracieux, auquel tout le corps participe souplement, et qui dégage sa jolie tête rieuse, elle pose à terre sa corbeille. Mutine, elle coupe d'une grappe rebondie quelques grains, comme lumineux du soleil qui les a mûris, et les glisse dans la bouche du sculpteur qui, ébloui, ne résiste pas à ce jeu.

Il a suffi que la belle paysanne ressurgisse pour qu'aussitôt l'ensorcellement renaisse.

— Sont-ils bons? demande-t-elle espiègle et câline. Je les ai cueillis pour toi...

Sous cette attaque tendre et résolue, Carpeaux — qui s'était déshabitué de ce rêve ardent — se montre déconcerté avec un peu de gaucherie.

La visiteuse s'en amuse et part d'un éclat de rire qui, sous la splendeur de ses lèvres rouges, découvre la lumière

d'adorables petites dents enfantines. L'émotion et l'embarras de Carpeaux s'en accroissent.

— Tu es timide, toi, un artiste? s'exclame-t-elle étonnée et divertie... C'est drôle. Mais j'aime mieux ça.

Puis tout à coup, comme pour mieux faire admirer l'entière magnificence de sa jeunesse, elle se campe devant lui, les poings sur les hanches, la poitrine provocante, sa tête d'un dessin si pur orgueilleusement relevée.

— Me trouves-tu belle? interroge-t-elle avec une assurance enjouée.

Devenu peu à peu familier avec cette radieuse apparition, Carpeaux ne fait connaître sa réponse que par deux baisers sur les joues. Et, tout en badinant sur un ton d'allégresse extasiée, il l'attire près de lui sur un divan. La visiteuse n'en est point effarouchée.

— Comment t'appelles-tu, demanda-t-elle après l'avoir regardé gravement jusqu'au fond des yeux.

— Jean-Baptiste. Et toi?

— La Palombella.

— Gracieux nom ! Qui te l'a donné?

— Les gens de mon village parce que, chez nous, les colombes se posent sur mes épaules, sur mes cheveux et s'abattent pour becqueter le maïs dans mes doigts.

Ce fut alors un libre caquetage d'oiseau jaseur et joyeusement apprivoisé. Le charme de ce tête-à-tête grisait l'inflammable Carpeaux, fort sensible — son œuvre le prouvera— — aux séductions de la beauté jeune. Si bien que, plus du tout intimidé et soudain entreprenant comme peuvent l'être les timides passionnés, il devient hardi au point qu'un soufflet gentiment donné punit ses indiscrétions trop pressantes.

— Je ne suis pas ce que tu penses ! proteste-t-elle indignée, en défroissant sa jupe et en se relevant avec prestesse... Afin de faire plaisir à l'artiste que tu es, je suis venue pour poser. Travaille.

Déçu et fort penaud, Carpeaux se met à modeler son visage dans la glaise. La jeune fille est si belle ! Et comment l'offenser en refusant ce que, de bonne foi, elle était venue donner? A mesure qu'il modèle, la joie de l'artiste fait oublier à l'homme sa déconvenue ; l'art l'emporte sur l'amour et le désir. Bien vite Carpeaux est tout à l'œuvre que la jeune Transtévérine lui inspire. Et l'émotion est si forte que plus

tard nous reverrons dans les expositions, puis dans les musées, ce buste de la Palombella, ainsi exécuté dans la fièvre, et digne de l'immortalité.

Ravie et curieuse, peut-être repentante aussi des brusqueries de sa pudeur alarmée, la Palombella profite d'une minute d'accalmie, où le sculpteur médite devant son ébauche, pour s'élancer et voir ce qu'il a fait d'après son visage.

Elle se retrouve. Elle est contente et fière. Dès le premier jour la jeune fille s'est senti au cœur un penchant pour le jeune homme. Sans cela se serait-elle rappelé le promeneur inconnu et, désobéissant à sa mère, lui eût-elle apporté l'illumination de sa beauté? Mais, pour la conquérir entièrement, il a fallu le prestige de l'art. Aux yeux de cette belle fille, héritière inconsciente d'une antique tradition de beauté, le blême passant, au regard de flamme, au front de lumière, vient de se révéler un de ces magiciens créateurs des nobles formes vivantes au milieu desquelles s'est écoulée son enfance. L'admiration fortifie l'instinctif amour.

Très émue, avec beaucoup de confusion et de soudaine gravité, la Palombella l'embrasse puis roucoule :

— La vie naît sous tes doigts. C'est beau, ce que tu fais. Je t'aimerais bien si tu voulais!

— Si je le veux? proteste Carpeaux tout à fait sincère avec lui-même.

Et, bouleversé, il essaie d'achever sa tendre réponse dans un enlacement. Mais, luttant contre elle-même, la jeune fille s'échappe avec douceur.

— Non! Non! Plus tard d'autres baisers... Ce matin, assez de bonheur!... Attendons le jour où nous nous reverrons!

— Mais quand? implore le fougueux Carpeaux tout frémissant.

— Lorsque tu m'appelleras! Dans deux semaines, par exemple. Mais je veux que ce soit toi qui me demandes de revenir... Tu m'as donné ton adresse. Je vais te dicter la mienne. Tu m'écriras. Notre curé m'a appris à lire. Et, il n'y a que moi d'aussi savante dans notre village.

Le sculpteur la cajole et la supplie de rester. Mais, doucement résolue et malheureuse du sacrifice qu'elle fait, elle recule vers la porte sans cesser de fixer sur les yeux du jeune homme ses magnifiques regards adorants et tristes.

Carpeaux s'étant baissé afin de lui rendre sa corbeille

qu'elle semblait oublier, elle s'enfuit pour s'arracher à l'attendrissement qui l'affaiblissait. Et de derrière la porte brusquement refermée, elle lui crie avec une gaieté feinte et sur un ton de moquerie qui lui brise le cœur :

— Non ! Garde les raisins ! Tant qu'ils dureront, il faudra bien que tu penses à la Palombella !

Bouleversé, fou de désir, Carpeaux reste en même temps comme anéanti par cette brusque évasion qu'il n'a pu empêcher. Cette voix lointaine dans l'escalier et l'accent douloureux de ce triste rire forcé, lui donnent froid au cœur. Il lui semble que la lumière s'est retirée de l'atelier et qu'elles-mêmes, les ébauches de son *Ugolin*, ne sont que d'indistinctes ombres sans vie. La surexcitation et la fièvre succèdent bientôt à cet accablement. L'ardent solitaire est hanté par le souvenir de la belle fille dont il a senti le jeune corps dans ses bras. Jusqu'alors sa pauvreté, la dure conquête du pain quotidien, l'ensorcellement de son art ne lui ont pas laissé le loisir de l'aventure. La femme ne s'est révélée à lui qu'en de brèves et passagères étreintes. L'amour qu'il souhaitait avec tant de ferveur, Carpeaux ne le connaissait guère que par son imagination passionnée. Et voilà qu'il s'offre à son rêve sous la forme, si séduisante pour un artiste, de la beauté jeune, libre, harmonieuse et saine, où rayonne une âme sans bassesse. Car, conservant dignité et pudeur en son instinctif élan, elle a su se faire respecter.

Pendant plusieurs jours Carpeaux est comme possédé par cet enchantement. Il revoit la fraîcheur dorée du beau visage au lourd et doux regard chargé de tendresse. Il sent sous ses lèvres le grain serré et lisse de ses joues aux fermes lignes qu'il a embrassées. Il se rappelle la tiédeur et l'appuiement des lèvres qui lui rendirent ses baisers, l'odeur de ce jeune corps aux mouvements souples, aux gestes harmonieux. Il réentend le beau rire d'une franchise si gaie, la caressante voix aux paroles naïves et ardemment sincères.

Carpeaux aime. Il est aimé. Peut-être le bonheur, immédiat et simple, est-il dans cette union?

Mais, peu à peu, le groupe d'*Ugolin* cesse d'être un lointain fantôme. Il ressurgit des ténèbres où l'amoureuse nostalgie du sculpteur l'a momentanément relégué. Peu à peu l'art reprend, dans l'esprit du jeune sculpteur, sa grandeur impérieuse. Son culte exige les plus cruels sacrifices. Sans doute, aux premières heures de cette griserie, Carpeaux, se rappe-

lant les illustres exemples de l'amour inspirant l'œuvre de beauté, se répétait à lui-même les noms conjugués de Dante et de Béatrix, de Laure et de Pétrarque, de Raphaël et de la Fornarina.

Souvenirs enchanteurs ! Mais, pour lui, l'union avec la délicieuse Transtévérine, c'est le renoncement aux beaux projets, aux nobles ambitions d'art qui déjà lui ont tant coûté, c'est la replongée peut-être définitive dans la misère, dans l'irritant supplice des petites besognes nourricières, qui, mangeant les forces et les heures, empêchent la création des grandes œuvres passionnément conçues. Pour commencer c'est l'immédiat exil hors de la Villa Médicis, dont, à cette époque, le règlement ne tolérait pas les pensionnaires mariés, et l'abandon du groupe d'*Ugolin*, dont la tragique beauté peut lui donner la gloire. Quel écroulement d'espérances !

Sans avoir le courage de prendre en lui-même la décision de ne donner aucun lendemain à ces heures enivrantes, Carpeaux se laisse insensiblement ressaisir par le travail, par l'obsession dominatrice de son idée. Il ne tarde pas à se sentir tout pantelant de la fièvre créatrice qui le consumait à l'ordinaire. Et, sans être effacé ni renié, le charmant souvenir s'estompe dans le lointain. Plus tard, quand l'*Ugolin* se dresserait enfin dans toute sa grandeur pathétique, on pourra songer à la réalisation du beau rêve interrompu.

De son côté la Palombella — qui dans son élan d'amour était trop fière pour se résigner à se sentir encombrante — n'avait pas oublié les confidences de son ami au sujet de la Villa Médicis, de ses lois et de ses chaînes. Avec une tendre et douloureuse dignité elle attendait que, s'il en avait l'héroïsme, Carpeaux fît le sacrifice de tous ses grands espoirs et vînt la chercher !

Sur ces entrefaites, un paysan de son village voulut l'épouser. Fidèle à son cher secret, elle l'éconduisit. Comme il avait du bien, les parents de la jeune fille essayèrent de la contraindre à ce mariage. On la gronda et la battit. On la tint même durement en séquestre. Rien n'eut raison de son amour. Elle s'obstina dans la promesse qu'elle s'était faite. Soutenue par sa fierté et par son espérance, elle restait indomptable sous les reproches, les injures et les coups. Mais les semaines et les mois passèrent. Le pire supplice était le silence de son ami et l'inquiétante durée de cette

attente. Aussi une maladie de langueur et les fièvres ne tardèrent-elles pas à ronger ses forces.

Un soir, Carpeaux sortait de son atelier où, tout le jour, il avait travallié aux figures de son groupe d'*Ugolin*, lorsque, à sa porte, il trouve un jeune pâtre qui le guettait pour lui remettre un billet.

Tout de suite il a le pressentiment que c'est un appel de la Palombella. Son souvenir réapparaît, enchanteur. Il dissipe l'obsession de l'art qui pendant quelques mois a dominé l'amour.

Par cette lettre en effet, la jeune fille, se sentant à bout de forces, lui demandait la douceur d'un tendre adieu. « Je vais mourir, lui disait-elle. Viens demain. Tous les gens de chez nous seront à la fête d'un village voisin. Dans les maisons, il ne restera plus que les malades ou les abandonnés comme moi. Nous serons seuls. Avant de m'en aller je pourrai te revoir et te dire que je n'ai pas cessé de t'aimer et de penser à toi. Aujourd'hui, j'ose t'en faire l'aveu. »

Désespéré, Carpeaux est non moins honteux de lui-même. Après avoir remis au berger un billet promettant sa visite pour le lendemain et s'excusant de son silence par l'achèvement de l'*Ugolin*, il erre comme un fou à travers les rues de Rome et passe la nuit dans un accablement douloureux. Dès l'aurore il se dirige vers le village de son amie pour commencer, sans éveiller les soupçons, ses travaux de repérage et d'approche. Et dès qu'il a la certitude que tous les parents de la jeune fille se sont éloignés, il se glisse, éperdu, le cœur battant, dans sa maison.

Quel spectre il retrouve ! La Palombella est encore belle en sa pâleur et son décharnement. Il n'y a plus que les yeux, flammes ardentes au milieu d'un cerne de bistre, qui vivent en son blême visage émacié. Et, entre ses lèvres décolorées, l'éclat de ses dents rappelle, seul, sa jeunesse. Elle rassemble ses suprêmes forces pour lui faire l'accueil d'un doux sourire et lui tendre ses bras amaigris.

S'attachant à son cou, interrompant de baisers ses paroles affectueuses et endolories, elle murmure aussi vite que le lui permettait sa faiblesse :

— Que tu es bon d'être venu ! Je vais mourir contente.

Puis elle ajoute, sur un ton de tendresse plaintive, avec un triste et doux sourire d'affection qui pardonne : « Tu m'as sacrifiée à ta statue, méchant. Mais je ne t'en veux

pas. Je ne suis plus jalouse... Il est beau, n'est-ce pas, le père affamé et torturé par la souffrance de ses petits?... Il me semble que je le vois au milieu d'eux... Donne-moi ta main! Quelle douceur de te sentir près de moi... »

Et, plus tard, après un long moment de silence où elle caressait de son regard aimant le cher visage qu'elle était sûre de ne plus revoir, elle soupire :

— Adieu! Sois célèbre et sois heureux!

Puis, à bout de forces, elle retombe sur sa couche et ferme ses yeux d'où ruisselaient encore les larmes.

A genoux, balbutiant des paroles d'amour, Carpeaux couvre de baisers la tête et les mains de la jeune fille. Mais, d'un geste suppliant, avec un sourire indiciblement triste et tendre, elle lui demande de la laisser. Peut-être craint-elle que leur suprême tête-à-tête soit surpris et provoque les représailles dont l'idée l'épouvante. Peut-être, après lui être apparue une dernière fois avec un peu de sa beauté, ne veut-elle pas que le jeune artiste soit témoin du halètement de son agonie.

La mort dans l'âme, il lui obéit, et ne cessant de contempler la Palombella, il se retire vers la porte où il s'attarde, jusqu'à la minute où, d'un nouveau geste implorant, elle lui demande de partir.

Pendant deux jours, il rôde dans les environs du village et lorsque, le surlendemain, les cloches lui ont annoncé le trépas, il s'enhardit jusqu'à vouloir approcher de la morte et l'accompagner jusqu'à son tombeau.

Mais, à la voix du prétendant qu'elle a évincé, les jeunes gens du village s'ameutent contre l'étranger et, sous la menace de leur couteau, lui interdisent de suivre les funérailles.

C'est donc solitairement que Carpeaux pleure ce doux visage de tendresse. Il use son chagrin en achevant le buste de la Palombella tandis que le souvenir de sa beauté et de son amour emplit encore son cœur.

Il se console en immortalisant sa figure et son nom.

XIII

Si le groupe d'*Ugolin* avait trouvé sa forme définitive, il était loin d'être achevé, comme Carpeaux avait cru pou-

voir l'annoncer. Et même, pour lui, il allait connaître l'ère des tribulations et des batailles.

Entrant un jour dans l'atelier de Carpeaux, à la Villa Médicis, où il modelait son œuvre après en avoir cherché la composition par maintes ébauches faites en son logis personnel, le directeur de l'École, M. Schnetz, lui déclare brusquement que ce groupe dépasse les dimensions réglementaires et lui interdit de l'exécuter.

— Trop compliqué et trop de personnages !... Trop long, trop large et trop haut !... Simplifiez et réduisez !... Tous mes regrets ! Mais mon devoir est de faire respecter le règlement. Supprimez-moi cette guirlande pathétique d'enfants en pâmoison autour de ce père qui, faute de mieux, se dévore les mains.

L'oubli des dimensions prescrites, l'abondance des figures, l'excès des reliefs sont des reproches que Carpeaux entendra durant toute sa vie d'artiste, et qui sans cesse taquineront son génie. Mais à ce moment-là, il n'y est pas encore habitué. Il ne comprend pas que l'on mesure au centimètre l'inspiration.

Indigné, révolté, littéralement il suffoque. Et avec quelle énergie il se défend ! Pour une question de mesures on veut le contraindre à jeter bas le drame de l'amour paternel et filial dont il a si passionnément cherché la forme et l'expression. Odieuse tyrannie et quelle misère !

Carpeaux s'emporte, discute, menace :

— Je partirai de la Villa en faisant claquer les portes... Mon groupe, je le jetterai par terre en morceaux... J'ameuterai les gens de bon sens contre vos sots règlements et l'étroitesse avec laquelle vous les appliquez.

Sceptique, goguenard, et pour éviter des histoires, soucieux de se montrer conciliant, M. Schnetz croit arranger les choses par cette singulière proposition :

— Très bien venu, votre *Ugolin*. Il se suffit à lui-même. Pas besoin de ce fourmillement de gosses convulsifs autour de lui... Faites-en donc tout simplement un Saint-Jérôme. Je le vois très bien ainsi. Ce sera parfait.

Derechef Carpeaux bondit et plus impétueusement encore proteste :

— Quelle singulière idée de l'art !... Pour qui me prend-on ?... Jamais, vous m'entendez, jamais !

Le directeur n'était point habitué à se voir traiter

avec cette violence. A son tour, il parle sévèrement :

— Il n'y a pas ici de privilèges pour vous ! Comme les autres, vous obéirez aux règlements... Je vous en donne l'ordre. Vous l'exécuterez ou vous partirez... D'ailleurs nous voici bientôt au bout de votre séjour à la Villa Médicis. Vous l'avez écourté en le retardant. Ce n'est pas moi qui vous retiendrai en demandant sa prolongation !

Dès lors, ce fut une lutte quotidienne et serrée. M. Schnetz, qui ne se risque plus à conseiller la drolatique transformation d'Ugolin en Saint-Jérôme, persiste du moins à exiger des retranchements selon les dimensions permises et signale à Paris, en notes aigres-douces, la rébellion de Carpeaux. Au comble de la fureur, son frémissant élève s'obstine à ne rien réduire de sa conception première.

Ce sont des mois de perpétuelles escarmouches. Carpeaux est dans un si constant état de surexcitation nerveuse qu'il souffre d'étouffements et de dépression. Toutes ses lettres de cette époque sont des plaintes et des cris de révolte. Sa rage est d'autant plus violente que, même imparfait encore, son groupe d'*Ugolin*, frappant les imaginations, a déjà conquis dans Rome une certaine notoriété, et que de nombreux visiteurs s'extasient sur sa beauté tragique.

Jamais on ne lui fera accepter qu'il saccage ou réduise l'expression d'une telle œuvre. Et comme, pour le contraindre à la soumission, M. Schnetz lui refuse les subsides de travail accordés aux pensionnaires, il obtient de son père, à ce moment-là mieux rémunéré sur les chantiers d'Amérique, l'envoi de quelques centaines de francs.

Mais les taquineries et les exigences de son directeur l'irritent tellement que, un jour, exaspéré et à bout de forces, il démolit son groupe et en jette par terre les morceaux.

C'est seulement quelques semaines plus tard que, à la prière de ses amis, il en rajuste les débris.

A toutes ces épreuves, il n'éprouve d'apaisement et de consolation qu'à la pensée d'un heureux mariage avec quelque agréable jeune fille de son pays, qu'à la douceur d'un paisible foyer où il trouvera le rafraîchissement de son âme tourmentée. Dans ses lettres à Foucart il lui confie ce rêve qu'il aura toute sa vie et que, voulant participer aux profits matériels de sa gloire, ses égoïstes parents combattront à chaque velléité de réalisation. Nul n'aura été plus conjugal, — et cela dès sa jeunesse — que ce pauvre grand

homme de Carpeaux que, plus tard, une jalousie morbide et injustifiée, la détestable influence de ses parents et ses souffrances physiques rendront malheureux dans une jolie union qui lui offrait tous les éléments de bonheur.

Et bientôt, avec l'assentiment de son directeur soulagé par cette suspension d'armes, il s'évade de la Villa Médicis pour venir à Paris négocier au ministère des Beaux-Arts une prolongation de séjour et l'autorisation d'achever son *Ugolin* tel qu'il l'a conçu.

Précédé de rapports très défavorables qui le représentent comme irascible, rebelle et fauteur de troubles, il a du mal à se faire recevoir. La porte de M. Fould, ministre d'État, lui est fermée. Mais l'opiniâtre Carpeaux veut absolument parler à ce dignitaire qui règne sur les Beaux-Arts. L'huissier, qui a sa consigne, se montre récalcitrant.

Alors le sculpteur a une heureuse inspiration. Déployant une feuille de papier qu'il a dans les mains, il la met sous les yeux de l'homme à chaîne qui l'admire.

— Je vous en prie, insiste Carpeaux, montrez-la au ministre. Dites-lui que l'auteur de cette composition est là et demande à lui parler.

C'est un dessin du groupe d'*Ugolin*.

Magnifique carte de visite !

L'huissier se laisse attendrir, présente cette poignante page à M. Fould, qui, ému, intéressé, donne l'ordre qu'on introduise cet extraordinaire visiteur.

Carpeaux parle avec tant de feu, avec une éloquence si passionnée et persuasive, qu'au bout de quelques minutes il sort du cabinet ministériel avec toutes les autorisations souhaitées.

Le voilà vainqueur. Quand il lui plaira, il repartira pour Rome afin d'y achever librement son groupe tel qu'il l'a conçu.

Ugolin ne sera pas transformé en Saint Jérôme. Il vivra. Et M. Fould a désormais la conviction que ce sera l'une des grandes œuvres de notre temps.

XIV

Après une si longue absence, Carpeaux, joyeux de sa victoire, se sent trop près de sa chère ville de Valenciennes

et de ses amis pour ne pas aller d'abord s'y reposer quelques semaines, au milieu d'eux.

Enchanté de leur cordial accueil, de cette détente au lendemain d'exaspérantes bourrasques, il y passe plusieurs mois.

Là, quelle différence avec l'énervante atmosphère de suspicion, d'hostilité et de luttes, dans laquelle il vient de vivre à Rome !

Il ne cesse d'ailleurs pas de penser intensément à son *Ugolin* dont la tragique grandeur l'obsède et que désormais il est sûr de pouvoir finir en paix. Dans l'atelier que, à son intention, l'avocat Foucart a fait aménager tout en haut de sa maison, Carpeaux grave à l'eau-forte plusieurs planches où il fait vivre son groupe. On a conservé des épreuves de chacune d'elles et le musée de Valenciennes en possède d'excellentes.

Dans sa ville natale, où il respire à l'aise, il est tout à la joie de retrouver les affections dont il a l'habitude et, après une si longue absence, sa place à la table des maisons amies. Il en est de nouvelles qui lui font fête. Particulièrement celle d'une charmante femme, Mme Masquelez. De haut rang dans la société de Valenciennes, elle aime les arts, fait avec goût de la sculpture et de la musique. Carpeaux lui plaît par sa flamme, sa spontanéité et sa droiture, par toute la noblesse de sentiments qu'elle découvre en lui. Et peut-être mieux encore que tous ses compatriotes, discerne-t-elle l'originalité et l'avenir de son talent.

Elle ouvre à Carpeaux son salon où viennent les meilleures familles de Valenciennes et où l'on fait de la musique et parle d'art. Le sculpteur ne tarde pas à y être reçu dans l'intimité. Et certainement l'amitié de cette femme distinguée a la meilleure influence sur l'esprit de Carpeaux, l'affine et le prépare aux brillantes relations que bientôt lui vaudront ses succès. S'il avait eu la nature vulgaire et la mauvaise tenue dont on l'accusa avec une sotte malveillance, jamais pareille maîtresse de maison, dont l'éducation égalait le cœur, n'aurait pu s'accommoder d'un homme ayant le ton et les habitudes d'un tailleur de pierre débraillé. Et, pleines de fières pensées dans une forme expressive qui rend négligeables quelques incertitudes d'orthographe comme en eurent tant de grands artistes, les lettres de Carpeaux, écrites dès cette époque, révèlent sa constante

ascension intellectuelle et, sans le moindre sacrifice de son originalité, son assouplissement progressif aux usages du monde.

En même temps, Carpeaux reprend sa place aux fameux déjeuners du notaire Beauvois, jouisseur astucieux et pittoresque, républicain se dévouant au peuple le ventre à table, sachant mettre de fines bouteilles et de savoureuses cuisines au service de ses affaires. Plein de verve et de bonne humeur, il amuse Carpeaux qui, d'après sa truculente figure de rapace sensuel et caustique, fait de lui un magnifique dessin, la pipe au bec, en attendant de modeler un peu plus tard son buste qui reste l'un des chefs-d'œuvre célèbres de la sculpture française.

Dans la maison de son ami l'avocat Foucart il est vraiment chez lui. Il y travaille, mange et dort. Il vit au milieu des enfants qui grandissent et qu'il continue à taquiner gaiement, comme au temps de leur petite enfance. Il fait de charmants croquis d'après cette jeune Anna Foucart qui lui offrit des fleurs le soir de la cérémonie pour son Prix de Rome.

Maintenant elle est devenue une espiègle et délicieuse jeune fille, d'une grâce infinie, au sourire heureux et mutin. Tout son visage rit à la joie et à la splendeur du monde. Sa juvénile gaieté est un enchantement. Carpeaux en goûte si vivement le charme qu'il ne résiste pas à la tentation de modeler ses traits fins, cette ravissante expression d'allégresse.

Le buste de Mlle Anna Foucart est un autre chef-d'œuvre, que les siècles continueront d'admirer, comme nous-mêmes. En outre quelle date dans la carrière artistique de Carpeaux ! Car désormais cet adorable sourire enivré luira dans quelques-unes de ses plus séduisantes et plus célèbres figures.

Admirateur de Carpeaux depuis le jour où, jeune homme de dix-sept ans transplanté à Paris, je reçus le coup au cœur de ses bas-reliefs et de ses bustes, avec quelle émotion, l'année dernière, lors de la cérémonie du centenaire de Carpeaux à Valenciennes, je retrouvai vivant et toujours jeune, sur le visage de la spirituelle octogénaire qui nous en offrait l'enchantement, ce sourire inspirateur d'œuvres fascinantes !

Tous les amis et contemporains de Carpeaux sont morts. Toute la vie dont il fut le témoin est glacée. Au-dessus de ces ruines, seul, rayonne ce sourire. Il s'est gracieusement

dessiné pour moi sur ce visage d'aïeule. Mon culte pour Carpeaux a eu sa récompense. Il m'a semblé que ce génial sculpteur n'avait pas complètement disparu puisque ce sourire, dont il a éternisé l'éclair, est encore de ce monde.

*
* *

En même temps le jeune sculpteur, qui travaille comme il respire, qui ne peut pas apercevoir un geste, un visage, un mouvement sans en fixer les lignes, les traits, les éclairages, dessine peint ou sculpte tous les membres de la famille de ses hôtes. Il fait, au fusain, un grave et noble portrait de Mme Foucart, avec son fils Georges sur ses genoux et celui de l'avocat Foucart, son ami d'enfance.

Puis, tout d'un coup, ce sculpteur se révèle un peintre — et même un grand peintre admirablement doué — par un portrait du même Foucart, dont il représente à merveille l'humeur rabelaisienne et la joie de vivre, et par celui de son camarade le peintre Roussy, ébauché en quelques heures, chef-d'œuvre de liberté et de vie.

Enfin, comme dans toutes les maisons où il passe, déjeune et dîne, écoute de la musique ou des conversations, Carpeaux dessine passionnément et sans arrêt, il laisse partout des feuilles de papier couvertes de croquis. Ces précieux bouts de papier — dont, alors, certains de ses compatriotes ne soupçonnent pas l'importance — ne sont pas perdus pour tout le monde.

Et même, à l'exemple des plus grands artistes de tous les temps, il accentue d'une manière fantaisiste les traits de personnages locaux, fort comiques en leur accoutrement et leurs violences. En particulier, il se divertit et amuse ses compatriotes en faisant à maintes reprises la caricature d'un certain M. Devuy, Valenciennois d'humeur difficile et célèbre pour la bouffonne manifestation de ses colères. Et il va jusqu'à exécuter une très drolatique charge des juges du tribunal en y ajoutant la représentation des vices que la malignité publique leur attribue. Mais ce ne sont que jeux d'un prince de l'art. Si nous les rappelons, c'est uniquement pour faire apparaître la jeunesse d'esprit, la gaieté, les drôleries d'imagination qui, chez cet émotif d'une sensibilité vive, coexistent avec le goût des méditations profondes.

Ce nouveau séjour dans sa ville natale, au milieu de ses amis d'enfance, rend plus impérieux chez lui le désir d'un heureux foyer, embelli de tendresse, que nous l'avons vu rêver à Rome, pendant son long corps-à-corps avec M. Schnetz. Carpeaux, à qui la passion pour son art n'a pas laissé le loisir des divertissements amoureux, ne peut plus être en relations avec une agréable jeune fille sans avoir le désir de l'épouser. En contemplant sa beauté, sa grâce ou son activité harmonieuse au logis de ses parents, il pense aux douceurs d'un heureux mariage, au charme de la vie familiale si propice au travail.

Voici que, avec la fraîcheur et l'impétuosité d'âme qu'on lui connaît, il s'éprend de Mlle Élise Bracq, fille du maire de Valenciennes. Industriel riche et important, M. Bracq s'intéresse à Carpeaux. Et, continuant l'effort de son prédécesseur à l'hôtel de ville, il aide le sculpteur à réaliser son œuvre. Mais entre cet intérêt qu'il lui porte et la main de sa fille, il y a un monde. L'idée d'un pareil mariage n'a même pas effleuré son esprit.

Carpeaux rencontre fréquemment Mlle Bracq dans toutes les familles où il est accueilli. Il entend ses sonates au piano ou son chant. Il cause avec elle. Il est pénétré de son charme. Comme il a une haute idée de la noblesse de l'art, et comme il se sent riche d'un magnifique avenir, pas une seconde il ne suppose qu'une famille d'un rang social assez élevé pourrait voir en ce mariage une sorte de mésalliance.

Impulsif autant que passionné, il éprouve un grand bonheur à manifester devant tous le sentiment qui vient de fleurir en son cœur. Un jour, sans réfléchir à la bizarrerie de son acte, il va au musée de Valenciennes graver sur le plâtre de *l'Enfant à la coquille*, qu'il vient de donner à sa ville natale, cette inscription compromettante : « Dédié à Mlle Élise Bracq. » Fait sans l'assentiment de la jeune fille et à l'insu de ses parents, un tel aveu public était d'une incorrection très fâcheuse.

Presque aussitôt averti par un visiteur choqué, l'avocat Foucart court au musée, gratte l'indiscret hommage et, furieux, reproche véhémentement à Carpeaux cette inconvenance.

Le sculpteur reconnaît sa faute et la déplore. Mais il ne se tient pas pour battu. Pour atteindre le bonheur qu'il rêve si ardemment il suivra donc l'habituelle filière matri-

moniale et les étapes protocolaires. Appelant à son aide la bonne Mme Masquelez, il la prie d'être l'interprète de son espérance.

Ayant elle-même le culte de l'art et sûre que Carpeaux est promis à une gloire prochaine, elle ne juge point cette union déraisonnable. Aussi en toute conscience vient-elle annoncer la démarche du sculpteur.

Mais l'important et riche M. Bracq ne pense pas de même. L'origine de Carpeaux est, à ses yeux, un obstacle à une pareille union dans la ville même où son enfance s'est écoulée ! Un riche industriel, devenu maire de Valenciennes, pouvait-il — selon les habitudes d'esprit de la grande bourgeoisie française, surtout à cette époque — oublier que naguère le père de Carpeaux y travaillait comme maçon? Et, même en dehors de ce souvenir encore vivant, sans doute M. Bracq était-il l'un de ces hommes d'affaires pratiques — ou se croyant tels — pour lesquels il y a, d'un côté, le sentiment, l'amitié, l'amour, les services rendus, l'art, les plaisirs intellectuels, les élégances, les émotions de l'esprit et du cœur, et, de l'autre côté, bien à part, avec des cloisons inviolables, sans correspondance possible entre les deux compartiments, la sacro-sainte Majesté de l'Argent, et aussi l'omnipotence des préjugés sociaux? Et jamais, si grand compte que l'on semble tenir du domaine intellectuel et sentimental, ou même des services rendus, les hommes de ce genre ne consentent à mettre sur le même plan les valeurs morales et l'argent. Leur esprit s'y refuse.

La stupeur de M. Bracq fut donc grande. Il se serait indigné si, haussant les épaules, il n'avait attribué cette prétention, pour lui si choquante, à l'exaltation et la fantaisie bien connues de Carpeaux. Coupant court à cet inutile entretien qui n'était pas loin de lui paraître comme une offense, il dut sans doute se hâter de répondre à Mme Masquelez :

— Chère madame, si vous le voulez bien, nous ne parlerons de cette folie que pour chercher ensemble le moyen de l'apaiser et de la décourager sans scandale. Par bonheur ma fille ne se doute même pas de l'effervescence que sa grâce a produite dans un cerveau surexcité. Quant à Carpeaux, c'est un artiste de mérite et un brave garçon pour lequel notre sympathie est vive. Et, comme vous-même, je suis sûr que c'est avec désintéressement, par amour et avec le désir très noble de se créer un foyer, qu'il a pensé à ce

la-revue-universelle_1928-09-15_

mariage. Mais il est impulsif, passionné, véhément. Avec lui, pour ce refus qui le chagrinera, il y a beaucoup de précautions à prendre. N'ayant que de bons sentiments à son égard et continuant à lui porter beaucoup d'intérêt, je veux lui faire le moins possible de peine. Gagnons du temps. C'est la joie de se retrouver dans son pays qui lui a mis au cœur le désir d'y fonder une famille. Idée très touchante ! Mais laissons-le se dépayser et se calmer à Rome, où il est attendu et où le travail de son *Ugolin* l'enfiévrera d'une autre hantise.

On accompagna donc son départ de propos sympathiques, évasifs et dilatoires qui laissèrent intacte sa naïve espérance. Sa carrière, son avenir n'exigeaient-ils point un nouveau long séjour à la Villa Médicis où les règlements n'admettaient pas les pensionnaires mariés? Condition même de son succès futur, l'achèvement de son *Ugolin* devait être le premier de ses soucis et la plus immédiate de ses espérances.

— D'ici là, pensa et se promit M. Bracq, ma fille, à qui une telle idée n'a pu venir plus qu'à moi, sera mariée !

C'est ainsi que, doucement éconduit et rassuré par des paroles vaguement favorables, le sensible Carpeaux se remit en route pour Rome.

Le bonheur de se retrouver dans sa ville natale, qui avait accru son désir de s'y enraciner plus encore par le mariage avec l'une de ses compatriotes, avait vivifié aussi son attachement et son affectueuse gratitude pour Valenciennes.

Avant de monter dans le train qui doit l'emporter, il soulage son cœur en écrivant cette lettre charmante de tendresse et de reconnaissance qui, après sa mise en route, sera lue en séance publique du conseil municipal et qui lui fait honneur :

« ...Dans la noble mais difficile carrière que j'ai embrassée, j'eusse rencontré dès mes premiers pas d'invincibles obstacles si Valenciennes n'avait été pour moi une seconde mère.

« J'ai donc contracté envers elle une dette de reconnaissance dont je ne perdrai aucune occasion de m'acquitter. Mon rêve a toujours été de déposer, soit au musée, soit à l'Académie, un exemplaire de chacune des œuvres que je produirai désormais, mais encore de laisser à Valenciennes une marque en quelque sorte plus spéciale de ce que je sens et de ce que je puis, en m'efforçant de faire revivre d'une façon digne de son gracieux génie le plus illustre des artistes

de Valenciennes, Antoine Watteau, auteur de tant de ravissantes toiles qui ont opéré l'union de l'École flamande à l'École française.

« Le jour où Valenciennes voudra faire pour Watteau ce qu'Amsterdam a fait naguère pour Rembrandt, j'aime à espérer qu'elle me confiera ce soin pieux. Cet espoir doit, je le pense, m'être d'autant moins interdit que j'ai renoncé à toute idée de lucre et que je suis déterminé, si le conseil me confiait l'exécution de cette pensée, à me contenter pour les frais et dépenses que m'occasionnerait la confection du modèle, prêt à être livré au fondeur, d'une indemnité que le conseil lui-même déterminerait en souverain arbitre, après l'achèvement de l'œuvre...

« Je serais heureux, monsieur le maire, que mon offre fût accueillie, maintenant que je suis dans l'âge où pour l'ordinaire les artistes produisent leurs plus belles œuvres. Je brûle de ne pas laisser passer, sans rendre cet hommage à notre mère commune et à Watteau, les belles années où lui-même a eu de si délicates inspirations... »

Pendant quinze ans, jusqu'à sa mort si cruellement prématurée, c'est une chère idée qui sans cesse le préoccupera. La statue de *Watteau* faite — et elle est délicieuse de grâce, de jeune élégance — Carpeaux, pour sa réalisation définitive se heurtera, comme pour chacun de ses monuments, à d'incroyables résistances pendant sa vie. Et son *Watteau* n'ayant pu être érigé qu'après la mort du sculpteur sur une place publique de Valenciennes, le charme et la poésie de cette figure seront altérés par la lourdeur banale des ornements dont on l'entourera. C'est le marbre aussi qui aurait le mieux convenu à l'élégante silhouette du peintre de *Fêtes galantes*, ainsi que Carpeaux l'a représenté. Et ce fut en bronze qu'on l'exécuta.

Mais, telle qu'elle nous apparaît, cette silhouette nous est un enchantement.

XV

Ainsi que pour sa première arrivée à Rome après son Grand Prix, à la Villa Médicis, le directeur et les élèves s'étonnent de son long retard et de ses fantaisies apparentes. Un an plus tôt il était si possédé par son *Ugolin* qu'il se démenait ardemment pour obtenir le moyen de l'achever. Et

maintenant que, en faisant pour ainsi dire parler son groupe lui-même devant le ministre Fould, il a obtenu la prolongation de séjour tant souhaitée, il semble se désintéresser de son œuvre.

Carpeaux n'a certes pas oublié son *Ugolin* et ses doigts crispés sur sa bouche douloureusement distendue comme pour un rugissement de rage impuissante. Mais les habitudes et les affections de la terre natale, qui lui sont douces, l'ont retenu.

Maintenant qu'il s'y est retrempé et rafraîchi, qu'il croit y avoir trouvé l'amour et en rapporte l'espérance, le voilà de nouveau tout animé du génie créateur.

Après cette longue absence au cours de laquelle son talent a mûri en s'appliquant à d'autres travaux, il juge plus lucidement son œuvre dans l'état où il l'a laissée. S'il en garde l'ordonnance, il voit mieux ses insuffisances d'exécution. Comme il est devenu difficile pour lui-même ! Il veut que le moindre détail vive intensément et se raccorde à l'ensemble avec tant d'intimité qu'on y retrouve le rythme du groupe tout entier. Il veut aussi que, fût-il brisé en cinquante morceaux, on reconnaisse en chaque fragment le génie tourmenté de son auteur. Il a dès ce moment la conscience d'un grand sculpteur qui, sans rien sacrifier de l'ensemble aux divers morceaux, exige que chacun d'eux concoure à l'expression. Et il ne les trouve jamais assez vivants.

Couvert par l'autorisation ministérielle, M. Schnetz désarme et ne se risque plus à conseiller la transformation du trop volumineux Ugolin en un Saint Jérôme de dimensions plus acceptables. Touché par l'opiniâtreté de son farouche pensionnaire, il lui témoigne une sympathie sans rancune.

De ce côté donc aucun obstacle. Mais ces nouvelles études que Carpeaux sent indispensables, prennent du temps et coûtent cher. Il y faut des séances très nombreuses de modèles bien choisis.

Alors Carpeaux, qui, en quittant Valenciennes, n'avait pas prévu l'éveil de scrupules si impérieux, doit une fois de plus recourir à l'aide de sa ville natale. Il commence par demander — et par obtenir — de la municipalité une subvention de 1 200 francs. Puis les mois passent avec des besoins sans cesse renouvelés. Aussi supplie-t-il le maire, M. Bracq, d'ouvrir avec le concours de ses amis une souscription individuelle d'environ 800 francs, que, fier et digne

comme toujours, il s'engage à rembourser. Et, comme il trouve encore à son œuvre des imperfections qu'il veut corriger, il accepte un prêt de 500 francs du beau-frère de son ami Foucart, M. Patoux, industriel important.

Enfin, à bout de ressources pour donner à son groupe tout son caractère, il cède pour quinze cents francs au même M. Patoux, homme riche qui lésine et spécule sur ses besoins, une épreuve de *l'Enfant à la coquille* dont il avait grande envie et qui valait dès cette époque quatre mille francs. Encore Carpeaux devra-t-il rembourser, sur cette somme, les cinq cents francs avancés !

— Qu'importe? écrit alors le sculpteur ne pensant qu'à la beauté de son œuvre, en ce moment pour moi mille francs ont plus d'utilité que dix mille francs plus tard !

Quelques censeurs, fort exigeants pour les autres, ont parfois reproché à Carpeaux ces fréquents recours à la bourse d'autrui. D'abord c'étaient de simples emprunts qu'il ne cessa jamais de considérer comme tels. Et l'on a vu avec quelle hâte, au moindre indice d'amélioration dans ses finances, certains prêteurs de ces bien modestes sommes les lui firent réclamer par les intermédiaires bénévoles qui en avaient suggéré l'allocation.

Puis on oublie trop que, vivant une vie très simple et se refusant tout plaisir, Carpeaux ne demanda jamais rien pour lui-même. Il ne pensait qu'à son art et à son œuvre, avec le plus noble désir de perfection. Il s'endettait afin d'y pouvoir atteindre.

Dans toutes les lettres écrites à ses amis, de septembre 1860 à novembre 1861, pendant les quatorze mois de cette seconde bataille pour son *Ugolin*, quelle flamme, quel renoncement à tout et quel esprit de sacrifice il nous révèle ! C'est un moine dans sa cellule. Moine enfiévré, laborieux, tout à son culte. D'ailleurs, il prie et se met sous la protection de Dieu. Il l'appelle au secours de son travail. A chaque instant son sentiment religieux, qui jamais ne s'est éteint, réapparaît dans sa ferveur artistique : « *Je prie Dieu de me donner la santé nécessaire pour mener à bien mon groupe d'Ugolin.* » Ailleurs, il parle de *la Providence* se manifestant par quelque main amie qui « *vient le sauver et lui permet de triompher des obstacles rencontrés dans sa carrière.* » Un peu plus tard, lorsqu'il annonce à l'un de ses correspondants, l'achèvement désormais prochain de son groupe, il s'écrie

dans un élan de reconnaissance : « *Dieu m'a aidé, car ma pensée n'a jamais rien conçu de si grand.* » Et, son œuvre enfin terminée, quand il songe à ses créations possibles dans l'avenir, il ne manque pas d'associer à ses projets l'espoir du secours divin : « *Car si Dieu daigne m'accorder une vie assez longue et assez heureuse pour dire tout ce que je pense, tu verras des choses plus grandes encore.* »

Maintenant si haut sa pensée, cet homme de trente-trois ans — qu'on a voulu parfois nous représenter comme un ouvrier orgueilleux et borné, vivant à ras de terre, écrit, à la même époque, sur son art, les réflexions les plus élevées. Sans doute il lui arrive de parler fièrement de ce qu'il a fait. Mais comme il devient humble, et comme son humilité est touchante lorsqu'il dit ce qu'il voudrait faire, lorsqu'il rapproche sa faiblesse des maîtres qu'il admire. Tailleur de pierres, soit — comme certains l'ont dit d'une manière injuste et méprisante — mais tailleur de pierre ayant au cœur de la poésie, de la noblesse, et, dans l'esprit, la plus sublime conception de son art.

Écoutons-le au cours des diverses étapes pour la parfaite réalisation de son *Ugolin* :

« Les hésitations causées par mes recherches infinies ont absorbé tous mes jours, mais ces efforts n'ont pas été inutiles, car j'ai trouvé une conception plus vivante et plus expressive de mon groupe d'*Ugolin*. Je suis sur la brèche et n'en désemparerai que quand mes ressources me manqueront. J'obtiens un succès qui dépasse toutes mes espérances. Tout le monde artistique me porte aux nues. On dit que je fais une des œuvres les plus étonnantes du dix-neuvième siècle.

« On me dit fils de Michel-Ange, que sais-je, une foule d'exagérations que mon esprit repousse, car je sens combien j'ai encore à faire pour compléter mon œuvre.

« Plein d'un feu que je ne me connaissais pas, j'ai parcouru en quelques mois tout ce que la sculpture offre de plus difficile, car exprimer les passions les plus violentes et y attacher la tendresse la plus délicate par la science de la forme, c'est là, je crois, des contrastes qui m'ont bien agité, et que ma persévérance m'a fait toucher. »

Aussi, dans cet enivrement de sa conscience artistique, souffre-t-il de la moindre contrainte pour le séparer de son groupe avant qu'il lui donne satisfaction complète. Natu-

rellement le voici encore aux prises avec la hâte de M. Schnetz. Et avec quel soulagement il remercie ses amis de Valenciennes qui, malgré l'impérieuse parcimonie du directeur de l'École française de Rome, vont lui permettre de parachever son œuvre jusqu'aux suprêmes raffinements d'expression :

« Encore quelques jours, écrit-il, et j'étais sous la loi du bourreau. Il eût fallu me laisser exécuter. Prières, raisons, tout eût été inutile, la sentence eût été irrévocable. Déjà ce directeur est venu me prévenir qu'il faut abandonner mon groupe, disant qu'il est assez fait pour être livré au public Mais sais-tu, ami, — oui, tu le sais, — combien une œuvre gagne à être poussée, étudiée à fond? Abandonner cela, c'est abandonner mon œuvre. »

C'est pourquoi, avec le vif sentiment de gratitude que jusqu'au bout il gardera pour ceux dont l'aide le soutient, se fait-il quasi lyrique pour remercier M. Delarue d'un billet de cent francs qu'il lui envoie. On est touché par ces élans de reconnaissance qui font honneur au caractère de Carpeaux.

A cette même époque, comme pour justifier ces scrupules qu'il sent être jugés excessifs par certains de ses correspondants, il cherche à les éclairer par ses explications qui prennent la valeur d'une véritable profession de foi :

« Mon travail avait besoin d'un dernier sacrifice. Certes, j'aurais pu le laisser incomplet dans certains détails, mais l'artiste a besoin de tout exprimer pour traduire sa pensée. Tout le monde trouve ici que la forme est aussi belle que la pensée. Mais ceux qui regardent sérieusement comprennent qu'il a y un degré, un prisme auquel le public ne comprend rien. Or, je ne travaille pas pour le présent, mais bien pour l'avenir. Il faut que le moindre débris de mon groupe soit intéressant... »

Et comme si ce n'était point assez des difficultés matérielles qui sans cesse l'arrachent à son rêve, voici que sa fièvre créatrice est tourmentée par d'amoureux déboires.

Jusqu'en cette folie de travail, il n'a pas cessé de penser à Mlle Elise Bracq. Le souvenir de cette jeune fille est le compagnon de son labeur. « Je ne crains pas de t'avouer mon admiration pour elle, confie-t-il à son ami Dutouquet, et les sentiments qu'elle m'a inspirés ont eu sur moi un effet si puissant que mon courage ne s'est pas arrêté depuis six mois. O amico, serai-je assez heureux pour obtenir sa main !... Je ferais l'impossible pour mériter ce bonheur. »

Il éprouve le besoin de justifier cet émoi sentimental qui n'est pas une trahison envers l'art, sa passion dominante. Il fait ainsi à son ami une sorte de confession qui montre bien l'état de son esprit :

« L'amour de l'art est le fond de mon cœur et la révélation de mon âme. Mais j'ai la faiblesse humaine, je suis sensible aux belles natures, et Mlle Elise Bracq m'a montré des qualités si grandes, si compatibles avec ce que je sens, que je l'ai aimée avec le transport qui suit l'admiration. Quoi qu'il arrive, je suis fier de cette impression. Je ne suis sans doute pas digne de réaliser mes vœux, mais je porterai toujours vers cette aimable personne des témoignages d'admiration et de sympathie. J'ai écrit à Mme Masquelez une lettre qui doit la rassurer sur mes intentions. Je sais combien il y a de distance entre moi et cette charmante Élise, C'est un rêve qui a fortifié mon âme, et que, pour mon art, je suis obligé de sacrifier. O fortune, tu n'es pas une chimère ! »

Sacrifice tout momentané, il l'espère. C'est avec l'illumination de cette pensée qu'il travaille. Aussi quelle obscurité soudaine et quel chagrin lorsqu'il apprend le mariage de Mlle Elise Bracq ! C'est la bonne Mme Masquelez qui a le courage de le lui annoncer. Elle le fait avec les précautions les plus délicates. Déjà, dans l'une de ses lettres, son ami Louis Dutouquet avait glissé un mot pour le préparer à cette déconvenue. Mais le grave et triste Dutouquet avait volontiers le ton prêcheur. Aussi ne faisant pas grande attention à certaine petite phrase menaçante : « Si l'amour te fait défaut, au moins celui de l'art ne te fuira pas, » Carpeaux n'y avait-il vu qu'un vague et préventif conseil de résignation comme il arrivait souvent à cet ami d'en laisser tomber du haut de sa sagesse chrétienne.

La lettre terriblement précise de Mme Masquelez ne lui laisse, hélas, aucun doute. Voilà un rêve mort. Le bonheur dans sa ville natale lui échappe. Pour la première fois, il lui semble que sa petite patrie le repousse. Carpeaux souffre, se désole, est accablé par le sentiment de la solitude :

« Ah ! écrit-il, je renonce pour la vie aux émotions du cœur. Elles torturent l'âme. Lorsque l'espérance disparaît, quel vide ! »

Du moins, sa peine n'est-elle pas stérile. Comme, à l'heure de cet écroulement, Carpeaux n'a pas encore terminé son

Ugolin, il associe sa douleur personnelle au poignant poème de désolation et de souffrance qu'il est en train de sculpter. C'est pourquoi, au moment où il jugera que son groupe est à la veille de son achèvement, il sera en droit d'écrire, certes avec un très vif sentiment de ce que vaut son *Ugolin*, mais avec un accent de mélancolie qui ennoblit son orgueil :

« Je suis près de livrer au monde artistique l'une des œuvres les plus émouvantes du siècle... J'ai dévoré bien des larmes, ami, depuis notre séparation... Elles ont arrosé cet argile que mon esprit cherchait à faire parler et j'ai le bonheur de pouvoir te dire, cher Bruno, que ma douleur a bien traduit mes impressions. Tristesse sublime qui avait pour principe l'amour, mais l'amour malheureux. Il semble, ami, que le ciel dispose de nos sentiments selon ses intentions... Hélas ! tout est fini... Je ne dois pas me marier. Je dois souffrir sans être aimé, mais piocher dans la sublime voie où je suis entré. »

Enfin, le 2 novembre 1861, dans un billet bref comme un bulletin de victoire, avec toute la joie d'une conscience satisfaite, il écrit à son ami Louis Dutouquet que, dans son émotion, il interpelle sous son simple nom sans fioritures affectueuses : « Dutouquet, mon *Ugolin* est terminé, et le comte Niewerkerke vient de me prévenir qu'il sera fondu aux frais de l'État pour l'Exposition de Londres. »

A sa joie, il associe le souvenir de Valenciennes et s'y réfugie tendrement. C'est avec un sentiment de douceur et de sécurité qu'il écrit : « Sachant surtout que je suis aimé d'une cité entière... » En ces heures de triomphe, il reste fidèle à la pensée que, dans l'espoir de pousser son œuvre jusqu'à la perfection, quelques semaines plus tôt, il avait exprimé dans une lettre à ce même ami :

« Je retournerai au pays, le cœur content, non de moi-même, mais du devoir que j'aurai rempli pour l'honneur de ma ville. »

Ce qui rend plus jolie et plus précieuse encore cette fidélité à son petit coin, c'est son exaltation et sa fièvre dans la période qui précède l'achèvement d'*Ugolin :*

« Je dis à trente-trois ans ce qu'une génération explique à peine dans une longue carrière, » avait-il déjà confié à son meilleur ami pour s'encourager au travail. Cette idée lui avait été un réconfort pour vaincre les difficultés suprêmes. Et, l'œuvre terminée à son contentement, il revient

sur cette fierté qui l'a soutenue et se répète à lui-même comme une récompense de sa foi, de son énergie, de son labeur et de tous ses renoncements aux plus légitimes plaisirs : « J'étais destiné à dire d'un seul coup ce qu'une époque n'exprime pas dans un siècle, et pour cela il m'a fallu être sage, triste, plein d'espérance et de courage, pour venir à bout d'une besogne impossible. »

Peut-être jugera-t-on cette pensée bien orgueilleuse. Mais l'expression en est si ardemment naïve qu'elle devient touchante. Et c'est une telle foi en lui-même qu'il avait fallu au sculpteur pour vaincre tant d'obstacles.

Puis, après les péripéties de cette longue lutte, n'avait-il pas quelque excuse à être grisé par tous les témoignages d'admiration que lui prodiguèrent alors les Français de distinction qui séjournaient à Rome et la plus brillante aristocratie romaine?

Depuis longtemps déjà le bruit s'était propagé dans la Ville Éternelle qu'une belle œuvre pathétique était en train de naître à l'École française de Rome et que, très exigeant pour lui-même, son auteur, qui aurait fort bien pu se contenter de son expressive beauté, s'épuisait à la rendre parfaite. Les privilégiés qui l'avaient pu voir disaient qu'elle continuait les meilleures traditions du plus grand art romain. Et les personnes qui ne la connaissaient que par ces récits enthousiasmés, avaient hâte de l'admirer à leur tour.

Aussi, dès que Carpeaux eut annoncé à son directeur qu'il n'avait plus aucune modification à y apporter, M. Schnetz — devenu très fier de l'éclosion sous son règne d'un chef-d'œuvre que pourtant il avait contrarié de tout son pouvoir — s'empresse d'ouvrir la Villa Médicis à toutes les curiosités impatientes.

Des invitations sont lancées que devança l'effervescence des visiteurs de haute lignée. Le suisse de l'École revêt son uniforme de parade et les équipages de grand style s'alignent devant la porte.

Plusieurs jours de suite Carpeaux, épuisé par son long effort, chancelle sous les éloges et les dithyrambes. Un peu enivré par ces enthousiastes roucoulades du monde, dont il entendait pour la première fois la musique, avec quelle fierté attendrie il en transmet les échos à ses chers amis de Valenciennes! Car, pas une minute, il ne sépare sa ville natale de ce triomphe qu'il considère comme lui

appartenant un peu. Il le lui offre avec un orgueil de vainqueur reconnaissant et veut l'y faire participer.

C'est Alexandre Dumas fils qui, de passage à Rome, lui prédit un succès retentissant. Bientôt une étroite amitié unira ces deux hommes. Et, peut-être pour le remercier de sa sympathie chaleureuse, Carpeaux fera de lui un buste où il inscrira toute la mordante pénétration du célèbre dramaturge.

Le littérateur Jean-Jacques Ampère, de l'Académie française, le général Goyon, commandant les troupes françaises de Rome, M. de Kisloff, ambassadeur de Russie, se trouvent d'accord pour déclarer avec ferveur que « c'est le pendant du *Laocoon* ».

— Vous êtes fort, mon cher Carpeaux, lui déclare, en le serrant dans ses bras le comte de Niewerkerke, surintendant des Beaux-Arts qui passait par Rome... Votre œuvre fera sensation. On dira en parlant de vous : « C'est l'homme d'*Ugolin.* »

Enfin, un autre personnage officiel, et celui-là de très haute naissance, le duc de Grammont, ambassadeur de France à Rome, assure avec la solennité que sa haute fonction comporte :

— C'est un honneur pour la France d'avoir une œuvre de cette puissance.

Mais bien plus qu'à la sympathie, aux compliments et aux flatteuses prophéties des hommes, il se montre sensible à l'approbation enthousiaste d'une grande dame de la société romaine, la duchesse Castiglione Colonna, à qui l'admiration inspire de l'amitié pour le sculpteur. Elle est très belle. Elle a le goût et le sentiment de l'art. Et dans sa famille on lui a voué un culte traditionnel. N'est-elle pas la descendante de cette princesse Peschiera que Michel-Ange a tant aimée?

Voici que, raccordant son émotion présente avec ses souvenirs familiaux, elle dit à Carpeaux :

« Il me semble que le génie de Michel-Ange, après avoir traversé trois siècles, se soit reposé sur vous. »

La duchesse Castiglione Colonna ne se borne pas à une visite. Elle amène à la Villa ses amis. Maintes fois elle revient seule, se lie avec Carpeaux, l'invite en son palais. Elle prend plaisir à sa conversation passionnée. Lui-même est sous le charme de sa ferveur et de sa grâce. « Jamais

ardeur n'a plus embrasé mon âme, » écrit-il à cette époque. La duchesse et lui échangent leurs pensées, leurs impressions. Ils prennent l'habitude de causer cœur à cœur. L'emmenant avec elle dans sa voiture pour revoir ensemble les chefs-d'œuvre du Vatican, elle lui explique le monde, se préoccupe de sa vie morale, discute avec lui les idées fondamentales. Aussi, émerveillé et reconnaissant, Carpeaux écrit-il à son habituel confident Louis Dutouquet :

« Je dois une partie de cette puissance à la belle et bonne duchesse de Castiglione Colonna qui m'a pris en amitié et qui m'a révélé la suite des préceptes que Mme Delerue a semés dans mon esprit, trop léger alors pour le comprendre. »

Tel restait, en plein triomphe, l'homme dont certains jaloux ont osé dire qu'il avait une âme de parvenu vaniteux. Plus tard aussi, lorsqu'il devint l'un des familiers de la cour impériale, les mêmes dénigreurs prétendirent que, ayant gardé les allures d'un ouvrier endimanché, il s'y tenait fort mal et y multipliait les incorrections.

Or, est-il vraisemblable que, sensible comme l'était Carpeaux, de nature fine et fière, ayant d'instinct des pensées nobles, il ne se soit pas aisément formé aux usages du monde par les rapports suivis qu'il eut dès sa jeunesse, à Valenciennes et à Paris, avec les gens de bonne bourgeoisie dans l'intimité desquels il a toujours vécu, et par ses relations avec l'aristocratie romaine?

Il y a là une impossibilité psychologique. Affinés par l'influence éducatrice de la beauté, et par la flamme intérieure qui pour eux éclaire tout, les artistes ont des pressentiments que développe le contact avec la société élégante. Carpeaux a certainement deviné et compris. C'est un homme très policé que la cour impériale accueillit aux Tuileries et à Compiègne.

Dès qu'il fut rentré à Paris, le buste de la princesse Mathilde, naguère quasi fiancée à celui qui était devenu Napoléon III, et maintenant charmante protectrice des arts sous son règne, puis celui de Mlle Benedetti complétèrent une adaptation si bien commencée à Valenciennes, poursuivie à Rome, et que son âme noble, sa délicatesse native rendaient facile.

Georges Lecomte,
de l'Académie française.

(A suivre.)

La transformation de l'idée de guerre et le Problème du Pacifique

De tout temps, les hommes ont aspiré à la paix. Les peuplades comme les nations les plus belliqueuses n'ont jamais fait la guerre que pour conquérir la paix. Cicéron dit que la guerre n'a d'autre but que de nous permettre, après la victoire, de vivre en paix. Paix souvent précaire, et qu'aucun effort réel ne tendait en vérité à prolonger, mais que l'espoir d'en conquérir une meilleure poussait au contraire les hommes à rompre de nouveau.

Ainsi les hommes ont toujours désiré la paix et se sont toujours fait la guerre, paradoxe que certains déclarent éternel et fatal et que d'autres, par contre, prétendent supprimer. D'après ces derniers, la guerre est voulue ou éliminable par la volonté humaine. D'où les ententes ou les institutions qui, à certaines époques, après les grandes périodes de lutte, se sont donné pour mission de rendre impossible le renouvellement des conflits entre les peuples ; d'où, de nos jours, la Société des Nations dont nous ne voulons pas décourager les adeptes convaincus, mais dont il faut bien dire qu'elle est encore loin de posséder le prestige et l'autorité indispensables au succès de ce qu'elle entreprend. Elle ne constitue guère, à notre avis, qu'un terrain d'entente pour les questions secondaires qui se posent entre les peuples,

mais qui ne vont pas jusqu'à compromettre la paix. Selon Ferrero, « la Société des Nations s'imposera à tous les États et rendra les plus grands services, tant que l'Europe aura besoin de paix et aura raison de redouter des conflagrations générales. Mais elle n'est pas encore l'institution destinée à assurer l'avènement du royaume de Dieu sur la terre ou l'éternelle fraternité des États. Comme la Sainte-Alliance, elle pourra s'affaiblir et s'épuiser, si le danger de guerres générales diminue et si des guerres isolées redeviennent en même temps nécessaires et possibles pour résoudre des questions insolubles autrement. » (1)

Au reste, il n'est que trop certain que la Société des Nations prête à équivoque, tant juridiquement que politiquement. Tandis que les nations qui la composent acceptent les obligations sociales auxquelles elles sont astreintes, ces mêmes nations entendent maintenir intacte leur souveraineté nationale. D'autre part, elles manquent des moyens indispensables à l'exercice de leur puissance collective. Mais peut-être est-il bon qu'il en soit ainsi ; peut-être est-ce grâce à ces contradictions de principe que la Société dure et ne voit pas se dresser contre elle l'orgueil et l'égoïsme des États.

Un long temps devra sans doute s'écouler avant que la Société des Nations soit le super-État que d'aucuns entrevoient, qu'elle ait le pouvoir de reporter sur le terrain juridique la solution des conflits entre États sociétaires, et de contraindre par la force, en dernier ressort, celui d'entre eux qui essayerait de se dérober à sa juridiction. N'est-ce pas là d'ailleurs demander une nouvelle conscience aux nations? N'est-ce pas exiger d'elles l'abandon d'un droit qui leur a été universellement reconnu de confier leurs prétentions au sort des armes et de résoudre par la force les difficultés, les problèmes qu'elles n'ont pu résoudre par les voies pacifiques, pour s'en remettre à une juridiction qui émane de leur union, il est vrai, mais qui diminue le droit de chacune d'elles de ce qu'elle abandonne à celui des autres réunies?

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que pareils changements ne sont pas à la veille d'être réalisés. Sont-ils seulement réalisables?

Toutefois, c'est en cherchant la liberté qu'on la crée, a

(1) Guglielmo Ferrero, *l'Unité du monde*, p. 126 (Kra, édit.).

dit quelqu'un ; c'est peut-être en ne tenant plus la guerre comme un fait aveugle et fatal, mais comme un phénomène humain, qu'on parviendra à l'éliminer par la volonté, ainsi que l'ont été la vendetta et le jugement de Dieu. En tout cas cette transformation de l'idée de guerre qui se fait jour de notre temps, n'est pas à dédaigner, bien au contraire, et donne de l'espoir ; mais en dépit du nouvel effort de pacification générale que représente l'institution de Genève, les leçons de l'histoire restent toujours valables et applicables.

Or l'histoire nous enseigne sous des formes diverses qu'un équilibre démographique rompu tend à se recréer coûte que coûte, soit par les migrations pacifiques, soit par les invasions violentes. Fait constant et qui pose maints problèmes mais dont nous n'avons à retenir ici que l'inflexiblité même et la gravité.

*
* *

Avant de faire l'application de cette constante au cas spécial du Pacifique, il nous faut examiner une opinion que l'histoire dément et qui tend pourtant à se répandre de plus en plus, à savoir que les causes de la guerre se réduisent à une seule, la cause économique. On est de plus en plus persuadé que les uniques facteurs des événements historiques — la guerre avant tous les autres — sont et ont toujours été les circonstances économiques ; d'où la théorie du « matérialisme historique » qui prétend tout expliquer par là. Cette théorie essentiellement anglo-saxonne, même en France, n'est pas neuve.

Dans la magistrale introduction qu'a écrite M. Henri Moysset à *la Guerre et la Paix* de Proudhon, on lit : « Les lois de l'économie politique sont les lois de l'histoire, avait affirmé Proudhon en 1843... Ce n'est pas ici le lieu de discuter la théorie de l'interprétation économique de l'histoire, ni de décider si en cette matière Proudhon est le précurseur de Marx ou si Marx est son plagiaire. Il s'agit de savoir si la guerre est réductible à une seule cause, si la notion d'équilibre européen est une « expression éminemment économique » et si la paix peut résulter de l'équilibre social et matériel des forces productives. Le livre IV de *la Guerre et la Paix*, qui fait l'objet de cette démonstration, ne résiste pas à l'examen.

« L'histoire lue exactement à rebours du sens où « l'in-

terroge » Proudhon, en partant, par exemple, de la cause « psychologique » considérée comme cause unique des guerres, conduirait à des conclusions non moins spécieuses, mais aussi fortes. Elle démontre, en tout cas, que la cause « économique » est la plus relative de toutes, surtout dans la période moderne et contemporaine. Les besoins matériels d'un peuple sont à la fois quantitatifs et qualitatifs. Ils sont quantitatifs par rapport à son état démographique, à sa capacité de production et de consommation. Ils sont qualitatifs par rapport à l'idée qu'il s'en fait et qui varie d'époque à époque, de génération à génération, de classe à classe, d'individu à individu. Les premiers sont compressibles dans une mesure indéterminée et qui varie à son tour en fonction de l'état psychologique collectif ; les seconds sont extensibles à un degré indéfini et explosibles dans des conditions impossibles à prévoir.

« De ce point de vue, les poussées démographiques qui se sont produites depuis un siècle et demi, et qui ont triplé la population de l'Europe, ont eu chez les différents peuples les résultats les plus divers : conquête de territoires, révolutions intérieures, expansion commerciale, émigration, colonisation, autant de solutions du problème des subsistances. Ce n'est pas la somme totalisée des besoins qui a fatalement jeté l'Allemagne dans la guerre, puisque les moyens de les satisfaire pacifiquement étaient quasiment illimités. C'est un certain nombre d'idées contagieuses et de mythes propagés par des groupes intéressés qui ont multiplié, excité, unifié les désirs de la masse, au point de l'amener à opter pour le risque de guerre contre les autres solutions possibles.

« L'histoire « interrogée » impartialement nous apprend, en outre, que les causes de guerre évoluent du simple au complexe, passant du mobile physique de la subsistance des hordes ou peuples inertes aux sentiments troubles de la psychologie des foules endoctrinées et alertées. Les guerres qui ont eu lieu en Europe à raison de soixante-quinze ans au seizième siècle, de soixante-dix-neuf au dix-septième, de cinquante au dix-huitième, en ne comptant que la durée de celles où la France a été engagée, sont désignées par des appellations diverses, aucune sous le nom de guerre économique, pas même celle où la Hollande a été impliquée de 1568 à 1713, soit cent seize ans sur cent quarante-cinq. Que le facteur économique y ait joué un rôle, cela n'est pas

contesté ; qu'il ait été déterminant au point de servir d'argument probant en faveur de la paix proposée par Proudhon, cela se passe de réfutation (1). »

*
* *

Si maintenant nous appliquons au Pacifique les théories qu'on vient de lire, nous conclurons que le déséquilibre démographique qui règne sur les rives du grand Océan constitue, malgré la transformation que subit de nos jours l'idée de guerre, une cause de conflit. Cette conclusion s'impose plus spécialement quand nous regardons du côté des jaunes (2). Si au contraire nous nous tournons vers les blancs, le rejet de l'exclusivité de la cause économique des guerres nous amène à penser qu'il peut effectivement y avoir, du fait de ceux-ci, des causes d'ordre tout différent.

Au besoin d'unité morale dont font preuve aujourd'hui les Américains s'ajoute, parmi la jeunesse américaine, un malaise que M. Charles Vibbert, directeur de l' « American University Union » de Paris, expliquait dans une conférence faite à Paris le 30 janvier 1928 de la manière suivante : « Malheureusement l'indépendance intellectuelle du jeune Américain n'égale par son indépendance morale et économique. Manquant de sens critique et d'une sévère discipline d'esprit, se rendant compte de la médiocrité de son bagage intellectuel, il reste timide, un peu égaré dans le domaine des idées. »

Il semble bien en effet que la jeunesse américaine traverse une crise intellectuelle, morale et peut-être religieuse. Aux États-Unis où en 1920, sur 118 millions d'Américains 65 n'étaient inscrits à aucune Eglise, toutes les religions orientales sont aujourd'hui à la mode : théosophie, bouddhisme, hindouisme ; mais le plus significatif, c'est le succès exceptionnel du catholicisme entre toutes les formes du christianisme (3). On dirait que les Américains, les étu-

(1) Œuvres complètes de P.-J. Proudhon, *la Guerre et la Paix.* Introduction et notes de Henri Moysset, p. LXXXV et suiv. (Marcel Rivière, édit.)

(2) Voir notre livre, *le Problème du Pacifique* (Delagrave, édit.).

(3) Les recettes effectuées par la Propagation de la Foi dans cinquante-deux pays différents, au cours de l'année 1927, s'élèvent à 46 380 000 lires, ce qui représente une augmentation de près de 12 pour 100 sur 1926. Ce sont les États-Unis, avec leurs 20 millions de catholiques, qui ont apporté la plus forte

diants principalement, qu'ils soient incroyants, juifs ou protestants, y découvrent un sens à la vie qu'ils ne trouvent pas dans d'autres religions. Le catholicisme éveille d'abord leur curiosité, les séduit par sa pompe extérieure, par son prestige artistique et les amène peu à peu, grâce à ses vertus d'adaptation, à une sympathie moins superficielle pour ses traditions et, cette fois, pour son prestige religieux. En bref, au dire des personnes les mieux renseignées, il y a aux États-Unis, dans les générations qui naissent en pleine prospérité nationale, une rébellion de l'âme contre le mécanisme exagéré, une soif de vie intérieure, de beauté spirituelle, morale et religieuse, que n'apaisent pas les jouissances matérielles et qui cherche un apaisement dans les cultes orientaux et le catholicisme.

Or, dans une société où la jeunesse se cherche ainsi, où la poursuite perpétuelle du bien vivre, de la perfection du confort s'est avérée impuissante à satisfaire les exigences de l'esprit, bien des impulsions, des entraînements, des besoins de risque et de gloire sont à prévoir, sinon à craindre. A des âmes ardentes, enthousiastes et énervées comme sont les âmes des jeunes Américains, misérable apparaît l'intérêt de la vie qui a suffi à leurs pères : l'acquisition de la richesse par le travail. On se demande alors ce qui attend ces caractères ou plutôt ce qu'ils préparent inconsciemment. « Ce que nous appelons aujourd'hui volontiers la vitalité, écrit Oswald Spengler dans le second tome du *Déclin de l'Occident*, ce *quelque chose* en nous qui tend à tout prix en avant, en haut, cette volonté de puissance aveugle, cosmique, nostalgique, qui apparaît comme liée à la terre, au *pays*, à la façon des végétaux ou des bêtes, cette orientation vers un but, cette fatalité dans l'action — voilà ce qui partout, chez l'élite humaine, travaille, en tant que vie politique, à provoquer les grandes décisions, et doit y travailler pour *être* ou *subir* une destinée. Car on *croît* ou on *meurt*. Il n'y a pas d'autre alternative. »

Qui ne voit d'abord dans cette « volonté de puissance » une nouvelle réfutation de l'opinion de Proudhon sur la cause exclusivement économique des guerres? Ceux qui, en outre, trouveront dans les lignes de Spengler la confirma-

contribution avec 22 409 333 lires, soit une augmentation de 8 pour 100 sur l'année précédente.

tion de ce que nous avons avancé ailleurs, à savoir que les événements qui soulèvent, emportent les nations, peuvent tenir à l'évolution même de leur civilisation, comprendront pourquoi nous les avons citées à propos de la jeunesse instruite des États-Unis. Enfin, sentiront-ils à cette lecture combien l'état de paix est pour ainsi dire contraire aux règles du jeu de la vie? « La paix, écrit dans *Variété* M. Paul Valéry, est peut-être l'état de choses dans lequel l'hostilité naturelle des hommes entre eux se manifeste par des créations, au lieu de se traduire par des destructions comme fait la guerre. » Ne serait-elle qu'un leurre?...

Certes, au lendemain d'une guerre comme celle de 1914, l'on conçoit que, même si l'hostilité entre les hommes est le destin de l'humanité, des appels à la conciliation des peuples retentissent avec une intensité particulière. De telles exhortations sont certainement généreuses, seulement il faut prendre garde aux illusions qu'elles peuvent créer dans l'esprit de peuples qui ont souffert, et qui en sont d'autant plus enclins à s'abandonner à l'espoir d'une paix dorénavant indestructibe. D'aucuns pensent que l'expérience cruelle faite par une génération détournera de la guerre les suivantes. D'autres croient que dans toute prévision des grands événements de l'avenir, il faut beaucoup compter sur le rôle de l'intelligence humaine. Que de fois n'avons-nous pas entendu émettre cette opinion en juillet 1914 ! Les peuples sont trop instruits, l'opinion publique est maintenant trop avertie pour risquer la ruine... La guerre ne paye plus. Vainqueurs et vaincus sont ramenés à la même détresse...

Il en est très souvent ainsi, en effet, mais pas toujours ; le vainqueur retire parfois de la guerre, même de nos jours, des avantages supérieurs à ceux que lui aurait procurés la paix, témoin le conflit gréco-turc qui suivit la guerre mondiale et que les Turcs n'eurent pas à regretter. Et puis que vaut l'intelligence, un moment donné, contre « un certain nombre d'idées contagieuses et de mythes propagés par des groupes intéressés », contre certaines conditions matérielles ou contre l'obsédante et sourde coalition des forces impondérables qui poussent vers la guerre, comme vers une sorte de libération, des peuples excédés?

Pareille conclusion peut paraître pessimiste. Nous n'avons pas promis au lecteur de lui révéler le secret de la paix per-

pétuelle, nous avons voulu évaluer pour lui une idée, l'idée de guerre, telle qu'elle se présente aujourd'hui aux yeux de certaines personnes, en fonction d'un cas concret, le problème du Pacifique. Nous avons espéré l'aider ainsi à saisir ce problème sous un aspect autre que l'aspect purement politique sous lequel on l'examine généralement. Nous en avons exposé nous-même naguère les données politiques américaine et japonaise, les principales ; puis russe et anglaise, données traditionnelles de tout problème d'Extrême-Orient ; enfin nous avons examiné la position qu'occupent dans l'affaire d'autres puissances, non pas tant par leurs ambitions que par leurs possessions en ces régions, à savoir la France par l'Indochine et la Hollande par les Indes néerlandaises (1). Ces possessions sont dans des conditions politiques spéciales ; leur population, d'ailleurs considérable, montre un goût de plus en plus marqué pour l'indépendance et exige que l'on tienne compte de ses *desiderata*. Aussi la France et la Hollande pourraient-elles être amenées par l'attitude des indigènes à jouer dans le problème du Pacifique un autre rôle que celui qu'elles joueraient de leur plein gré.

Quoi qu'il en soit, nous avons vu précédemment comment et dans quelle mesure chacune des six puissances directement intéressées intervenait dans le problème et grossissait les risques de conflit en Extrême-Orient.

La compréhension étant la première condition qui s'impose pour faire durer la paix au moins le plus longtemps possible, si notre exposé d'aujourd'hui a paru suffisamment clair, notre but est atteint. Notre ambition ne va pas au delà.

André Dubosco.

(1) *Le Problème du Pacifique* (Delagrave, édit.).

Porgy[1]

Bess était étendue sur le lit dans la chambre de Porgy, et fixait le plafond de ses yeux clairs et durs. De temps à autre, elle tirait le drap qui la recouvrait et prononçait des phrases courtes et indistinctes qui n'avaient aucun rapport avec les circonstances actuelles.

Une semaine s'était écoulée depuis qu'elle avait été relâchée et elle avait passé de cette façon sept jours interminables.

Porgy était parti faire sa tournée quotidienne. Parfois la porte de la malade s'ouvrait et une figure noire terrifiée apparaissait. Le mystère du délire effrayait et intriguait les nègres et refrénait les manifestations de compassion et de sympathie dont ils comblent généralement leurs amis malheureux.

Même Maria ne dominait pas cette peur et les extraordinaires remarques qui l'accueillaient quand elle venait apporter le déjeuner, la faisaient ressortir vite, l'œil hagard.

Porgy revint de bonne heure le soir. Sa figure était profondément creusée, mais les rides trahissaient l'anxiété, et sa mâchoire et sa bouche avaient perdu leur fermeté habituelle. Il ferma la porte aux regards curieux des voisins et se hissa sur le lit où il s'assit.

— Comment ti vas, Bess, aujou'd'hui? demanda-t-il avec douceur.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 août 1928. Copyright by Calmann-Lévy.

— Deux cents milles jusqu'à Kittiwar, grommela-t-elle, li serpents z'à sonnettes et li fourrés du palmiers et pis tout !

Ses yeux se firent soudain apeurés et elle referma la main sur celle de Porgy. L'infirme jeta un rapide regard par-dessus son épaule, puis rassuré il caressa le front malade et consola d'une voix grave et douce :

— Ti z'es ici avec Porgy, maintinant, et n'y a rien qui ti fera mal. Li froid viendra bientôt qui coupera cit fièv'. Ti ni ti rappelles pas cit vent froid qui vient dans la ville avec l'odeu di pins, et comme li z'étoiles z'y sont toutes polies comme l'argenterie di blancs? Alo' tout li mon est content et bien po'tant. Ti sais bien? Reste t'anquille et z'écoute ci qui Porgy ti dit !

Elle ne répondit pas et ferma les yeux. Bientôt, à son grand soulagement, il vit qu'elle dormait. C'était là ce qu'il espérait. Il sortit sans bruit et se joignit à un groupe sympathique dans la cour.

— Qui c'est z'on va fai'? demanda-t-il, une simaine déjà passée et elle est toujou aussi malade.

De trois petits coups secs Peter fit tomber sur les dalles les cendres de sa pipe, attirant ainsi l'attention du cercle.

— Si vous voulez mi z'écouter, dit-il lentement, ji vous dis di l'envoyer à cit z'hopital di blancs.

Ses mots furent reçus avec un sentiment de surprise qui frisait la stupeur.

— Pou l'amou di Dieu, papa Peter, dit enfin la voix terrifiée d'un nègre, « ti ni sais donc pas qu'il y laissent mouri li pauv-nèg' pou donner leurs corps aux z'étudiants?

Mais le vieux maintint son opinion :

— Li z'étudiants li prennent quand ils sont tout à fait morts, c'est y pas vrai? et ji veux dire cit chose : z'une des amis blancs à moi l'est infi'miè' au z'hopital et cit dame l'est un pur v'ai ange pou li nèg' malades. Si ji z'étais malade dimain j'irais la t'ouver et ji ferais ci qu'il mi dirait. Ji veux qu'on si occupe di ma ca'casse quand il est vivant, mais quand il est tout à fait mort ci m'est égal !

— Ci t'es égal si on ti coupe en mo'ceaux qu'on dispe'se partout au lieu di ti enterrer dans li cimetiè di Boun Dieu? demanda quelqu'un à l'iconoclaste.

Le vieil homme faiblit devant cette attaque directe :

— Bon ! pit êt' ji ni dis pas que ji z'aimerais autant, dit-il cherchant un compromis, mais ji crois qui Dieu comp'endra li circonstances et s'en tiend'a bien compte.

Serena Robbins coupa le silence qui suivit :

— Comment c'est y qui ti n'as pas dimandé di prier pou elle?

interrogea-t-elle d'une voix légèrement offusquée. Pit êt' ti z'as dija oub'ié comment li Boun Dieu a z'entendu n'ot derniè' prière et nous z'a envoyé cit bouc pou ti sauver la vie quand la famine était dija là à rigarder dans li z'yeux?

Porgy se rasséréna et s'éloigna, ravi, de l'affreuse solution suggérée par Peter.

— Ci ça ma sœu, acquiesça-t-il, mais déjà elle avait fermé les yeux et son corps se balançait de droite à gauche, elle était assise, jambes croisées sur les dalles et commença :

— O Jisus qui n'a pas troub'é les flots sur la mer di Galilé,

— *Amen*, ponctua le chœur entraîné par Porgy.

— O toi qui z'as chassé li diab' di z'affligés, souvent, oh souvent!

— O Jisus!

— Pourquoi ti n'as pas posé ta main su' la tête di no' sœu?

— O not' Père!

— Et chassé li Diab' loin d'elle, loin dans un grand trou dans la mer, comme ti l'as fait souvent, oh souvent!

— Souvent, oh souvent!

— Cit pau' z'infi'me ni z'est-il pas tiré di la poussiè' par nos prières?

— C'est la vérité, ô Jisus!

— C'est pourquoi tire aussi di la poussiè' sa femme à li, et fait la bien portante, toujou' ô toujou!

— Toujou, ô toujou, *Alleluiah!*

Le groupe se dispersa après la prière, chacun s'éloignant en silence dans l'ombre. Il ne resta plus que Porgy assis, la tête basse, et, derrière lui, Maria massive et indéchiffrable.

Quand le dernier bruit de pas se fut éteint, la grande négresse inclina sa tête enturbannée, presque à toucher Porgy.

— Z'icoute-moi, murmura-t-elle, ti veux qui cit femme guérisse n'est-ce pas?

— Ti sais qui oui, et déjà, subissant la réaction de son enthousiasme religieux, la voix du mendiant était morne et désespérée.

— Très bien z'alo'. Li bateau quitte li quai à sept heu dimain matin, ti connis cit garçon di pont qui s'appelle Mingo?

Porgy fit signe que oui, les yeux fixés sur le visage de la vieille.

— Très bien. Ti vas aller su'li quai di bon matin et z'y donnera deux dolla'. Dis y quand li bateau arrivera à l'île d'Ediwander à huit heu' du soir, di z'aller à la case di Lody et faire fai' une conjuration, un sort pour fai' sorti' di Bess cit'diab qui la tient'.

— Ti crois ça la guérira? demanda Porgy avec une nouvelle lueur d'espoir dans les yeux.

— Ji crois pas, ji li sais, répliqua-t-on d'un ton de conviction absolue, réf'échis maintinant et fait cit qui ji ti dis.

La vieille négresse s'éloigna en traînant les pieds, laissant Porgy solitaire dans l'ombre.

La silhouette courbée leva les yeux vers le carré de ciel, avec son effarante quantité d'étoiles, qui semblait s'adapter comme un couvercle à l'enclos de la cour. Nul son ne s'élevait, sauf le souffle d'un vent de terre qui caressait les lichens du mur sud, et le murmure qui montait de la baie lorsque le flux jetait en avant sur la plage ses jonchées de graviers et de coquillages.

Maintenant que toute société humaine s'était retirée, le rêveur se sentait étrangement seul et plus petit que l'étoile la plus éloignée ou le plus minuscule coquillage. Tel un écureuil en cage, son esprit fatigué faisait incessamment le tour des trois alternatives possibles :

Premièrement : la science des docteurs blancs, nette, mystérieuse, imposante, et le pouvoir redoutable et absolu qu'elle assumait sur les infortunés corps qui tombaient entre ses mains. Porgy savait que certains en revenaient guéris et que d'autres avaient disparu après avoir franchi le porche de l'hôpital et avaient été à jamais effacés. Puis deuxièmement : le Dieu des blancs, abstrait et vague comme la brise qui soufflait dans les lichens, avec son Jésus qui pouvait faire naître en l'infirme ses chants les plus beaux et faire s'ouvrir son cœur si grand qu'il embrassait à ces moments-là l'humanité tout entière dans son amour et sa compassion. Mais ce Jésus, qui passait comme passe le vent, laissait derrière lui Porgy froid et déçu.

Il lui fallait choisir l'une de ces deux ressources ou bien retourner au vieux sentier battu qui entraînait loin... loin... loin, jusqu'au commencement des choses, vers ces symboles tangibles que l'on pouvait voir et qui vous terrifiaient, vers ces presciences, ces instincts qui frissonnent comme l'aube, tout au fond des cerveaux et dictent aux hommes leur conduite sans qu'ils aient recours à la pensée.

Porgy semblait courbé sous le poids d'un lourd fardeau, il demeura assis immobile jusqu'à ce que les motifs scintillants dessinés sur la voûte céleste eussent changé et disparu. Alors il releva lentement la tête, passa sa manche sur son front et réintégra sa chambre.

Juste avant le lever du jour, Porgy quitta sa chambre et attela le bouc. Une buse suspendue dans l'éther planait au-dessus de Catfish Row. Lentement elle vira sur l'aile dans un courant d'air et son ventre et le dessous de ses ailes furent illuminés de pourpre par le soleil encore caché derrière l'horizon. Porgy la regarda et cligna des yeux, mais il continua sa besogne sans la moindre hésitation.

Il harnacha son bouc d'une main experte, sortit en voiture de la cour et s'en alla au bout de la jetée.

Il n'eut pas de difficulté à trouver son homme ; Mingo accepta la mission et la poignée de sous et de piécettes, et, le marché conclu, Porgy revint aussitôt à la cité.

Maria était en train d'ouvrir sa boutique, elle s'arrêta un volet en main. Elle pouvait à peine croire ses yeux. La figure du mendiant était gaie ! et il chantonnait.

— Qui c'est di nouveau? demanda-t-elle, Bess va mieux?

— Pas tout à fait, répondit-il, mais ji z'eu un rêve cit nuit et cit rêve m'a dit di z'envoyer quelqu'un à cit sorciè' et qui la fièv dit Bess s'arrêterait cit nuit.

— Pa'fait, mon frè', dit Maria avec cordialité, c'est comme si cit femme z'était dija guérie. Riga'de bien !

Tout le long du jour, assis près du bureau d'Archdale, Porgy fredonna un air et compta les heures qui s'écoulaient depuis le départ du bateau. Maintenant il devait passer devant Kittiwar et dans quelques heures seulement il stopperait pour la nuit à Ediwander.

Une fois couché, il continua à marquer le temps, restant étrangement indifférent aux gémissements de Bess. Enfin le bateau doit être arrivé, se dit-il. Maria lui avait dit que la cabane était tout près du débarcadère. Sûrement il ne faudrait pas longtemps à la femme pour préparer un charme. L'excitation de Porgy atteignit une phase d'exaltation. La main posée sur le front de Bess, il attendait.

La cloche de Saint-Christophe au loin sonna l'heure. Les cloches argentines lancèrent les quarts d'heure tels une poignée d'or à la volée sur les rues endormies. Puis délibérément, elles jetèrent dans le silence dix notes pleines et graves. Ce devait être le moment. Porgy appuya plus fort sa main et la sueur perla sur son front. Il lui sembla durant un instant que sa vie était suspendue.

— Porgy, dit une voix faible et détimbrée tout à côté de lui, c'est toi, Porgy? n'est ci pas? Pouquoi ti mi causes pas?

La réponse de l'infirme fut un rire aigu qui se brisa en un sanglot :

— Me'ci moun Dieu ! dit-il, et à nouveau : « Me'ci, ô moun Dieu ! »

Le soir qui suivit l'amélioration de Bess, Maria était seule dans sa boutique. L'heure du dîner était passée et ses clients étaient partis. Elle était affairée après son four et ne se retourna pas tout de suite quand quelqu'un entra. Quand elle regarda enfin par-dessus son épaule,

son visiteur avait enfoui sa figure dans ses mains et elle ne put le reconnaître. Elle ne put être sûre que d'une chose : l'homme était saoul, car dans la petite pièce fermée, l'air était déjà alourdi des effluves de mauvaise eau de grain.

Elle traversa la pièce et toucha l'épaule de l'homme. Il laissa retomber ses mains et essaya de la dévisager.

— Oh c'est toi, Mingo? dit-elle, et pourtant elle ne comprit pas la raison de sa présence dans la ville à cette heure-là.

— Donne-moi z'à dîner, grogna-t-il, et d'un mouvement maladroit il sortit de sa poche un peu d'argent qu'il jeta en petit tas sur la table.

Maria considéra l'argent. Il y avait environ un demi-dollar, mais tout en sous, à part deux pièces de nickel. Cela ressemblait étrangement au montant des gains de Porgy. Puis comme elle regardait fixement le tas de monnaie, elle eut un éclair et comprit ce que signifiait la présence de cet homme.

— Qui ci ti fais z'ici, maintinant? demanda-t-elle d'une voix basse et sifflante, quand li bateau ni doit reveni' qui dans deux jou'?

La question provoqua une certaine réaction chez le visiteur et le rendit à la conscience sans cependant le rendre capable d'une invention mensongère.

— Ji z'ai manqué li bateau cit fois, parvint-il à articuler, « ji z'ai pris un verre avec un z'ami et quand ji suis z'allé su li quai, cit bateau z'était pa'ti. »

Deux mains puissantes s'abattirent sur ses épaules et le lancèrent dos au mur. Il ouvrit les yeux tout grands et vit une figure si froide et si féroce que de ses lèvres lippues jaillit un bref : « Oh Jisus! » Il fut aussitôt dégrisé et tremblant de peur.

Alors Maria versa dans son oreille des mots qui avaient le poids et la chaleur du plomb fondu :

— Maintinant ji vas t'enfe'mer dans cit cabinet jusqu'à c'qui cit bateau z'y revient au quai, conclut-elle. Alo' ji ti lâcherai. Mais ji serai toujou là où ji pourrai mett' la main su'toi. Si jamais ti dis à Porgy ou à z'âme qui vive qui ti n'as pas porté li message à Lody, alo' j'aurai du sang nèg' su ma conscience quand ji serai appelée au Jug'ment Dernier. Ti z'as bien compris?

Mingo fit signe que oui, ayant perdu la parole.

La grande négresse le remit sur pied, le poussa à travers la pièce vers le repaire infernal du cabinet noir. Puis elle ferma la porte à la volée, tourna l'énorme clef dans la serrure et l'enfouit dans sa poche. « Eh bien ça z'y est! » remarqua-t-elle, essuyant d'un coin de

tablier sa figure inquiète. « Ci doit être Jisus qui l'a guérie, z'alo'... » Puis comme pour chasser cette histoire, elle ajouta : « Non, ji veux êt' damnée si c'est lui. Il n'a tout di même pas ça en lui ! »

QUATRIÈME PARTIE

C'était le jour du pèlerinage et du pique-nique annuel des Fils et des Filles de l'Association « Repentez-vous, dit le Seigneur », et dès les premières lueurs de l'aube une fièvre de préparatifs avait bouleversé Catfish Row. De l'autre côté de la rue, le quai où devait s'embarquer la troupe était frémissant de vie. Un haquet roulant bruyamment gagna le bout de la jetée et déchargea tout une charretée de melons d'eau. Sous les yeux vigilants d'un comité, une douzaine de volontaires prirent le précieux chargement et l'entassèrent sur le vapeur. Du précédent embarcadère, le bateau d'excursion arriva avec un grand battement de son immense roue. De hautes cheminées s'accotèrent le long de la jetée, et éternuèrent lançant des flammèches, tel un vol de plumes d'or dans la nouvelle et faible lumière ; un énorme torrent de fumée de bois jaillit de la cheminée et tournoya au-dessus du port.

Des filins furent lancés, manquèrent le but, s'enroulèrent et furent relancés. Puis dans un brouhaha de conseils et d'encouragements, le vaisseau fut enfin amarré et attendit l'arrivée de la Loge.

Les premiers rayons du soleil à l'horizon peignaient le mur d'un ton chaud et vermeil quand Porgy ouvrit la porte et vit Peter déjà en habits de fête, perché sur le dos de son cheval à la couverture éclatante. Il portait une jaquette bleu ciel, un pantalon blanc dont les jambes disparaissaient sous de hauts leggings noirs et une casquette à visière à l'abri de laquelle il regardait d'un air menaçant la foule agitée qui grouillait autour des pattes de sa monture. Sur sa poitrine, de l'épaule droite à la hanche gauche, s'étalait une large écharpe écarlate où était brodée l'inscription : « Repentez-vous, dit le Seigneur, » et de son épaule droite flottait un ruban blanc portant le mot « commissaire ». De temps en temps il jetait d'une voix dure et gutturale des ordres que personne n'écoutait. A deux reprises il caracola jusqu'au quai, compta les melons d'eau et revint en dire le nombre à un important officiel venu en voiture pour surveiller l'embarquement.

La confusion alla grandissante jusqu'à huit heures où elle atteignit son comble, lors de l'exode général vers le rendez-vous du défilé.

La vieille ville s'éveillait à peine à la vie quand le cortège se déroula à travers ses rues. Magnifiquement inconscient de l'effet qu'il produisait, il cheminait, telle une foule barbare, bouleversant le rythme ralenti de la ville à demi endormie.

Toutes les somptueuses demeures, le long des avenues, étaient dépourvues de domestiques ce jour-là, et les dames de l'aristocratie, rompant avec les suprêmes articles des règles sociales, regardaient par les fenêtres de façade la procession qui s'avançait flamboyante.

En tête marchait un minuscule négrillon, en habit écarlate aux boutons dorés, coiffé d'un énorme shako, et tandis qu'il s'avançait la main gauche sur la hanche, les épaules en arrière, sa main droite faisait tournoyer un bâton à masse d'or. Puis venait la musique, une vingtaine de garçons vêtus de différentes variantes de l'uniforme du chef d'orchestre. Les larges pieds nus foulaient les pavés, les têtes étaient rejetées en arrière, les lèvres s'écrasaient sur des instruments qui étincelaient en plein soleil. Ils se lançaient individuellement, dans de stupéfiantes variations, au royaume du son. Toutes ces improvisations revenaient toujours à l'éternel : « Boom, boom, boom », d'un rythme renforcé, enchevêtrement d'accords étonnants.

L'extase qui faisait vibrer ces corps jeunes et sauvages trahissait son paroxysme en des explosions de son qui ébranlaient les fenêtres des maisons à l'air digne. Et les larges pieds noirs sautaient et dansaient sur les pavés irisés et sur l'herbe qui les ourlait. Le soleil monta brusquement au-dessus des toits et fulgura, répandant un torrent de vin doré et chaud entre les murs épais et venant se heurter en éclats sur des dents éblouissantes et des yeux brillants.

Après la fanfare venaient les hommes, membres de la loge, marchant aux encouragements des commissaires à cheval qui les encadraient ; ceux-ci scandaient la marche de séries de grognements brefs qui partaient avec une précision toute militaire de dessous leurs grandes casquettes à visière. Ils passaient portant en biais sur la poitrine l'écharpe aux emblèmes de leur loge.

Puis venaient les attelages, et la rue étroite se mit soudain à vibrer et à résonner comme un jardin tropical. Les « Sœurs » étaient au nombre de six par carrioles. L'effet produit par la variété des couleurs ressemblait étrangement à celui produit par le heurt des sons : vermillon, pourpre, orange, saumon, vert émeraude crus, se heurtaient en d'incroyables oppositions. Pourtant leur interminable défilé devant les yeux possédait un étrange rythme dominant qui les réconciliait l'une à l'autre et les rendaient parfaitement justes. En vain les sens cherchaient à cela une raison. Il n'y en avait pas.

Cela grisait, affolait et finalement passait semblant avoir absorbé la moindre note de couleur des bâtiments ternes, et laissait la lumière du soleil morne et éteinte dans sa froide raison d'être.

Les noirs avaient vécu pour ce court moment annuel. Ce peuple s'était dégagé soudain, de façon stupéfiante, des fers de la civilisation.

Aussi exotiques que les nègres du Congo et capables de s'abandonner entièrement à la joie primitive de jeux fantastiques et barbares, ils s'étaient emparés de la prude petite ville anglo-saxonne et brusquement lui avaient imposé leur inégalable fantaisie. Puis ils s'en furent, laissant derrière eux un sentiment de regret et d'envie chez ceux qui les avaient regardés passer, chez ceux que les siècles avaient rendus vieux et sages.

Quand l'exode de Catfish Row fut complet, Bess aida Porgy à monter sur le bateau et l'installa à l'angle d'une cabine de pont, là où il pourrait voir et goûter pleinement l'excursion. En bas sur le quai, Maria qui avait la direction du Comité de ravitaillement, se démenait parmi les paniers et les caisses, en un volumineux costume vermillon et orange. Bess laissa Porgy et descendit l'échelle.

— Ji z'ai la main pou fai' li paquets, annonça-t-elle avec une certaine méfiance.

La grande négresse s'arrêta, la toisa de haut en bas :

— Bon, bon, on dirait que ti z'essayes di deveni' convenab ! remarqua-t-elle.

Aussitôt la femme se figea : « Va-t'en z'au diab' ! dit-elle froidement, ji ni dimande pas di sermons, ji veux quelqui chose à fai'. Veux-ti que ji ti donne un coup di mains z'avec tous ci colis? »

Un moment leurs yeux se croisèrent, puis elles éclatèrent de rire toutes les deux, très fort, s'étant parfaitement comprises :

— Ça va z'alo', dit la vieille femme. Si ti z'es aussi indépendante, ti peux po'ter ci paniers à bord.

Après cela, elles travaillèrent ensemble sans échanger de remarques jusqu'à l'arrivée du cortège.

Le bateau s'avançait comme un gros scarabée excité, à travers la baie tranquille. Sur le pont la musique jouait sans arrêt. En cercle autour d'elle, une quantité de nègres dansaient, la plupart sautillant solitairement. Le soleil répandait la toute-puissance du midi d'août sur la surface huileuse de l'eau, et la surface polie réfléchissait avec une ardeur intensifiée les rayons sous la tente.

Les ponts éclataient de couleurs et de grandes explosions de rire

renvoyaient les vagues de gaieté vers la ravissante vieille ville bien après que le bateau eût contourné le premier coude de l'étroite rivière et eût disparu, vers le lieu des pique-niques nègres à Kittiwar Island.

Se frayant un chemin entre des marais et des îlots boisés, le bateau passait brusquement de lagunes en lagunes qui s'étendaient au long de la côte et brillaient au midi comme des opales de feu sur une plaque d'argent.

Un cri s'éleva enfin. Kittiwar était devant eux, tendant une jetée frêle de sa pointe aux fourrés épais vers le courant paresseux.

Le débarquement terminé, Maria prit possession d'une clairière défrichée au milieu d'un bois touffu de palmiers et en lisière d'une anse, et elle dirigea son comité afin de préparer le déjeuner. De la grève à côté on entendait le grondement régulier de la mer, l'incessant crissement du sable qu'un vent infatigable enlevait aux dunes et balayait en bandes larges et plates sur le sol plus dur de la plage.

Les membres du pique-nique entendirent cela et y répondirent par un cri. Bientôt la blancheur mouvante des vagues fut parsemée de petits corps noirs, brillants ; les plus grandes silhouettes, les jupes relevées très haut, barbotaient dans les mares.

Porgy, assis, tenait à la main une branche de myrte avec laquelle il écartait les mouches de plusieurs bébés endormis. Le soleil passait lourdement mais agréablement sur lui. Un des enfants s'agita et pleurnicha. Il lui fredonna une petite chanson à mi-voix. Une satisfaction nouvelle se lisait sur son visage. Au bout de quelque temps, il inclina la tête et s'assoupit.

— Ji vais z'aller che'cher quelques feuilles di palmiers pou' mett' comme nappe, dit Bess à Maria ; et, sans attendre de réponse, elle prit un couteau dans un panier et pénétra dans l'épais fourré de palmes et de lianes qui entourait d'un mur la clairière.

Presque aussitôt, elle se sentit dans un autre univers. Les sons derrière elle s'éloignaient et finirent par s'éteindre. Un serpent à sonnettes déplaça paresseusement son gros corps en travers du chemin. Une troupe d'ibis des bois s'envola brusquement, rompit l'épaisse voûte de feuillage et s'élanca au-dessus des cimes vers le marais, laissant leurs pattes allongées les suivre comme un trait.

Elle coupa une large palme en forme d'éventail sur l'arbre le plus proche. Derrière elle quelqu'un respira, une longue respiration sans fin. Le corps de la femme se raidit lentement. Ses yeux se fermèrent à demi, puis se firent sombres, ils comprenaient. Un flux profond ou une vague de sang monta à son visage qui devint plus noir,

laissant livide la balafre. Sans se retourner, elle dit très bas : « Crown ! »

— Oui, ti sais t'ès bien que c'it Crown !

La voix grave l'ébranla, elle se retourna à demi, comme étourdie, et le regarda des pieds à la tête.

Son corps était nu jusqu'à la ceinture et les pantalons de coton bleu qu'il portait la nuit du meurtre étaient en lambeaux jusqu'aux genoux. Il se pencha légèrement. Les grands muscles de son torse s'agitèrent et coururent sous la peau comme aux flancs d'un cheval. Ses petits yeux vicieux étincelaient, il passa la langue sur ses lèvres épaisses.

La terre avait fort bien pris soin de lui. Les marais avaient fourni des œufs de poules sauvages et des jeunes oiseaux ; la baie lui avait donné en abondance du poisson, des crabes et des huîtres, la forêt l'avait nourri de ses baies et de ses excellents choux palmistes.

— Ji t'ai vue déba'quer, dit-il, et ji t'ai attendue. Ji crève di solitude su cit sacrée île avec pas seulement une créature di Dieu pour causer avec. Ti z'as ti di la « Poussiè' Heureu » avec ti?

— Non, dit-elle, puis avec un effort : « Il faut qui ji ti dise quelqui chose, Crown. Ji z'ai lâché la drogue et ji z'ai changé di maniè' ! »

La mâchoire de Crown avança et ses formidables épaules saillirent et se contractèrent. Ses deux larges mains encerclèrent le cou de la femme et se renfermèrent, griffes d'acier d'un étau. Elle ne put plus parler. Il l'attira jusqu'à ce que leurs visages fussent l'un contre l'autre. Sous ses mains, les artères de Bess battaient, lançant de grands jets de sang à travers ses membres, et injectant le globe de ses yeux. Les mains relâchèrent leur étreinte. La figure de Bess changea. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais elle ne dit rien. Crown éclata d'un rire bas et saccadé et la rejeta loin de lui.

— Maintinant viens avec moi, ordonna-t-il.

Ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la jungle, la femme marchait en avant avec un regard de somnambule. Ils suivirent un des minuscules sentiers tracés par les sangliers et les chèvres sauvages qui erraient dans l'île...

De chaque côté la forêt élevait comme un mur ses arbustes drus et bas, ses palmiers aux troncs épais entrelacés de lianes semblables à des fils de fer. Au-dessus de leurs têtes le feuillage se refermait, formait du sentier un tunnel aussi fermé que s'il eût été construit en maçonnerie.

L'homme avançait avec une sorte de balancement, d'un pas souple, mais son souffle s'entendait en longues aspirations comme s'il eût accompli quelque labeur physique.

Quand ils eurent marché durant une demi-heure, ils traversèrent un marais où des troncs de cyprès, tordus et grotesques, émergeaient de l'eau jaune. Des herbes Spanist Moss, lamentables stalactites, leur balayaient le visage comme ils suivaient la piste boueuse.

Bess arriva enfin dans la petite clairière au centre de laquelle se trouvait une hutte basse aux flancs de lianes tressées et au toit fait de palmes superposées régulièrement.

Crown était juste derrière elle. Parvenue au seuil de la hutte, elle s'arrêta et se retourna vers lui. Il rit, d'un rire chaud et brusque à ce qu'il lut sur la figure de la femme :

— Ji sais bien que ti n'as pas changé, dit-il. Ci sera toujou pareil, toi et moi, ti vois?

Il saisit le corps de la femme et l'attira à lui d'une telle force qu'elle eut la respiration coupée et suffoqua. Puis elle respira profondément, renversa la tête en arrière et poussa un éclat de rire sauvage qui se répercuta contre le mur de la clairière.

Crown l'enleva, la balança et la jeta face en avant dans l'intérieur de la hutte.

Quand Bess revint à la clairière du pique-nique, le soleil était si bas que ses rayons s'engouffraient horizontaux à travers les tunnels de verdure et bronzaient leur voûte de feuilles entrelacées. Elle s'arrêta un moment. Derrière elle, caché par les buissons, était Crown.

— Mintinant fais z'attention à cit qui ji ti dis, dit-il. Ti peux 'ester avec l'infi'me jusqu'à la saison di coton. Alo' ji viendrai. Davy mi cachera su son bateau jusqu'à Savannah. Pis li coton arrivera vite et z'en aura beaucoup et la vie sera facile. Ti z'as compris?

Elle le regarda un moment dans les yeux plissés et menaçants, puis fit signe que oui.

— Va-t'en z'alo' et fais z'attention si ti n'as pas envie di z'aller rencont'er ton Boun Dieu z'en face!

Elle débusqua au rond-point. La plus grande partie des membres du pique-nique étaient déjà remontés à bord. Elle franchit l'étroite langue de sable avant la jetée.

Maria se tenait à l'entrée de la passerelle et la regarda d'un œil soupçonneux.

— Où c'est ti z'as été tout le jou? demanda-t-elle.

— Ji suis perdue dans li bois, et ji z'ai pas pu t'ouver mon chemin z'avant qui li soleil baisse, mais ci n'est pas l'affai' di personne qui di Porgy et moi, si tu veux savoi!

Elle trouva Porgy sur le pont inférieur, assis solitaire et silencieux à l'arrière.

Il regardait le coucher du soleil et ne parut pas remarquer sa présence.

Le steamer se mit en marche, se frayant son chemin dans la nuit mystérieuse et infinie. Bientôt il sortit de l'étroit chenal et se lança tel un monstre antédiluvien dans l'eau morte d'une vaste lagune. De larges vagues glissaient à la surface, hors de l'ombre, traînant sur leurs dos obscurs des étoiles qu'elles éparpillaient en poussière d'argent contre.

Seuls les échos de conversations alanguies, les bruits du sommeil et l'éclaboussement de l'eau qui jaillissait et retombait au rythme de l'unique grande roue à l'arrière, arrivaient jusqu'à Porgy et Bess assis sans parler.

Le bateau découpait son sillage au centre de la lagune et la ligne du rivage s'effaçait derrière lui. A l'endroit où on avait pu l'apercevoir un moment auparavant ne se distinguaient plus maintenant que les astres qui s'élevaient lentement au-dessus de l'eau, et les lumières douces et mouillées d'étoiles proches et basses. La nuit oppressante se refermait autour des deux formes immobiles.

Porgy n'avait pas prononcé un mot depuis le départ. Son corps avait repris son attitude rigide de jadis. Son visage portait à nouveau cette expression d'attente. Alors il dit lentement :

— Ti ni mens jamais z'à moi, Bess?

— Non, fut la réponse sans timbre. Ji ni mens jamais z'à toi, ti dois mi riconnait' cila !

Une nouvelle pause, puis :

— Ci z'était Crown?...

Une respiration haletante et étranglée, puis un souffle :

— Comment ti li sais?...

— Li Boun Dieu donne aux z'infi'mes beaucoup di choses qui ni donne pas aux z'aut'hommes. Puis à nouveau avec douceur :

— Ci z'était Crown?

— Oui, c'était lui.

— Qui c'est qu'il ti z'a dit?

— Qu'il viendrait mi che'cher quand li coton arrive'ait z'en ville.

— Et ti pa'tiras?...

— Zi li z'ai dit... oui...

Au bout d'un instant, la femme étendit la main et la referma légèrement sur le bras de l'homme. Elle sentit les muscles se raidir sous la manche. Quelle puissance de volonté ! Elle essaya d'entourer ce bras de ses doigts, il était presque aussi fort que le bras de Crown.

C'était étrange qu'elle n'eût pas déjà remarqué cela. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais pas un son ne sortit. Alors elle soupira et retira sa main.

Dans l'immense vide de la mer et du ciel le bateau se frayait lentement un chemin vers les lointaines lumières de la ville.

*
* *

— Ji z'ai senti cila hier, annonça Maria à Séréna Robbins tout en prenant un paquet de linge mouillé dans le baquet de Séréna ; elle le tordit de ses énormes mains et le mit de côté pour l'étendre sur la corde...

— Qui c'est ti z'as senti?

— Ji z'ai senti quand la femme à Porgy est so'tie du bois z'au pique-nique, qu'elle avait été avec Crown.

En entendant le nom du meurtrier, Séréna fit un pas en arrière et son habituelle expression de bonhomie béate changea lentement. Sa lèvre inférieure s'avança, sa figure s'assombrit.

— Ti crois cit nèg' est à Kittiwar? demanda-t-elle.

— Zi z'ai toujou pensé qu'il y z'était dans cit fourrés di palmiers, répliqua Maria, mais quand j'ai riga'dé li z'yeux di Bess l'aut soi', ji z'ai été sû di deux choses. D'abord qu'il était là-bas, z'ensuite qu'elle avait z'été avec li.

— Ti crois qu'elle court enco' avec cit nèg?

— Ci sorte d'homme-là z'a pas bisoin di s'occuper d'avoi di femmes, lui dit Maria, z'y peuvent li fouetter et li chasser à coups de pied dans li rues, et pis ils n'ont qu'à siffler quand c'est qui cila leur dit, et z'elles riviennent toutes leu' lécher la main !

— Elle divrait rester avec Porgy si elle connaissait ce qui est meilleu' pou elle.

— Elle li sait très bien ; elle z'aime Porgy. Mais si cit nèg rivient lui couri après, il n'y aura plus ici qui Porgy et son bouc !

Une brusque flamme soudaine éclaira la figure de Séréna effaçant toute placidité et la transformait complètement. Elle se pencha et dit pesamment :

— Cit nèg' divrait reme'cier li Boun Dieu qui ji z'ai mon Jisus avec moi pou' reteni' ma main !

— Ti ni veux pas di' qui ti va li livrer aux blancs s'il rivient dans cit ville au lieu di z'arranger cila avec lui, toi même? demanda Marie incrédule.

— Ji sais pas quoi fai' ! répliqua l'autre, la haine laissant place sur son visage à un sentiment de perplexité : si cit nèg' vient z'en

ville, il est sûr d'êt'tué un jou ou l'aut. Alo' li blancs mi z'enfe'meront en prison. Ils ont su' leurs papiers maintinant qui ji z'étais la femme di Robbins, et ils penseront qui ça peut aussi bien z'êt' moi qui aura tué Crown. Ji connais deux personnes qui z'y ont été coffrées comme cila et qui ni z'avaient pas fait la plus pitite sacrée chose !

— Sûr qui li nèg doivent ga'der li z'œil ouvert en cit monde ! observa la vieille négresse, mais nous ni pouvons pas livrer un nèg' à la police !

Un homme s'arrêta à l'entrée de la cour et regarda. Pour les deux femmes, il n'était encore qu'une silhouette debout sous le porche, se détachant sur l'étendue éblouissante de la baie. Mais l'air de fatuité de cette forme mince et indolente était parfaitement reconnaissable. Un plaisir de satisfaction anticipée se répandit sur les traits de Maria. Elle essuya sa main sur son tablier.

— Just' comme ji ti dis ! remarqua-t-elle à Séréna. Merci moun Dieu qui Jisus ni mi tienne pas enco' autant comme toi et qui ji z'ai enco' li pouvoi di corriger un nèg' qui z'a mal tourné. Ti vois cit serpent jaune qui si tortille divant la porte?... c'est li qui z'a vendu à Bess la Poussiè Heureus'.

Sporting Life était maintenant devant la friterie et montrait une figure dépourvue de soupçons. Avec une effrayante détermination, Maria balança en arrière son long bras, puis tel un serpent qui s'élance sur une proie, le détendit en avant. La brique frappa le mulâtre en plein sur le côté de la tête. Il s'écroula dans ses habits voyants comme un oiseau blessé.

Au bout de quelques instants la victime cligna faiblement des paupières, puis entr'ouvrit les yeux et vit la figure de Maria. Elle lui tamponnait la tête d'un chiffon mouillé et à première vue ses traits épais révélaient une grande douceur. Rassuré, il ouvrit les yeux tout grands. Mais la douceur disparut. Il se sentit agrippé aux épaules, puis brusquement relevé, remis sur ses jambes chancelantes et poussé rapidement vers la grille.

Au bout du trottoir, Maria fit pivoter sur elle-même sa victime de façon à rencontrer ses yeux fuyants et vagues.

— Cit derniè' fois qui ti z'es venu pa'ici, ji t'ai pas quitté di l'œil. Ji ti connais, maintinant, sacré dégoûtant colpo'teu di drogues qui vient saccager li foyers di nèg's heureux !

Ses bras manœuvrèrent tels des pistons de locomotive, la tête de l'homme s'inclina à angle aigu et se redressa avec difficulté.

— Maintinant quand ji z'aurai fini di ti flanquer dihors di cit grille, continua-t-elle. Ci sera la derniè' fois qui ti sortiras d'ici

vivant. Tout li monde z'y dit qui ji suis une nèg' su qui z'on peut compter, si tu riviens pa' ici enco, saoul ou pas saoul, ji z'en finirai avec ta carcasse et ji jetterai ti z'os aux vautours un par un !

Brusquement elle retourna le malheureux, appuya son pied au bas de son dos. Puis avec un effort qui parut faire jouer tous les muscles de sa massive stature, tel un catapulte, elle le lança une fois pour toute hors de Catfish Row et de l'existence de ses habitants.

CINQUIÈME PARTIE

— Li poisson donne bien après la barre, ci jou de'niers, remarqua Jake à ses compagnons de pêche. Un grand nègre bronzé s'arrêta de dévider une ligne et jeta un coup d'œil vers la haute mer devant l'entrée de la passe.

— Et nous firions mieux di z'en profiter, nous aut', observa-t-il, ci tempêtes di septemb' vont vini bientôt et li poissons n'aiment pas li vent d'est ni la mer trouble.

Jake eut un rire rassurant.

— Oh ! z'allons donc, voyons ! ti ni ti rappelles pas qui nous avons eu un terrible tempête l'aut' été et qui jamais elles reviennent deux années di suite?...

Sa femme vint à lui, elle portait dans ses bras un enfant qu'elle lui donna à tenir et s'empara du monceau de poissons que Jake était en train de nettoyer lentement en flânant.

— Si ti n'es pas un z'homme assez bon pou' nettoyer li poissons pus vite qui ça, z'occupe toi di Bébé et laisse ça à z'arranger aux femmes, dit-elle d'un ton de mépris en emportant le panier.

Le groupe se mit à rire et la gaieté de Jake, assez penaud, domina celle des autres. Il berça dans ses bras robustes le petit négrillon enchanté et suivit sa femme d'un regard admiratif.

— Ça va, li gars, dit-il revenant au sujet de la conversation, ji suis toujou pou courir la chance aussi loin qu'elle peut vous mener. Amenez-vous à quat' heures dimain matin et nous pousserons la *Mouette* jusqu'à cit banc. Ji z'ai l'impression jusque dans mi z'os qui nous riviend'ons avec l'eau jusqu'au plat bord tant nous z'aurons pris di poissons dimain soi'.

La prédiction de Jake se répandit dans tout le quartier nègre. D'autres équipages parêrent rapidement leurs bateaux et se tinrent prêts à prendre la mer avec le *Mosquito Fleet.* Le matin suivant, quand le soleil émergea de l'Atlantique, les trente ou quarante

barques n'étaient plus que des points noirs balancés à l'horizon contre le disque rouge qui s'élevait vivement au-dessus d'eux.

L'après-midi trouva le quai encombré de femmes et d'enfants qui riaient et plaisantaient quant aux mérites respectifs de leurs hommes et à la veine des bateaux qu'ils montaient.

La femme de Jake, Clara, avait poussé jusqu'à l'extrémité du débarcadère bien avant le coucher du soleil et elle s'était assise sur le parapet, tenant sur ses genoux son enfant endormi.

De temps en temps elle échangeait un bonjour avec quelqu'un de connaissance. Mais la plupart du temps elle regardait sans cesse l'entrée du port, sans dire mot à personne.

— Elle est toujou comme cila ! dit une voisine à un petit groupe, Une sorciè' lui z'a dit un jou qui Jake serait noyé, et depuis elle n'a pus de plaisi' que quand li pied di son homme frappe la boue du sol !

Bientôt un murmure s'éleva parmi ceux qui guettaient. A l'entrée de la baie, le *Mosquito Fleet* venait d'apparaître contre le bleu-vert très fin de l'horizon. Poussées par un vent régulier, les barques s'avançaient vers la ville à une vitesse étonnante.

La chaude lumière du soleil jaillit de l'ouest, jeta sur la vieille ville une touche de splendeur éphémère et déferla sur la surface houleuse de la baie pour aller peindre de rose saumon les voiles roidies d'eau salée de la flottille qui s'avançait face au soleil.

Les barques se disputèrent le mouillage le meilleur. Guidée par la main ferme et audacieuse de Jake, la *Mouette* évita d'un cheveu la proue d'un autre bateau, recula soudain avec un Graçi et un Boum ! et courut droit se ranger au bas des vieilles marches de pierre de la jetée.

Un cri d'admiration s'éleva de la foule. Jamais on n'avait vu pêche pareille. Le pont semblait parqueté d'argent et l'équipage était forcé de s'asseoir sur le plat bord ou à l'arrière avec le pilote.

La pêche, en effet, avait été si fructueuse qu'une fois toutes les barques déchargées il devint évident que le marché regorgeait, et les pêcheurs rivalisèrent entre eux pour distribuer l'excédent de leur cargaison afin de ne pas avoir à le rejeter à la mer.

*
* *

Le matin suivant le temps était devenu incertain. Le vent soufflait toujours de l'ouest, mais un rempart de nuages bas et compacts avait remplacé le soleil prometteur de la veille au soir ; de temps en temps le vent arrachait un lambeau de la masse noire et le chassait à toute

vitesse à travers le ciel pour l'accumuler en pyramide empêchant le soleil de paraître.

Mais le succès de la veille avait tellement enthousiasmé les pêcheurs que rien ne put les retenir de courir exploiter leur veine, et les premières lueurs grises de l'aube trouvèrent le quai fourmillant de préparatifs.

Clara, son bébé dans les bras, accompagnait Jake au bout de la jetée. Elle savait l'inanité des remontrances, mais ses yeux trahissaient une peur intense quand les nuages noirs et lourds passaient au-dessus de sa tête.

Comme une vague s'élevait en montagne et lui jetait au visage une gerbe d'écume, elle gémit et regarda le grand nègre à ses côtés. Mais Jake était tout à la besogne du moment et les supplications perpétuelles de sa femme pour qu'il vendît sa part de la *Mouette* et s'établît sur la terre ferme, l'excédaient. Il se détourna d'elle et cria : « Ça va, les gars ! »

Puis il accorda à sa femme un baiser court et brutal, mais ses yeux regardaient par-dessus son épaule, vers le visage voilé de l'Atlantique ; il s'éloigna et, d'un mouvement nerveux et rapide, sauta du quai dans la barque.

Debout à l'avant, il mouilla son doigt de salive et l'éleva dans le vent.

— Vous firez mieux di z'att'aper tout li poisson qui vous pourrez aujou'd'hui, li gars ! prévint-il. Ça souff'era di l'est dimain matin, ça sent li mouillé maintinant.

Un à un les bateaux s'éloignèrent et gagnèrent le courant ; là, ils larguèrent leurs focs et déployèrent toute leur voilure pour courir rapidement vers la haute mer. Ils étaient tous pareils de forme, les plus grands atteignant 35 pieds de long. Ils étaient très étroits, bas sur l'eau, avec l'avant élevé et pointu et l'arrière effilé. Les coques étaient rondes et avaient de merveilleuses lignes de course, car les pêcheurs, qui étaient en même temps les dessinateurs et les constructeurs de leurs barques, tiraient grand orgueil de la rapidité et de l'allure de leurs bâtiments respectifs. Elles n'étaient pas pontées, découvertes de la proue à la poupe et munies de tolets pour ramer, expédient auquel les hommes ne se ralliaient qu'en dernière ressource.

L'habitude quotidienne avait ramené l'aventure au rang des choses ordinaires, pourtant il était inconcevable que des hommes partissent vers l'inconnu, par un temps incertain, sans trahir la moindre préoccupation ni la moindre peur. Des éclats de rire et des fragments de chansons flottaient encore vers le quai bien après que les bateaux eussent gagné la passe.

Le vent arrivait par bouffées brusques, et, une fois sortie des quais, la flottille s'éloigna rapidement par bonds désordonnés. Par moments, elle semblait marquer le pas sur l'eau clapotante de la baie, puis soudain une risée survenait, fouettant l'eau sur son passage et tendant les voiles, elle soulevait presque les minces étraves en les poussant en avant.

Au moment où dans la vieille petite ville calme chacun se mettait à table pour le petit déjeuner, la flotte avait disparu à l'horizon, le soleil avait surmonté les obstacles et inondait le port d'une lumière rassurante.

L'esprit fantasque des nègres reprit son optimisme habituel. Les présages furent oubliés. Clara elle-même chanta un refrain plus gai au bébé qu'elle berçait sur ses genoux.

Mais à peine le soleil dominait-il le mur d'est de Catfish Row, et la chaleur de midi commençait-elle à vibrer dans la cour, que l'impression de sécurité fut brusquement interrompue, la cloche au centre de la ville fit entendre un son profond et sinistre.

Au premier coup la vie de Catfish Row se figea. Les femmes abandonnèrent leurs besognes et sans savoir pourquoi, se prirent la main l'une l'autre, d'un geste convulsif, et attendirent immobiles, le visage tendu et anxieux.

Vingt fois le lourd marteau s'abaissa, lançant les notes basses et pleines sur la ville entière qui retenait son souffle en comptant les coups.

— Vingt ! dit Clara quand l'air eut cessé de vibrer. Elle courut à l'entrée de la cour et regarda vers le nord. Presque à perte de vue, entre deux bâtiments, on apercevait une hampe qui surmontait la douane, elle était nue quand Clara regarda, juste une ligne mince sur l'azur intense du ciel, mais elle vit une tache de couleur s'élever le long de cette barre, puis se fixer et se dérouler, montrant un carré rouge avec un centre noir.

— Moun Dieu ! jeta Clara par-dessus son épaule. Ci z'est vrai, voilà li signal di z'ouragan là-haut su' la douane !

Bess sortit de sa chambre et s'approcha de la femme terrorisée :

— Ci ni peut pas êt ! dit-elle pour la rassurer, ti ni ti rappelles pas que li de'nier z'ouragan il a mis deux jou' à veni'? Pou li moment li soleil brille et il n'y a pas di nuages.

Mais Clara ne parut pas avoir entendu.

— Allons, 'entre, voyons ! conseilla Bess, si ti ni commences pas à fai' ton dîner ti n'auras rien di prêt quand li z'hommes rivien-d'ont.

L'idée pénétra lentement et la femme, à demi stupide, se retourna vers Bess avec des yeux suppliants :

— Viens z'avec moi et parle beaucoup. Ji z'aime pas d'êt' seule maintinant.

— Sûr qui ji viens ! répondit l'autre consolante, ji vas mi z'occuper di Bébé pou toi et ti feras cui' li dîner.

Le visage de Clara tressaillit, mais elle détourna les yeux du lointain drapeau rouge et ouvrit la porte pour laisser entrer Bess.

Après avoir passé une demi-heure avec elle, Bess quitta la chambre un instant pour aller chercher quelque chose à coudre. Le soleil avait disparu, le ciel présentait une surface plombée et unie. Elle referma la porte rapidement afin que Clara ne vît pas le changement atmosphérique et se dirigea vers la grille d'entrée pour regarder la mer. De même que le ciel, la baie avait subi une métamorphose totale. L'eau était noire et étrangement morne. De minces crêtes d'un blanc intense ourlaient les vagues basses et abruptes. Entre les plans opposés du ciel et de la mer un petit vent d'ouest courait comme un fou et gémissait sur une note tremblante et lamentable. Une demi-lumière à la curieuse clarté baignait le décor et laissait voir distinctement l'entrée du port, distante d'une dizaine de kilomètres, entre les jetées Nord et Sud qui s'étendaient vers l'horizon comme des bras cherchant à se joindre du bout des doigts.

Les yeux de Bess scrutèrent l'ètroit passage, il était absolument vide, aucun point noir.

— Ci leu' faut trois bonnes heures pour entrer au port en vinant di bancs et z'avec un bon vent, dit une femme qui regardait aussi. Mais cit vent ci n'a pas di force !

— Ils peuvent vini' à la rame en même temps, assura Bess, et pis l'orage n'est pas z'enco là !

Mais la femme haussa les épaules, révélant ses pressentiments et resta à frissonner dans l'air chaud et lourd.

A part le faible gémissement que modulait le vent, la ville était plongée dans un profond silence, on eût dit qu'elle retenait son souffle.

Les nègres accouraient en masses vers le quai, poussaient jusqu'au bout de la jetée et s'asseyaient tranquillement pour surveiller l'entrée du port.

A une heure la tension éclata. Comme s'il avait attendu que les cloches de Saint-Christophe donnassent le signal, le vent s'éleva, souffla vers l'est. Sa voix baissa d'un octave et sa force s'accrut. Au lieu du murmure gémissant, une note grave sortit de l'Atlan-

tique avec un accompagnement de variations alarmantes qui semblaient étrangement déplacées quand elles traversaient les eaux mortes de la baie.

La marée touchait à la fin du reflux et l'eau creusait d'innombrables rigoles pour courir vers la mer. Toute la matinée, le vent d'ouest l'avait chassée nonchalamment devant lui, mais maintenant la tempête, qui se levait à l'est, opposait son poids au poids de l'eau, et aussitôt la lutte emplit la baie de larges vagues qui sautaient, s'étiraient en pointes aiguës, puis retombaient sur elles-mêmes d'un air maussade.

— Mauvaise mé', observa un très vieux nègre qui louchait derrière des paupières à demi fermées. Ci bateaux ni pourront jamais fai' l'entrée du port par cit mè'-là.

Mais le groupe silencieux et inquiet autour de lui ne l'encouragea pas à continuer.

Lentement le grondement menaçant du vent se faisait plus fort, puis, comme si un rideau se fût abaissé devant l'entrée de la baie, tout ce qui était au delà fut effacé par un écran opaque et laiteux.

— O moun Jisus ! hurla une voix, voilà qui ça vient maintinant, sauvons-nous !

Plusieurs des spectateurs se réfugièrent vers les bâtiments de l'autre côté de la rue. D'autres femmes, dont les hommes faisaient partie de la flottille, s'entassèrent dans un des dépôts du wharf. Des voix commencèrent à prier et furent couvertes par la clameur grandissante du vent.

Du Bose Heyward.

(Traduction de Denise Clairouin).

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

ACCORD SANS CONFIANCE

On ne pouvait attendre un élan d'enthousiasme autour de la conclusion du pacte Kellogg. L'enthousiasme implique franchise et spontanéité. Le pacte a eu une gestation laborieuse et reste bourré d'équivoques. Cela aurait suffi à souligner le caractère artificiel des gestes de façade. Mais les démonstrations officielles ne tombent pas seulement dans le vide. Elles vont directement à l'encontre d'une recrudescence de suspicions dont l'effet est très saisissant. Ce n'est pas seulement l'accord sans joie, c'est l'accord sans confiance.

Les metteurs en scène ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ils ont sacrifié délibérément la seule chance de produire une sensation, au moins éphémère.

Certains ont proposé de mettre la guerre hors la loi. Chimère. Calcul. Tout ce que vous voudrez. La descendance de Panurge est éternelle. Les imitateurs se sont empressés de répondre, avant même l'appel. N'était-ce pas le cas ou jamais de leur ouvrir les bras en disant : « Plus on est de fous, plus on rit. » Au lieu de cela, on les prie de se tenir tranquilles, de modérer leur zèle. La liste des membres fondateurs est close. Les autres doivent se contenter d'être admis comme adhérents. Cela n'a pas seulement jeté un froid. Du coup on a vu reparaître les manœuvres originelles très réalistes qui essayaient de se faire oublier dans l'apothéose de l'idéal.

L'idée première a été lancée par M. Briand en vue de faire d'une entente franco-américaine un complément, sinon un contrepoids

de l'Entente cordiale. Les Américains ne l'ont accueillie que quand l'échec de la conférence navale de Genève leur a montré l'opportunité de trouver un moyen d'enrayer la supériorité de la flotte britannique. Les Anglais ont dû céder parce qu'un programme de vingt-cinq croiseurs déposé à Washington montrait les aléas et les frais de la concurrence. Mais la combinaison a singulièrement évolué. Le pacte bilatéral de M. Briand est devenu un consortium de grandes puissances se superposant à Locarno, avec les États-Unis dans le rôle de sur-arbitre. L'Angleterre a formulé sa doctrine de Monroë. Quant à la France, elle s'est trouvée obligée de constater que tout son système de défense repose sur l'Angleterre, ce qui l'a amenée à se plier aux conceptions navales britanniques, tandis que les Anglais renonçaient à l'offensive contre la conscription.

La situation s'est précisée de la manière la plus nette. Il y a eu d'abord la fameuse déclaration de M. Joynson Hicks invitant l'Amérique à renoncer à son programme naval. M. Baldwin a eu beau mettre une sourdine, le coup a porté de l'autre côté de l'Atlantique. La révélation de l'accord naval franco-britannique a redoublé l'effet. Le président Coolidge a répondu par une déclaration catégorique. Le pacte Kellogg n'empêchera pas les États-Unis de se donner la flotte qu'ils jugent indispensable à leur intérêt.

Le voile est déchiré. On peut s'engager à ne pas faire la guerre, sous réserve de nécessités défensives, mais les anciennes rivalités subsistent et elles se sont grossies de nouveaux éléments de suspicion. Pour en trouver les échos nous n'avons que l'embarras du choix.

C'est M. Charles Clayton Morrisson, directeur du *Christian Century*, qui dénonce la prétention de l'Angleterre de réserver ses intérêts dans certaines régions. M. Kellogg n'a pas fait la moindre allusion à la doctrine de Monroë. D'ailleurs, puisque cette doctrine est admise comme un dogme, les Américains n'avaient aucune raison d'en faire un précédent dont peuvent s'autoriser leurs concurrents. Retenons la conclusion. « Étant donné que les États-Unis considèrent que M. Kellogg engage son pays à renoncer à la guerre sans aucune restriction, alors que la Grande-Bretagne se réserve de faire la guerre à un État signataire en vue de soutenir une certaine politique impériale, il se produira inévitablement aux États-Unis une recrudescence de sentiments antibritanniques. » Bel effet d'apaisement !

Non moins net M. Frank Simonds, dans l'*American Review of Reviews*. « La vraie pensée des Européens, qu'il s'agisse de la proposition Kellogg, des quatorze points de M. Wilson ou d'autres choses analogues, ne se fait jamais jour dans leurs documents officiels. Ce

n'est que rarement qu'elle perce dans leur presse, inspirée directement dans une grande mesure par les différents ministères des Affaires étrangères. Étant données notre situation dans le monde et la gravité des dommages que pourraient subir les pays étrangers, si notre colère était excitée par une critique franche des projets que nous proposons, ces pays ne peuvent se payer le luxe de la franchise. Ils sont forcés de se déclarer d'accord avec nous et de nous adresser des louanges, alors qu'en réalité ils ne s'accordent point avec nous et n'endossent point nos idées. »

L'aveu peut-être le plus franc est celui qui nous vient du précurseur de la condamnation de la guerre, le champion du pacifisme américain, M. Shotwell. « Désormais la diplomatie n'a plus besoin de s'appuyer sur le poids des armements pour imposer ses thèses : le poids « du porte-monnaie » et la confiance d'un monde fondé sur le crédit seront, très vraisemblablement, plus puissants que le cliquetis des sabres, en raison de la prépondérance de plus en plus grande des faits économiques dans les relations internationales. »

L'hégémonie du dollar remplaçant la suprématie du canon. Ainsi comprise, la condamnation de la guerre fait passer un petit froid dans le dos.

Dès qu'un élément de trouble se manifeste, on est certain de voir la diplomatie soviétique sauter dessus. La concordance entre la divulgation de l'accord naval anglo-français et le manifeste de Tchitchérine est frappante... Le ministre des Affaires étrangères russe voit les Américains en défiance. Il s'empresse de donner à la formule Kellogg une adhésion sans réserve. Certes le vieux renard est beaucoup trop malin pour imaginer qu'on va l'admettre au festin. Il affecte de dédaigner les raisins trop verts. Mais la carte est jouée. La Russie bolcheviste n'admet que l'interdiction de toute guerre, sauf celle contre le capitalisme. Un pacte sans elle est un pacte contre elle. Bien loin de marquer un progrès, le pacte, tel qu'il est conclu le 27 août, marque une régression de l'esprit de paix.

Ce sentiment est également celui des véritables fidèles du culte de Genève. Nous ne parlons pas des officiels de la Société des Nations qui affectent de se réjouir de voir l'enfant prodigue américain se rapprocher du bercail. Les théoriciens de la solidarité internationale ne partagent pas cette illusion. Ils constatent que le système genevois est doublement affaibli. D'abord parce que les associés ne peuvent plus compter sur un devoir d'assistance facultative qui s'opposera à une interdiction formelle de faire la guerre. Ensuite parce que les nations qui étaient tenues de respecter les procédures de règlement pacifique fixées par le Covenant se trouvent dégagées par la pleine

liberté du droit de défense. Plus de tentatives de conciliation ou d'arbitrage. Plus de délais de réflexion pouvant aller de trois à neuf mois. Chaque nation est libre de considérer qu'elle est en état de défense et qu'elle peut intervenir pour secourir une nation attaquée. Avec ce système, écrit le *Manchester Guardian*, on justifierait jusqu'à l'agression de l'Allemagne contre la Belgique. La thèse peut être soutenue. Il est certain qu'en 1914 l'Allemagne n'a pas prétendu faire une guerre de politique nationale, mais se défendre contre une politique d'encerclement. Il est non moins certain qu'avant le pacte on disposait pour arrêter une crise des méthodes de conciliation et d'arbitrage auxquelles le pacte Kellogg n'apporte aucun renfort. Si ce pacte déclare que les conflits doivent être réglés pacifiquement, il ne constitue ni la procédure ni l'autorité capables de remplacer la guerre, même dans des cas où la guerre peut être le suprême recours du droit ou le suprême espoir d'un peuple.

Ce n'a pas été un des côtés les moins suggestifs des polémiques qui se sont développées autour du pacte Kellogg que d'avoir rappelé le rôle que le canon a joué comme redresseur de torts et émancipateur. Que de nations n'ont dû leur enfantement qu'à ce terrible forceps. Que de revanches du droit auraient été impossibles sans l'*ultima ratio*. La dernière opération a été particulièrement longue et douloureuse. Elle a laissé le monde dans un état d'épuisement et de lassitude qui explique les aspirations pacifiques, mais souligne aussi l'impuissance des velléités d'organisation. Quand on constate que chaque tentative nouvelle affaiblit la précédente au lieu de la préciser, que la pacte de Locarno relâche le Covenant de la Société des Nations, et que le pacte Kellogg ouvre de nouveaux prétextes à l'esquive des responsabilités, comment ne pas se demander où s'arrête le mysticisme et où commence la mystification?

La méfiance est d'autant plus naturelle que les événements semblent s'appliquer à surprendre les illusions en flagrant délit de contradiction avec les réalités.

Toutes les combinaisons pacifiques d'après guerre procèdent de l'idée que la crise violente est la conséquence d'un calcul prémédité, d'une préparation délibérée, de la volonté d'agression de quelques hommes imbus de l'impérialisme militariste. Cette interprétation primaire des deux exemples qui nous touchent le plus près, ceux de 1870 et de 1914, tourne exactement le dos à la vérité.

La guerre de 1870 n'a pas éclaté parce que Bismarck voulait réaliser dans le sang l'unité allemande. Elle a éclaté parce que la démocratie française a ouvert la voie à l'unité allemande comme à l'unité italienne, qu'elle a découvert tardivement le péril, qu'elle n'a pas eu

l'énergie de prendre les mesures d'équilibre de forces qui auraient pu conjurer le danger, et qu'elle a préféré se jeter à corps perdu dans l'aventure d'une résistance improvisée. Les rapports du prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris, qui viennent d'être publiés projettent une lueur éclatante sur les dessous du drame. Ils montrent que la guerre aurait pu être évitée sans l'emballement d'Émile Ollivier, champion de la démocratie et précurseur de Locarno.

De même la guerre de 1914 n'a éclaté que parce qu'il ne s'est pas trouvé un équilibre de forces pour compenser la rupture d'équilibre des puissances d'expansion. Le militarisme allemand a perdu la partie que la supériorité d'organisation était en train de gagner dans la paix et l'illusion pacifique de la Triple Entente a perdu la seule chance d'éviter la guerre.

Cette évocation s'impose au moment où les mêmes erreurs pourraient avoir les mêmes conséquences fatales. Aujourd'hui comme hier les menaces ne viennent pas d'une poussée sanguinaire de quelques hommes, mais des déchaînements de convoitises, des rivalités d'intérêts et des dérèglements des masses.

Le problème de l'Europe centrale est-il autre chose que la reprise de la poussée démocratique vers l'unité allemande? Le droit des peuples au service du pangermanisme. Ce n'est pas une hypothèse, c'est une conception parfaitement positive qui s'est singulièrement précisée au cours des dernières semaines. Toutes les forces de la démagogie internationale se mettent au service de la grande entreprise de chambardement. Le danger est si manifeste que nos radicaux les plus cartellistes ont eu un sursaut en sentant passer le vent de l'abîme. La réaction est si nette qu'elle ne s'oppose pas seulement à l'*Anschluss* mais à l'évacuation de la Rhénanie. Les Anglais jugent nécessaire d'affirmer sur le Rhin leur solidarité militaire avec la France et de se donner une répétition générale de l'attaque aérienne de Londres. Piquante manifestation de la suppression de la guerre. Les avertissements des Balkans ne sont pas moins significatifs. Là nous voyons comme seul élément de résistance au trouble la forme même de gouvernement qui passe pour faire de la guerre un instrument de politique nationale.

A Belgrade, un gouvernement qui n'a aucune assise parlementaire et ne tient que par la force occulte du parti militaire, a la sagesse d'imposer le rapprochement avec l'Italie. Son action a été assez énergique pour imposer la ratification des accords de Nettuno tant s'est affirmée une volonté de poursuivre une politique de paix et d'équilibre dans l'Adriatique. Mais il y a la suite et la suite dépend du degré de confiance que cette politique inspirera aux Italiens. Ce degré de con-

fiance dépend lui-même de l'appui que l'initiative du gouvernement yougoslave trouvera dans son propre pays.

A ce point de vue, la situation n'est pas pleinement rassurante. La ratification des accords de Nettuno a été votée dans des conditions assez peu satisfaisantes. Cent cinquante-huit députés seulement sur trois cent quinze ont accordé leur bulletin ; — la moitié à peine de la Skouptchina. D'autre part, quatre-vingt-six députés croates, slovènes et monténégrins ont déserté Belgrade, pour se rendre à Zagreb ; et là, ils ont voté, autour du lit de mort de Raditch, une motion désavouant d'avance les décisions du parlement de Belgrade.

Sans doute ne faut-il pas exagérer la signification de ces manifestations. Les paroles et les actes sont deux. Tout va dépendre de l'orientation que va prendre la politique intérieure yougoslave. Si l'apaisement se fait, les gestes de protestation seront vite oubliés. Par contre, si la confusion se développe, la Yougoslavie sera en proie à des convulsions qui paralyseront sa politique internationale.

Le grand point d'interrogation qui se pose maintenant est l'allure que va prendre la succession, tragiquement ouverte, de Stepan Raditch. Dès maintenant, un fait apparaît très clair : l'opposition croate est incertaine de son avenir. Stepan Raditch avait désigné pour son successeur M. Trumbitch, chef du parti fédéraliste croate, afin d'écarter M. Pribitchevitch, chef du groupe démocrate dissident, avec lequel il s'était réconcilié, mais dont il continuait à se défier. Le parti paysan croate n'a pas ratifié la désignation du martyr. Il a choisi comme chef M. Vladko Matchek. La décision a été prise sans doute pour empêcher un conflit entre M. Pribitchevitch et M. Trumbitch. Reste à savoir si l'objectif sera atteint. Les premières déclarations du nouveau leader ne sont pas très rassurantes. M. Matchek s'est exprimé en ces termes : « Le prochain développement des événements dépend de Belgrade. Nous voulons une Croatie indépendante. Néanmoins, pour des raisons de politique extérieure, nous sommes opposés à la séparation. Ainsi, pour nous, l'État yougoslave représente l'union de tous les peuples yougoslaves, y compris les Bulgares. La communauté des frontières, la représentation diplomatique à l'étranger et l'unité du ressort douanier sont nécessaires ; mais il y a lieu de voir si une armée commune est indispensable. »

L'anarchie à l'intérieur avec la rupture de tous les liens. Et l'impérialisme au dehors avec l'annexion de la Bulgarie. Ainsi naissent les rafales qui emportent les pactes comme des « chiffons de papier ».

Saint-Brice.

LES LETTRES

LÉON DAUDET CRITIQUE

M. Léon Daudet vient de nous donner en quelques mois toute une série de livres de critique. Il a réuni en deux volumes, sous le titre : *Ecrivains et Artistes*, un certain nombre d'études éparpillées dans les journaux et les revues. D'autre part, il achève actuellement de publier les essais de critique générale qu'il a intitulés : *Courrier des Pays-Bas*. Il y a là un ensemble à rapprocher, par certains côtés, de son œuvre philosophique (*l'Hérédo*, *le Monde des Images*, *le Rêve éveillé*), par d'autres, de ses souvenirs littéraires. Et l'on y trouve non seulement quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites, mais, à travers ses jugements sur d'autres écrivains, tout un corps d'idées qui éclairent et qui expliquent ses propres livres.

La meilleure définition de M. Léon Daudet, la plus concise et la plus complète à la fois, c'est Mme Léon Daudet qui l'a donnée, le jour où elle a écrit de son mari qu'il est « un grand vivant ». Ouvrir un livre de Léon Daudet, c'est être sûr d'échapper à tout ce que la littérature risque parfois d'avoir d'apprêté et de convenu ; c'est entrer d'un seul coup dans la vie la plus ardente, la plus drue, avec laquelle l'art de M. Daudet garde un contact perpétuel. On peut craindre d'un livre de critique, plus que d'un autre, qu'il soit ennuyeux et froid. C'est un danger que le lecteur ne court pas avec M. Léon Daudet. Sa critique est savoureuse, riche et vivante autant que ses autres livres.

Il note, dans une des études d'*Ecrivains et Artistes*, sa prédilec-

tion pour « la littérature naturelle qui suit flexiblement les contours des êtres et des circonstances ». C'est cette littérature-là qu'il pratique lui-même. Il aime à replacer les écrivains dans le cadre de leur pays. Sans doute, un Taine et un Barrès l'avaient fait avant lui, mais avec un esprit plus théorique et plus abstrait. Léon Daudet, s'il se promène en Provence, c'est presque réellement qu'il rencontre Mistral au détour d'une route blanche. Écoutez comment il conseille de lire Ronsard : « Il doit être lu sur une terrasse, ou un chemin dominant la Loire, ou sur la grève même de la Loire et, de préférence, au soleil couchant. Le bleu de ce ciel, profond et fier, est celui qu'a fixé le Vinci en maintes toiles célèbres. Quand la pourpre de l'astre du jour — « nommé cardinal avant la nuit », disait Jules Lemaître — envahit, pour l'éteindre, ce chaud azur, c'est un frémissement général du fleuve ensablé, des oiseaux, des arbres géants, de toute la nature. Mélancolie et splendeur se disputent la scène et les cœurs. Laissez alors chanter Ronsard. » Et notre critique de conclure : « Le ciel, l'eau, l'arbre, la fleur et l'oiseau — j'ajouterai le tournant de la route — sont aussi indispensables au poète véritable que la beauté féminine et la saveur du vin. » Tout aussi indispensable est, à l'intelligence créatrice de M. Léon Daudet, le contact avec toutes les forces naturelles. Il se connaît bien lui-même quand il note le côté synthétique de sa nature qui lui a toujours fait rechercher, dit-il, « les complémentaires de mes sentiments par mes pensées et de mes pensées par mes sentiments. » Il faudrait ajouter aux sentiments les sensations. La vie intellectuelle de M. Léon Daudet est nourrie de toutes les essences, de tous les sucs de la terre.

Ce goût de la synthèse et de l'assimilation des grands principes vitaux que nous fournit l'univers l'a conduit à aborder — c'est le thème du *Courrier des Pays-Bas* — l'étude de ce qu'il appelle les « élémentaires ». Il faut entendre par là les quelques grandes règles selon lesquelles se développe et se poursuit le mouvement du monde. De quoi est faite l'activité universelle? M. Léon Daudet distingue d'abord des rythmes organiques et intellectuels, qui ne s'exercent pas seulement sur la quantité des choses, mais aussi sur leur qualité. Il observe ensuite le combat qui se livre entre tous les êtres vivants, aussi bien qu'au sein même de leurs organismes. La vie est une guerre perpétuelle et tout est bataille ici-bas, jusqu'au plus profond des cellules de notre corps. Mais en face de ces combats, il faut considérer aussi les alliances qui s'opèrent entre les forces naturelles, entre les rythmes intérieurs de l'homme et ceux des choses qui l'entourent. C'est ce que M. Léon Daudet appelle les phénomènes d'ambiance. Il les décrit dans le troisième volume de son *Courrier des*

Pays-Bas, sous le titre de *Mélancholia*, emprunté au célèbre tableau d'Albert Dürer. Car le grand visuel qu'est M. Léon Daudet, — il faudrait dire, sans intention péjorative, le grand sensuel, car il n'est pas moins auditif et objectif — a placé sous le signe de quelques grands peintres ses dernières méditations philosophiques. *La Ronde de nuit* de Rembrandt sert d'enseigne à ses réflexions sur le rythme, *les Horreurs de la guerre* de Goya à ses théories sur la pugnacité, de même que la *Mélancholia* de Dürer domine l'étude de l'ambiance.

Critique général au plus haut degré, M. Léon Daudet associe dans ces trois livres des remarques sur la politique, sur la physiologie et la pathologie, sur la littérature. Des études sur Rabelais et Montaigne voisinent avec des hypothèses sur la tuberculose et le cancer, avec des notes sur les modes ou sur l'art de la polémique. Nous n'avons aucune compétence pour juger les solutions que M. Léon Daudet propose à certains problèmes médicaux. Mais quand, en arrivant aux chapitres littéraires, nous voyons apparaître les noms de Montaigne et de Rabelais, force nous est de penser que nul écrivain n'est mieux à sa place dans ces livres-là que ces hommes de la Renaissance.

C'est à eux que s'apparente M. Léon Daudet par l'étendue de sa culture, l'ingéniosité de son savoir, la vivacité et la profondeur de son investigation ; et aussi par tout ce que son intelligence a d'humain. Ce « grand vivant » est un humaniste, à l'égal, peut-être, des meilleurs. Sa vision du monde est généreuse autant que juste. L'expression qu'il en donne est pleine d'harmonie. Elle met un accent émouvant sur les mobiles essentiels qui commandent la vie de l'humanité. L'amour, l'amitié, la mort, l'heureuse illusion qui dérobe aux yeux des mortels la mélancolie de la fuite des jours, ne sont pas pour lui des thèmes à orner de poncifs et de lieux communs. D'un seul coup d'œil il plonge parfois, avec une justesse étonnante, au sein de l'ordre universel ; et, nous rapportant son observation en quelques mots qui ont la force de percussion de la poésie, il nous laisse tout éblouis. Ne citons qu'un exemple : deux notes sur la femme, qui se complètent en s'opposant. D'abord ces quelques lignes : « Si l'homme a quelque pénétration de la première ligne des secrets de la nature, c'est à la femme qu'il le doit, à ce qu'il est le fils de la femme, à ce qu'il a tout de même été imprégné d'un jeu de cet esprit de connivence qui relie la femme aux éléments, qu'elle soit fille de la mer, de l'air ou du feu. » Puis à un autre propos, ceci, qui précise et ordonne toute méditation sur ce sujet : « Les amours des poétesses, et même de la Lyonnaise Louise Labbé, ou de la gémissante Marceline, ne nous intéressent pas du tout ; parce qu'ils remontent de l'objet au sujet et de celle qui reçoit à celui qui donne. Le pôle lyrique est ainsi retourné. Seul le poète

sans bas bleus sait dépersonnaliser l'amour. » Cela entendu, vous pouvez, conduit par un tel guide, relire les plus troublants poèmes d'amour : *Roméo et Juliette* ou *Tristan et Yseult;* vous avez chance d'en pénétrer le sens le plus profond et le plus secret.

Un écrivain n'avance pas seul sur le plan d'un humanisme aussi ouvert et aussi vaste. D'abord, il y rencontre fatalement d'autres humanistes de son envergure. Puis il se plaît en leur compagnie et il la recherche. Ainsi en est-il de M. Léon Daudet que nous voyons sans cesse accompagné de Rabelais ou de Ronsard, de Pascal ou de Montaigne, de Gœthe ou de Mistral. Il nous les explique magnifiquement parce qu'il les comprend mieux que personne. S'il se plaît tant au commerce de ces princes de l'esprit universel, c'est que leurs œuvres sont, elles aussi, puissamment rattachées à la terre dont ils sont issus, au monde qui les entoure. Les grands livres, les trésors de sagesse qu'ils nous ont légués, sont souvent — témoin Villon ou Cervantès — pleins de proverbes, de dictons, de sentences. M. Léon Daudet admire en eux des « merveilles de syntaxe et de jugeote ». Tout un réseau de racines populaires nourrit et vivifie l'esprit d'un pays, d'une race, d'une civilisation.

Si haut qur nous entraîne M. Léon Daudet, dans ses commentaires en marge des grands poètes et des grands philosophes de l'humanité, on ne risque donc jamais de perdre pied, en marchant à sa suite. Auprès des maîtres de notre esprit, — des « phares » comme dit Baudelaire — il discerne toujours la masse héréditaire d'où ils ont jailli, les influences séculaires qui les ont formés. Derrière chacun d'eux, il évoque les générations de laboureurs ou de vignerons, de marins ou d'artisans, dont ils sont les héritiers et les témoins. Alors la courbe est achevée : la culture la plus élevée rejoint et pénètre les notions et les sentiments de la vie la plus humble. La littérature, nous dit M. Léon Daudet, est une traduction de la vie. Mais il y a des traductions froides et sèches. Celle que M. Daudet nous apporte est directe entre toutes, projection plutôt que traduction, dont elle garde, des objets qu'elle exprime, le mouvement et la chaleur.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

UN ÉTAT FÉODAL AU VINGTIÈME SIÈCLE

Louis Selosse est l'un des quinze cent mille Français qui ont payé de leur jeune destinée une guerre que les esprits émancipés déclaraient impossible au vingtième siècle.

De même qu'il a vu, au vingtième siècle, la guerre, dont il est mort, Louis Selosse avait vu aussi, vu de ses yeux, étudié sur place un État purement féodal qui subsiste de nos jours tel qu'il y a trois cents ans.

Disons tout de suite que Louis Selosse était un bon observateur. Avocat, docteur en droit, il était fils du doyen et professeur de droit international à la Faculté libre de Lille. Louis Selosse était formé aux bonnes disciplines.

Tandis qu'il tombait, près de Reims, pour reprendre quelques mètres de tranchées, son père, dans Lille occupée, défendait la vie, la liberté et les biens de ses compatriotes par des consultations qui mettaient en échec les autorités allemandes.

Car, au vingtième siècle, il n'y avait pas seulement la survivance d'un État féodal caché dans l'archipel anglo-normand. Il y avait les horreurs de la guerre, comme au temps d'Attila. Et, soumis au nouveau fléau de Dieu, les habitants des cités se groupaient encore autour des clercs et des savants pour leur demander aide et conseil.

Louis Selosse ni son père ne sont plus. Les soins pieux d'une sœur et d'une fille nous rendent le livre du premier, promesse d'un bel avenir brutalement fauché, et entretiennent le souvenir du second.

L'historien, le juriste, le touriste et le philosophe, le collectionneur

de curiosités humaines, je dirai même le simple flâneur, liront ce livre et le mettront sur le rayon de leur bibliothèque où ils rangent tout ce qui est original et hors cadres.

Qu'à deux pas de la France, il y ait une île au régime féodal pur, dont le seigneur ne relève que du roi d'Angleterre, qui a son sénéchal et ses chefs plaids, dont les institutions sont fondées tout entières sur des droits et des devoirs qui découlent également de la terre, — c'est évidemment une anomalie, un paradoxe. Mais quel sujet d'étude !

Louis Selosse a vu de près les habitants de Serk. Pour vivre en pleine féodalité, ils ne sont ni humiliés ni malheureux. Après tout, c'est un régime comme un autre.

Et, par l'exemple de Serk, on se rend très bien compte de ce que ce système politique et social a été, de ses bons côtés comme de ses abus. On découvre en quoi il ne se distingue pas des autres qui ne sont pas davantage irréprochables. On voit très bien comment ce système fonctionne quand le seigneur est sage et juste, ou quand il est mauvais, ou quand il est simplement un peu bizarre, ce qui paraît avoir été le cas de l'un d'eux, au vingtième siècle, au moment où Louis Selosse étudiait les us et coutumes de Serk.

On se rend compte surtout de ce fait que le régime parlementaire est sorti tout seul (précisément par les barons anglais) du régime féodal. Car, sous la féodalité, tout se passe en conseils. Les chefs plaids de Serk délibèrent sur toutes choses, même sur l'enseignement et la réforme de l'enseignement. Louis Selosse cite d'eux une délibération excellente, ainsi conçue : « Si les enfants ne font pas plus de progrès que par le passé, le comité des écoles donnera avertissement au maître de l'école de quitter dans trois mois. » C'est la méthode expérimentale.

On voit aussi à Serk que le régime féodal était entièrement contractuel. C'était un tissu d'obligations juridiques soumises à la même notion du droit strict qu'avaient déjà les Romains, ces terriens. Ainsi le seigneur de Serk avait le droit de se faire transporter à Jersey un certain nombre de fois dans l'année. Un seigneur assez fantasque et mort depuis, réclame un jour ce service de ses féaux. Ils s'exécutent, mais, au lieu, de le conduire au port, ils le débarquent avec ses valises, sur une grève déserte de l'île. Et comme il se plaignait

— Nous devons vous conduire à Jersey, lui dirent-ils. Mais nous ne sommes pas astreints à vous mener à un point de l'île plutôt qu'à un autre. Notre service est donc rempli.

Ainsi le régime féodal laissait aussi de la liberté. Et l'on discutait avec le règlement. On pouvait dire comme dans la farce du *Cuvier :* « Cela n'est pas dans mon rollet. »

D'ailleurs, en 1914, les heureux habitants de Serk, protégés par leur charte féodales, n'ont pas été « tenus » à la conscription. Enchaînés peut-être à la glèbe, ils ne l'ont pas quittée pour cinquante-deux mois de liberté citoyenne compensée par la servitude militaire. Et ils ne sont pas allés périr sur des terres affranchies avec des hommes dotés de tous les progrès du régime moderne. De sorte qu'en achevant la lecture de ce livre, on se demande si les plus à plaindre sont bien les serfs de la petite île anglo-normande que Louis Selosse avait étudiée avec une exactitude qui laisse deviner le même genre d'ironie qu'on trouve chez l'auteur de *Gulliver*.

JACQUES BAINVILLE.

Les grands hommes de l'Autriche et l'Allemagne.

La façon dont l'Allemagne a fêté le centenaire du compositeur autrichien Schubert et la fusion morale dont cette fête a été l'occasion bruyante a surpris non pas le monde politique, — où, si l'on ne s'y attendait pas, on aurait du moins pu s'y attendre — mais les milieux purement artistiques, habitués à une sage impartialité. Est-il besoin de dire que le pauvre Schubert, auteur de lieds exquis, ne fut à aucun degré pangermaniste? Certes, comme tous les sujets autrichiens de S. M. l'empereur, il se tenait pour Allemand, mais cette nationalité n'entraînait de sa part aucun chauvinisme. Le maëstro viennois eût sans doute été stupéfait de voir choisir en 1870, pour le triomphe des armées allemandes (lesquelles avaient, quatre ans auparavant, écrasé ses compatriotes), un air de marche qui n'avait été à ses yeux qu'un thème expressif et sonore. Le musicien mort à trente et un ans avait ce que l'on appelait l'esprit de l'Allemagne du Sud, esprit de poésie, de bonhomie et de douceur champêtre (*gemuthlichkeit*). Montagnes, forêts, murmures des ruisseaux, symphonies des torrents, idylles et plaintes amoureuses de soupirants rustiques, c'était l'esprit de la « bonne Allemagne », qui nous a si longtemps abusés...

Ceux qui l'éprouvaient ou le partageaient alors étaient sincères. De l'horreur de Schubert pour les combats, il reste des témoignages probants. En 1825, au cours d'un voyage dans la Haute-Autriche, la vue d'un calvaire commémorant une ancienne bataille lui inspirait cette apostrophe : « Dans cette nature pleine d'horreur, l'homme a cherché, lui aussi, à laisser la trace impérissable de sa bestialité !... O Christ sublime ! à combien de turpitudes faut-il que tu prêtes ton image !... »

Les grands hommes que l'Allemagne emprunte à l'Autriche pour les fêter, étaient tout à fait étrangers à l'esprit qui anime ces fêtes. Ils n'eurent d'ailleurs, en aucune façon, à se louer, ni de leur patrie vraie, ni de celle qui les adopte. Les trois grands Viennois — car on peut bien dire que le Rhénan Beethoven mérite ce titre comme Mozart, né à Salzbourg, et comme le Silésien Schubert — ont vécu et sont morts à Vienne et tous trois y ont été affreusement méconnus. Le dénigrement, l'envie, la misère, tel fut leur lot commun. Il semble que Vienne, capitale des arts et particulièrement de la musique, ait mis une certaine coquetterie à morigéner et fustiger les plus éclatants de ses fils. Il y eut pis encore que mauvaise volonté, il y eut incompréhension. Dans un livre fort pénétrant, *Franz Schubert, vie intime* (Émile Paul, éditeur), M. Robert Pitron souligne la vulgarité de ce peuple qui passe pour un peuple de connaisseurs : « Le public viennois, dit-il, était un public moutonnier, prêt à tous les snobismes, celui-là même qui avait sifflé Mozart, délaissé Beethoven après un premier feu de paille, et qui, plus tard, dédaignera Schumann. »

Pour Mozart et Beethoven, cette méconnaissance, si extraordinaire qu'elle semble, est indiscutable. Elle ressort de deux volumes, on ne peut plus objectifs, simples extraits des témoignages contemporains publiés par M. J.-G. Prodhomme (*Mozart raconté par ceux qui l'ont vu*, *Beethoven*, *id.*, Stock, éditeur). Le divin Mozart, d'après l'Italien Da Ponte, librettiste des *Nozze di Figaro* et de *Don Giovanni*, « demeurait à Vienne méconnu et obscur, par suite des cabales de ses ennemis. » Il ne rencontrait, dit Rochlitz, que « jalousie et cabales de toute sorte, sujétion, méconnaissance et misère ». Sa brève existence, selon le mot de Wagner, « s'écoula sous le scalpel des vivisecteurs. » Si les *Noces de Figaro* eurent un certain succès, *Don Juan* fut un four : « L'opéra est divin, dit l'empereur Joseph II, mais ce n'est pas un plat pour les dents de mes Viennois. »

Que l'auteur fût dans la misère noire, on ne saurait le nier. Au témoignage de son logeur, c'est à la suite d'un refroidissement contracté dans une chambre sans feu que Mozart tomba malade, au mois de novembre 1791, et qu'il mourut, le 6 décembre suivant. Il avait, il est vrai, obtenu de l'empereur une pension de huit cents florins, mais il en devait plus de la moitié pour son loyer. Des calomnies savamment répandues lui avaient fait perdre la sympathie du monarque : « Des ennemis et des contempteurs de Mozart avaient agi si méchamment et si publiquement, dit Niemtschek, que plus d'une légende fâcheuse était parvenue aux oreilles du souverain. Ces bruits répandus et ces mensonges étaient si ignobles, si indignes que, n'étant instruit du contraire par personne, le souverain en était irrité. » Mozart laissa sa femme et ses deux enfants dans la détresse ; il fut enterré à la fosse commune et ses restes, dispersés au bout de quelques années, ne purent être retrouvés lorsqu'enfin on les rechercha...

Génie sinon plus original, du moins plus grandiose et plus abrupt, Beethoven, dont le centenaire a été également fêté l'an dernier à Vienne (mais avec moins de bruit), devait s'attendre à plus d'hostilité encore : « Ses œuvres, dit Karl Czerny, étaient absolument méconnues du grand public et combattues avec la plus grande violence par tous les partisans de l'ancienne école Mozart-Haydn. » Car Mozart, après avoir été méconnu lui-même, servait à en méconnaître d'autres. Les Viennois préféraient de beaucoup Rossini à Beethoven : « Oui ! oui ! s'écriait le vieux sourd sublime, voilà ce qui en est, Viennois ! Rossini et consorts, tels sont vos héros ! »

On ne s'étonnera donc plus que Schubert ait été à son tour victime de l'inintelligence et du dédain, et que sa vie, plus courte encore que celle de Mozart, se soit écoulée dans la misère. Les critiques autorisés du temps le jugeaient un « révolutionnaire qui brise la forme classique du lied ». Un de ses amis, dans une lettre qu'il lui écrivait en 1824, disait des Viennois : « Les chiens ! ils ne ressentent rien par eux-mêmes, ils se fient aveuglément au tam-tam et à l'opinion des étrangers. Si seulement tu pouvais te procurer quelques tonitruants faiseurs de comptes-rendus qui, sans discontinuer, parleraient de toi dans toutes les gazettes, cela marcherait... »

Le grand éditeur K. F. Peters, refusait, en ces termes ingénus, de publier les œuvres de Schubert : « Mon effort va aux artistes déjà consacrés et, du moment que je puis gagner suffisamment avec eux, force m'est bien d'abandonner à d'autres le soin d'introduire les compositeurs nouveaux. *Du jour où le nouveau compositeur s'est fait un nom, et si ses œuvres sont reconnues bonnes, alors je suis son homme...* » On s'explique donc les accès de désespoir où sombra parfois le délicieux auteur du *Roi des Aulnes* et de la *Truite :* « Je me sens le plus misérable des êtres qui soient au monde, » écrivait-il, deux ans avant sa mort, à son ami le peintre Kupelwieser.

Ce sont des souvenirs qu'on a négligé de rappeler aux fêtes de Vienne.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. HENRY PATÉ

PEUT-ÊTRE *est-il temps de parler de M. Henry Paté. Il y a des raisons à cela : M. Henry Paté est un des plus anciens députés de Paris. C'est un vice-président de la Chambre. Et voici qu'on parle de son entrée au gouvernement, comme sous-secrétaire d'État, avec les attributions qu'il eut déjà ou presque, comme haut-commissaire de l'éducation physique.*

Cela suffit, au besoin, à le désigner comme une vedette. Il est un excellent vice-président, clairvoyant, énergique, avec de l'autorité et du sang-froid. Il n'a pas mal réussi comme grand maître des sports. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que M. Henry Paté nous intéresse : nous voulons le considérer plutôt comme le candidat d'arrondissement par excellence. M. Henry Paté, député de Paris, est vraiment le type, le meilleur, le plus représentatif, du candidat d'arrondissement. Député du deuxième secteur, au scrutin de liste, il est encore demeuré député d'arrondissement. Il faut vraiment connaître M. Henry Paté pour savoir ce qu'est un candidat d'arrondissement, et pour comprendre le régime, qui est fait ainsi des meilleurs candidats d'arrondissement. Candidat d'arrondissement, c'est-à-dire ayant accepté une fois pour toutes les nécessités inéluctables de la démagogie électorale et résolu à mettre, dans la bataille dont l'élection est l'enjeu, tous les atouts de son côté. L'inconvénient de cette doctrine, c'est qu'elle risque de diminuer l'élu, ou du moins le sentiment que les spectateurs impartiaux, voire un peu superficiels, ont de sa valeur. M. Henry Paté n'est point sans

valeur. Il connaît bien les rouages de la politique, et raffine même sur leur complexité. Mais son ingéniosité le dessert. Pareillement, il n'est pas sans moralité politique. Pourquoi faut-il qu'un sens électoral excessif lui donne cette apparence de flotter entre les partis, et de suivre le grand courant de l'opinion, plutôt que de le diriger.

Car, et il faut ouvrir ici une parenthèse, M. Henry Paté a le malheur d'être député de Paris, et, à Paris, les courants d'opinion sont chose essentielle : il convient de ne pas s'y tromper. Le député de Paris est un homme à qui une foule nerveuse, passionnée, demande compte de ses actes et de ses attitudes, beaucoup plus qu'à un élu de province. Si M. Henry Paté était député de Vire ou de Ruffec, avec la forte situation qu'il s'est acquise, on ne le chicanerait point sur des nuances de sentiments. Les services qu'il a rendus seraient décisifs, et la réunion publique ne serait point le théâtre essentiel de son action électorale. Mais c'est ainsi. M. Henry Paté a été élu député de Paris par la 1re circonscription du XIe arrondissement : la Folie-Méricourt, en 1910. Et tout de suite sa situation apparut difficile : un autre ne s'y fût point tiré d'affaire. Henry Paté avait été élu, en effet, comme radical-socialiste, à quatre ou cinq voix de majorité, contre le citoyen Allemane, qui était un socialiste célèbre. Mais le 1re circonscription du XIe n'était pas radicale-socialiste. Le quartier avait été nalionaliste, dès 1896, et l'était redevenu en 1902.

Pierre Baudin n'avait ramené la Folie-Méricourt à l'orthodoxie républicaine que grâce à une réputation quelque peu cocardière et d'ailleurs, dans cette situation équivoque, il sentit le terrain peu sûr, et avait émigré à Belley. Pour battre le citoyen Allemane, il avait fallu à Paté toutes les voix anticollectivistes, et on comprend bien que celles de la Loge et du Café du Commerce — qu'il eut — n'étaient point la majorité dans cet ensemble. Tout de même, ces voix radicales, Henry Paté n'entendait pas les perdre et les autres non plus, mais des autres, justement, la vraie majorité, s'inquiétait. En 1919, la réélection d'Henry Paté s'annonçait difficile. Les comités s'agitaient. Ils avaient compté sans leur hôte. Ils réélurent M. Henry Paté, comme républicain de gauche sans plus. En 1919, le député du XIe figure, en bonne place — à sa vraie place, sur la liste du bloc national, le liste-type du bloc national, puisqu'elle était la propre liste de Millerand, et fut élu le deuxième. En 1924, il en fut de même. Et ce fut au lendemain même de ce triomphe que l'élu du 2e secteur connut une heure délicate. Le Cartel avait triomphé. Les hommes du bloc national étaient vaincus. Or, Henry Paté est ainsi fait qu'il n'aime pas les vaincus. Væ victis *n'est pas sa formule. Mais, enfin, il n'aime pas les vaincus. Son optimisme s'accommode mal des défaites. Il n'est point cartelliste, et n'aime point*

les socialistes. Mais il se souvint opportunément de son origine radicale. C'en était assez pour se rapprocher du Cartel, sans en être, bien entendu, mais pour n'être point considéré par lui comme un vaincu et un proscrit. D'aucuns insinuèrent alors que M. Herriot songeait à rendre à Henry Paté le commissariat des sports. Je ne sais si Henry Paté le souhaitait. Son amour de la réussite et du succès n'exclut pas la clairvoyance, et il ne manque point d'un sens politique assez fin. En tous cas, la Providence lui épargna cet écueil. Cependant, il s'était associé — fâcheux geste — au vote qui condamnait Millerand, Millerand, son chef de liste en 1919. *A dire le vrai, Henry Paté, dont les lauriers empêchèrent alors Louis Dausset de dormir, fut sévèrement jugé. Jugement de censeurs rigoureux dont sa cordialité s'indigna : « Eh quoi, disait-il, si mon ami veut se noyer, dois-je le suivre?... » Les hommes du Cartel, qui aiment, à la différence de M. Henry Paté, les gestes symboliques, crurent lui savoir gré de celui-ci. En* 1927, *en compétition avec Pierre-Étienne Flandin pour la vice-présidence de la Chambre, il fut élu. Pierre-Étienne Flandin payait son attitude inverse. Il a pris sa revanche depuis. Faut-il ajouter que, malgré ces légers nuages, et bien que de purs citoyens qui veulent mettre de la vertu dans la République, aient parlé de sanctions futures, le XI*e *arrondissement, le scrutin uninominal rétabli, demeura fidèle à son député. Celui-ci était, au moins, débarrassé de la solidarité de liste, gênant à sa souple indépendance. Et la marque de son génie propre se trahit ensuite dans son adhésion à un nouveau groupe assez singulier qui groupait avec le citoyen Varennes, le communiste repenti Rouquier, l'indécis Renaitour et l'étrange Guernut, le jeune Patrick Desnoyers et le singulier catholique Rolland. Henry Paté fut de ce groupe, dénommé groupe des indépendants de gauche. Henry Paté n'y perdra rien sans doute. Mais il a entraîné dans l'aventure deux co-élus du XI*e, *Louis Besset et Malingre, qui l'ont suivi fidèlement, mais qui, à la différence du bon Henry Paté, la connaissent peut-être, mais ne savent point la pratiquer. Louis Besset et Malingre, néophytes du glissement à gauche, ont voté singulièrement, sans la subtile indépendance de Paté, qui paraît assez désintéressé d'eux, et qui pratique le « chacun pour soi » avec la gaieté cordiale dont il déclarait, en* 1924 *: « Il faut bien des queues de liste, puisque tout le monde ne peut pas être élu. »*

Maintenant, il faut voir Henry Paté candidat. Peut-être est-ce lui faire injure que d'esquisser son portrait physique. Chacun sait qu'il est bel homme, qu'il a de la force, de la vigueur, et que sa souplesse l'empêche de paraître son âge. Car il faut se rendre à l'évidence et en croire les annuaires sur parole : le bel Henry Paté frise la cinquantaine.

C'est un infatigable convive. Il n'est point de banquet où il ne se rende, point de manifestation où il ne soit présent. D'aucuns, bien qu'il soit un Normand du Bocage, l'ont vu dans des réunions d'Auvergnats. Les hôteliers n'ont pas de plus sûr ami. Les concierges n'ont pas auprès du pouvoir de meilleur truchement. Les détaillants ne sauraient espérer un plus infatigable défenseur. Comme Napoléon ses grognards, il connaît tous ses électeurs. Il les visite, et leur tient tête, la fourchette en main. Il ne dédaigne pas aussi de leur parler de culture physique, et de la propriété commerciale, et de l'aéronautique, qu'il aime, et qu'il connaît bien. Ai-je dit qu'il avait une santé de fer? Et toujours de bonne humeur, au fauteuil présidentiel, dans les couloirs, au banquet, et même au congrès. Il est partout. Nous l'avons dit : M. Henry Paté est le type du député d'arrondissement mais un type qu'il a enrichi de belle santé et de bonne humeur.

★★★

Le Théâtre : *Campagne d'été.*

Selon l'usage, tous les théâtres ont été fermés, sauf quatre.

Le Palais-Royal. Il ne redoute point les rigueurs de l'été, parce qu'il est par excellence le théâtre des provinciaux. Un exemple personnel nous enseigne que les provinciaux ont ouï dire en leur jeunesse par leur grand-père que le Palais-Royal est le théâtre où l'on va quand on veut rire. Sous le second Empire, Lassouche, et Hyacinthe, et Grassot y jouaient *la Cagnotte* et le *Chapeau de paille d'Italie*. Aujourd'hui, un acteur reste qui est digne de la grande tradition : M. Brasseur. Le reste de la troupe n'est plus guère qu'honorable, et les vaudevilles dus à l'astucieuse collaboration de M. Hennequin ou de M. Véber, avec M. Quinson, *imperator et rex*, sont infiniment loin des chefs-d'œuvre de Labiche ou de Feydeau. Il faut bien écrire, parce que c'est la triste vérité, qu'on ne joue plus au Palais-Royal que des âneries poivrées. N'importe. On a déjà remarqué que le téléphone et la télégraphie sans fil ont beau propager les informations si rapidement qu'on sait en quelques minutes ce qui se passe au bout du monde, les idées n'en vont pas plus vite pour cela. Il faut toujours à peu près le même temps pour qu'une vérité première descende de Paris à Romorantin. Nous écrivons ce nom, afin d'écarter toute inculpation d'ironie, puisque c'est celui de notre ville natale.

Les provinciaux de passage à Paris au temps des vacances vont toujours au Palais-Royal. Puis ils vont voir la pièce à succès de la saison. C'est le *Vient de paraître*, de M. Bourdet. Elle n'est pas fameuse mais le sujet plaît, et elle est admirablement jouée. La grande troupe comique, ce n'est pas celle du Palais-Royal, c'est celle qui a pour chefs de file M. Boucher et M. Baumer.

Troisième succès prolongé au cours de tout l'été, *Maya*, chez M. Baty. Le Palais-Royal est le commerce pur (ou impur) et simple. *Vient de paraître* est à mi-hauteur entre le commerce et la littérature, *Maya* est le théâtre « très littéraire ». Émerveillons-nous une fois de plus, sans comprendre, du destin de cette pièce. Quand elle parut, elle fut reçue avec indifférence, et elle passa un jour, on la reprit, et la mode arriva, d'un seul coup, sans rime ni raison. Aujourd'hui, il faut avoir vu *Maya*. *Maya* a été représentée cinq cents fois et ce n'est pas fini. Nous ne disons ni ne pensons aucun mal de cette pièce. Elle est des plus honorables, son auteur, M. Gantillon, est un écrivain digne de ce nom, qui ne mérite que l'attention, la sympathie, et cette critique vigilante qu'on ne doit qu'à ceux qu'on estime. Mais pourquoi est-ce *Maya* qui réussit plutôt que tant d'autres pièces, pourquoi a-t-elle brutalement réussi en 1927 après avoir passé inaperçue en 1924? Celui qui le peut dire, comme chantait Louis Veuillot, en sait plus long que moi.

Quatrième théâtre qui n'a pas fermé au cours de l'été, la Comédie-Française. C'est bien le moins. Puisqu'on encombre la troupe, pour plaire à tel ou tel, de comédiens, et spécialement de comédiennes pour le moins peu utiles, qu'on les fasse au moins travailler l'été, tandis que les autres sont aux champs. De plus, théâtre d'État, musée à l'usage des provinciaux et des étrangers de passage à Paris, c'est une tradition qui veut que la Comédie-Française ne chôme pas.

A l'ordinaire, elle se contente de jouer l'été les ouvrages du répertoire, en donnant occasion aux jeunes de gagner leurs éperons. Cependant, depuis quelques années, elle avait pris une initiative qui eût dû être soutenue par toute la presse et par l'État, et de toutes les manières : elle présentait en série toute une catégorie d'ouvrages. Pris dans le répertoire, chacun d'eux avait un intérêt littéraire, et leur réunion composait un tableau d'ensemble. Il y eut ainsi une série Molière, une série classique, une série Musset, une série romantique. Cette année, on annonça un cycle du dix-huitième siècle. Déjà, les années précédentes, cet excellent programme avait été esquissé plutôt que réalisé. Cette fois, il a été à peu près escamoté ! Tout s'est borné à jouer les ouvrages du dix-huitième siècle qui sont au répertoire courant, comme *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*, *le Jeu de l'amour et du hasard* et *les Fausses confidences* ; à reprendre des ouvrages dont M. Fabre, s'il était Normand au lieu d'être Marseillais, pourrait dire qu'ils sont au répertoire sans y être ; c'est-à-dire qu'on a sous la main décors et interprètes, qu'on les a joués il y a peu de temps et qu'on n'a en somme que la peine de les remettre à l'affiche.

A cette catégorie appartiennent *Zaïre*, *Turcaret*, *les Trois sultanes*. Enfin, tout l'effort s'est borné à monter deux pièces nouvelles de Marivaux, *la Mère confidente* et *le Legs*, et *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine. Tel est le bilan : trois reprises, fort inégales d'ailleurs, tant

par la qualité des ouvrages choisis que par celle du travail fourni pour les ranimer.

Le choix du *Philosophe sans le savoir* est contestable. Si l'on avait voulu donner un tableau d'ensemble suffisamment complet pour que le spectateur puisse y lire l'histoire de l'art dramatique au cours du dix-huitième siècle, alors sans doute il eût été normal de montrer ce qu'applaudissaient en 1765 les philosophes vertueux et sensibles, qui préparaient la subversion de l'Europe civilisée. Ils y eussent paru tels qu'ils furent, pleurnichards, bourrés d'idées fausses et mortellement ennuyeuses. Les meilleurs, comme le bonhomme Sedaine, avaient pour excuse d'être des naïfs. Son ouvrage est indispensable dans un musée de l'art dramatique comme *l'Accordée de village* sur un mur du Louvre. Mais un théâtre n'est pas un musée. Aussi bien cette pièce fossile a été jouée et mise en scène sans goût et sans éclat et elle a disparu de l'affiche, avalée par les bâillements du public.

Les deux ouvrages de Marivaux, au contraire, ont été servis par les comédiens et les metteurs en scène de la jeune troupe avec un amour et une intelligence dignes de leur haut rang. C'est nommément à M. Croué que revient le mérite de ces mises en scène accomplies, égales, sur des plans et à des échelles différentes, aux plus belles qu'on ait vues jadis au Vieux-Colombier, et la jeune troupe de la Comédie-Française peut aligner un choix d'acteurs comme M. Copeau n'en eut jamais à sa disposition. Au double point de vue de la mise en scène et de l'interprétation, les représentations de *la Mère confidente* sont ce qu'on a vu de plus parfait au théâtre à la période contemporaine.

Et comme il ne tient qu'à la Comédie-Française d'en donner souvent de semblables, qu'il lui suffit d'utiliser aux moindres frais les éléments dont elle dispose, on doit finir en la blâmant au lieu de la féliciter.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Sir William Tyrrel, le nouvel ambassadeur d'Angleterre en France, qui remplace lord Crewe, présente ses lettres de créance au président de la République* (2 *août*).

— *Des déploiements importants de police font échouer la tentative de manifestation communiste d'Ivry. Plus de* 1 200 *arrestations sont opérées, dont celle du député Vaillant-Couturier. Mais une dizaine, à peine, sont maintenues* (5 *août*).

— *Le Congrès du Syndicat national des instituteurs, à Rennes, émet un vœu en faveur de la suppression de l'enseignement libre* (8 *août*).

— *M. Delhoume, radical-socialiste, est élu sénateur de la Charente. Il remplace M. Limouzain-Laplanche, de même nuance* (12 *août*).

Au Congrès socialiste. — *Le Congrès socialiste international s'ouvre à Bruxelles, le 5 août. Ses débats sont dominés par la question de l'évacuation de la rive gauche du Rhin, représentée comme une nécessité devenue conforme à l'esprit de Locarno par de nombreux orateurs, notamment M. Vandervelde et M. Lœbe.*

La délégation française, dont la situation est équivoque, cherche à se tirer d'embarras par des faux-fuyants. M. Léon Blum déclare que le parti socialiste a toujours condamné le régime des occupations militaires, mais que, si les gouvernements croient devoir tenir compte de l'état d'esprit qui s'inquiète d'une évacuation gratuite, on leur demandera de chercher, dans la direction du contrôle mutuel, amorce et prélude du contrôle universel (7 août). M. Paul Faure, secrétaire du parti, fait une déclaration analogue, réclamant l'évacuation immédiate et sans conditions, mais soulignant que, pratiquement, cette évacuation est liée à une solution satisfaisante des questions de désarmement et de sécurité (9 août).

Le Congrès clôture ses séances, le 11 août, par un manifeste aux « travailleurs » du monde entier, les engageant à assurer par leur union le triomphe de la politique de paix de l'Internationale.

Le même jour, on célèbre, à Berlin, l'anniversaire de la Constitution de Weimar. Le discours officiel est prononcé, en présence du maréchal de Hindenburg, par M. Radbruch, ancien ministre de la Justice, qui insiste sur la nécessité de créer un Etat allemand unitaire décentralisé, de manière à faire disparaître les derniers vestiges du particularisme au sein du Reich. Telle création, ajoute-t-il, sera imposée par la réalisation de l' « Anschluss ».

La mort de Stepan Raditch. — *M. Stepan Raditch, le leader paysan croate, grièvement blessé il y a plusieurs semaines, au cours de la fusillade de la Skouptchina, meurt le 8 août.*

— *Le 14 août, la Skouptchina ratifie les conventions de Nettuno avec l'Italie.*

Belgique. — *M. Brunet, député socialiste de Charleroi, président de la Chambre, donne sa démission à la suite d'incidents provoqués par l'attitude de son parti au cours des débats sur la loi militaire (2 août).*

Italie. — *Catastrophe du sous-marin F-14, qui, éperonné par un cuirassé, coule à pic avec les vingt-sept hommes de son équipage. Ces derniers ne peuvent être sauvés (7 août).*

Argentine. — *Proclamation de M. Irrigoyen comme président de la République (12 août).*

Russie. — *Arrivée à Moscou de Bela-Kun, l'ex-dictateur bolcheviste de Hongrie, dont le gouvernement autrichien a refusé l'extradition (2 août).*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36932.